

Annales de la Société Jean- Jacques Rousseau

Société Jean-Jacques Rousseau. Auteur du texte. Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. 1939.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ANNALES
Jean-Jacques ROUSSEAU



1939 - 40

ANNALES

DE LA SOCIÉTÉ

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

ANNALES

DE LA SOCIÉTÉ

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

TOME VINGT-HUITIÈME

1939-1940

A GENÈVE

CHEZ A. JULLIEN, ÉDITEUR

AU BOURG-DE-FOUR, 32

LAMARTINE ET ROUSSEAU

*A la chère mémoire
de mon Maître Bernard Bouvier.*

C'est un des dialogues les plus émouvants qui soient, puisqu'il met en présence deux génies, qui ont exercé sur la sensibilité des hommes comme sur la marche des sociétés une influence inégale, sans doute, et qui se fait sentir encore. Peu d'écrivains du XIX^e ont été, plus que Lamartine, remués par Rousseau jusque dans les profondeurs les plus intimes de leur être. A défaut du beau livre qu'on écrira sur ce sujet, je le souhaite, je présente, à l'invitation de feu mon maître Bernard Bouvier, ce qui pourrait en constituer le schéma. Cette communication a surtout, pour moi, ce privilège d'avoir été présentée et discutée avec une gentillesse toute française par l'animateur de toujours de la *Société Jean-Jacques Rousseau*, au cours de la dernière séance qu'il devait hélas ! présider...

* * *

La jeunesse française née pendant la Révolution, vivant dans l'atmosphère d'une époque de gloire assombrie par les chagrins des foyers endeuillés, devait naturellement se complaire dans la lecture des pages mélancoliques de Chateaubriand, que Lamartine découvrit, lui, non loin de Genève, au collège de Belley où il faisait ses études. Libre, et déjà passionné de poésie,

il ne vivait qu'en rêve. Chateaubriand lui fit pressentir Rousseau et ce monde de sentiments qui va s'accorder aux mystérieuses exigences de son cœur.

Quand il obtient en 1808, à 18 ans, de passer trois semaines chez son ami Guichard de Bienassis avec Virieu, il lit Rousseau, en effet, en qui il loue l'initiateur de toute vraie poésie et le chantre de la Liberté. Pour ce royaliste fidèle, Napoléon, c'est l'Usurpateur ; et, quand on exalte la Liberté, c'est contre lui qu'on proteste : Madame de Staël et Rousseau lui seront des alliés qu'il n'abandonnera jamais tout à fait.

C'est donc chez son ami Guichard, dont la mère, veuve du Marquis de Montlevon, possédait un petit château près de Crémieux dans l'Isère, qu'eut lieu la révélation. La bibliothèque, dans sa partie réservée, contenait à peu près toutes les œuvres du XVIII^e : « Nous y entrâmes, confesse Lamartine dans ses *Mémoires*, comme dans un paradis de la pensée ; nous nous jetâmes sur les rayons de cette bibliothèque avec ardeur et tremblement. » C'est ainsi qu'il découvrit le charme un peu trouble des *Confessions*. Écrivant à Guichard, le 26 novembre 1808, il se comparait déjà à Jean-Jacques « travaillant en silence et préparant de loin ses succès... si parva licet componere magnis », ajoute-t-il modestement. L'enthousiasme n'est pas près de cesser. En septembre 1810, Virieu apprend que la *Nouvelle Héloïse* a jeté son ami dans le ravissement. « Quel livre ! comme c'est écrit ! Ces pages « de feu » lui brûlent le cœur. « Je chéris le héros, mais j'adore l'auteur ! ». L'été suivant, avant de gagner l'Italie, il fait un pèlerinage aux Charmettes avec Virieu. Vignet est un peu scandalisé à la pensée que la maison de Madame de Warens a pu inspirer à son ami de la « vénération ». ! Quand il revient de Naples, en 1811, ivre de soleil et de volupté, il longe pour la première fois la rive romande du lac de Genève : Notre pays, c'est, pour lui, d'abord celui de l'Héloïse : « Je suis pieusement les traces de Saint-Preux », écrit-il à Virieu, le 28 avril 1812, alors qu'il visite « ces lieux classiques pour les amants : Vevey, Montreux, les rochers de Meillerie ». Il relit en 1815, les *Confessions*, à Nernier, petit port de Savoie, près de

Genève, où il attend, chez le batelier Favre et dans la compagnie de sa jolie fille Geneviève, que la bataille des géants ait cessé.

On le retrouve aux Charmettes en juillet 1816.

Dans les *Destinées de la Poésie*, il avoue l'influence exercée sur lui par Rousseau. Et dans la préface des *Recueils* (1838), il rend hommage « au grand poète des *Confessions* ». Comme il prononce, le 20 septembre 1847, un discours devant la Société d'agriculture de Saône et Loire, il parle de l'homme « le plus sensible et le plus éloquent contemplateur de la végétation et de Dieu ». Dans son *Cours Familier*, enfin, il se compare, en passant, à Rousseau et écrit que Béranger l'accompagne dans les rues « comme l'auteur de *Paul et Virginie* accompagnait l'auteur du *Contrat Social*. »

Autant de témoignages d'admiration sympathique, dont il faudra préciser la valeur en tenant compte de l'époque où ils ont été rendus !

Ce que Lamartine admire, surtout, en Rousseau, c'est le poète, l'homme sensible, l'écrivain prestigieux, qui, en remettant en honneur la description de la Nature et la peinture poétique des aventures de la vie, a rajeuni la Littérature. Ce jugement-là ne se modifiera guère au cours des années. En 1810, le Lamartine de vingt ans s'était écrié à la lecture de *l'Héloïse* : « Écrire comme Rousseau ! ». Un demi-siècle plus tard, dans son *Faux-Contrat social*, il loue Jean-Jacques « le premier des hommes doués du don d'écrire ». ¹ Son succès s'explique parce qu'il « écrivit avec l'âme » ; et, ailleurs : « Jean-Jacques Rousseau fut le premier écrivain français de sentiment » ².

Il sentira bien ce qu'il y a de rhétorique dans la *Nouvelle Héloïse*, mais, à l'époque où l'on rêve l'amour, on est prêt à tout pardonner à celui qui sait vous le révéler. Pourtant, le Lamartine voluptueux de vingt ans, qui s'exalte à la lecture de Saint-Preux, n'est pas encore prêt, lui, à partir pour la grande aventure de

¹ Lamartine. *Jean-Jacques Rousseau. Son faux Contrat social et le vrai Contrat social*, Paris, Lévy, 1866, p. 115.

² *Id.*, p. 18.

amour... Graziella lui fut aussi doucement passionnée, qu'il avait pu le souhaiter, juste assez pour devenir l'héroïne d'un petit roman charmant ! Mais, qu'était-il au vrai, en face d'elle ? Qu'on se souvienne que le Lamartine de vingt-cinq ans, le grand gars de Bourgogne trousse les filles avec une inégalable aisance et que son amour se confond, à Lyon, avec des aventures de coulisses, avec de voluptueux enlacements à Procida : C'est l'échange de deux fantaisies. Et ce n'est guère que cela. Dans les quatre petits volumes d'Elégies qu'il brûla, ses Eléonores et ses Camilles ressemblaient étrangement à celles des élégies voluptueuses de Chénier et de Parny. Mais, on rêve contre sa vie : *L'Héloïse*, c'est le grand roman qu'il voudrait vivre, l'aventure du cœur à laquelle insensiblement, au reste, les longues rêveries, une mélancolie précoce, la solitude prolongée de Nernier l'ont préparé.

... Et 1816 arriva ! Automne magnifique qui s'annonce comme un prestigieux printemps du cœur. Lamartine rencontre Julie Charles. Cette fois, les somptuosités d'un paysage quasi-irréel s'accordent, à Aix, au secret désir de son cœur lassé. Et il vit son rêve de l'amour avec cette belle et frêle créole au teint mat que la maladie rendait plus ardente encore. Cette rencontre à la Pension Périer n'est pas tout à fait décisive ; mais la mort d'Elvire va, d'un voluptueux, faire un grand amoureux, et, d'un disciple de Parny, un poète authentique !

Quand Lamartine, près de trente ans plus tard, songe à raconter la grande aventure de sa vie, dans *Les Confidences* et *Raphaël*, il se fie, sans doute, à des notes anciennes. Mais, comment n'aurait-il pas pris des libertés avec ce lointain passé ? Non pas avec le paysage de Savoie, vers lequel une sorte de fatalité l'avait si souvent reconduit depuis, et qu'il reproduisit, à peine estompé par un grand voile doré, avec la fidélité d'un Rousseau, mais avec les héros de son livre et les commentaires de leur pensée. Ce n'est pas seulement par leurs prénoms que Julie Charles et l'amoureuse de Saint-Preux se ressemblent ! Sans doute, la toute jeune femme

du vieil aéronaute se devine-t-elle encore sous le portrait de Lamartine, mais la fiction aussi. Si elle a été élevée dans le siècle philosophique, elle parle un peu trop en disciple de Rousseau ; et ses discours paraissent parfois d'emprunt, comme ceux de Raphaël, dans la bouche de qui Lamartine met des propos de Saint-Preux. Il n'y a rien là d'étonnant à la date de 1847. Encore sous le charme de Rousseau — du Rousseau sentimental et religieux — il le citait, à peine transposé parfois, sans même s'en rendre compte. Henri Guillemin, l'un des lamartiniens les plus avertis, écrivait dans sa belle thèse de *Jocelyn*¹ que « Lamartine connaissait si bien la *Nouvelle Héloïse* qu'il lui arrive, dans un passage du *Voyage en Orient*, de reproduire presque mot pour mot une phrase de Julie : « Il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas ». Et Lamartine : Il n'y a rien de complètement beau que ce qui est idéal ».

Cela n'est rien : Dans *Raphaël*, des pages paraissent inspirées par Rousseau.

Leur amour de Jean-Jacques, les *Amants du Lac* en témoignent encore par la visite qu'ils font aux Charmettes où nous savons que Lamartine, presque chez lui en Savoie, pays des de Maistre, des Vignet (dont l'un était son propre beau-frère), fut bien souvent. La description est charmante. Ce qui étonne, entre autres choses, c'est l'importance qu'il donne au portrait de Madame de Warens, dont il ne se contente pas de reproduire les traits d'après celui qu'en a fait Rousseau, mais qu'il prétend rétablir selon, dit-il, les témoignages de ceux qui l'ont connue. Lamartine n'hésite pas : Le portrait fait par Rousseau n'est pas vrai ! Et il compose, à sa manière, l'authentique !

Son amour de Rousseau s'est, on le voit, tempéré ; l'enthousiasme de la jeunesse et de l'âge mûr fait place à une certaine méfiance. C'est que le politique a pris l'habitude de juger et les hommes et les événements. S'il l'admire toujours, il fait des réserves. La vérité du cœur n'est pas celle de la raison. Ainsi, le monde des

¹ Henri Guillemin, *Le Jocelyn de Lamartine*, Paris, Boivin, 1936, p. 539.

fiction l'enchanté toujours davantage, mais il critique, à travers l'écrivain, l'homme. Il ne se lâche cependant pas à l'attaquer vivement. C'est encore, en 1849, une mise au point courtoise, mais une mise au point cependant, et qui laisse présager des sévérités qui ne se justifieraient guère dans un roman d'amour où la polémique n'est pas de mise.

* * *

Quand il publie, en 1820, ses *Méditations*, on ne vit pas d'abord ce qu'elles contenaient de Rousseau. La critique ne commença à s'en aviser que vers 1840. Ces emprunts, il est vrai, sont de détail. Une réminiscence dans le *Lac*, une image empruntée à l'*Héloïse*. Ces poésies révéleraient plutôt une parenté d'âme, une certaine manière identique de sentir le monde et de l'exprimer.

Mais, à mesure que Lamartine pense davantage sa poésie, l'influence de Rousseau — l'influence religieuse — s'accroît. Dans les *Harmonies*, elle est moindre que dans le *Voyage en Orient*. Et *Jocelyn* la montre plus marquée encore. C'est que, sans avoir rompu avec le catholicisme — il ne rompra jamais — il ne croit plus comme à trente ans car Dieu n'a pas daigné lui apparaître au Golgotha ! Au moment où il commence à se dépouiller du vieil homme, où il tend vers un christianisme plus vague, vers un catholicisme apparenté à celui dont Lamennais donnait alors l'exemple, on conçoit qu'il se soit rapproché davantage de Rousseau que de Voltaire, au rationalisme de qui son ami Dargaud s'acharne inutilement à le convertir. Car, si Voltaire a exercé une influence considérable sur la pensée de Lamartine (il a lu toute sa vie Voltaire avec délices) le patriarche n'eut aucune prise sur sa religion profonde. Il pourra contribuer, et il contribua, en effet, à donner à sa critique des dogmes plus de force ; il n'influença guère son âme adorante, toujours en quête de Dieu. *Jocelyn* sera naturellement apparenté au *Vicaire Savoyard*.

Quand il fait, dans le *Ressouvenir du Lac Léman*,¹ le bilan de ses admirations, il précise assez exactement ce qu'il doit aux génies du XVIII^e siècle. Tous ont été des apôtres de la Liberté, et cela suffit pour qu'il unisse dans un même hommage d'admiration Voltaire, Rousseau et Madame de Staël. Mais, alors qu'il fait de Corinne un éloge dithyrambique et qu'il loue Voltaire :

*Voltaire ! quel que soit le nom dont on le nomme,
C'est un cycle vivant, c'est un siècle fait homme !*

il ne songe, quand il parle de Rousseau, qu'au poète : Il ne fait pas allusion au législateur, au théoricien des sociétés humaines à un moment pourtant où lui-même évolue vers la République, et dans un poème, surtout, où la politique a sa part. Qu'est-ce à dire sinon que Lamartine, instinctivement, se méfie de l'homme politique dans Rousseau, dont il connaît mal le *Contrat Social*. L'allié de 1841 contre le despotisme qu'il méprise ne saurait être son collaborateur dans l'édification de la Cité future.

C'est alors que les influences s'interchangent. Voltaire novateur, lui paraît plus sûr, plus modéré. La Cité doit devenir libre, mais pas par un renversement total des choses ou la substitution radicale d'un monde nouveau au monde ancien : La Révolution doit être une lente évolution. Et les siècles y suffisent à peine. Lamartine ne croit au progrès que dans la mesure où il perfectionne le passé en élevant moralement l'homme. Cela n'est pas exprimé dans le *Ressouvenir*, mais y est implicitement contenu. Or, les silences veulent aussi être commentés. Dans ce poème, s'il l'avait voulu, l'occasion lui était donnée de louer dans Rousseau l'auteur du *Contrat*. Il a rendu hommage au poète, à l'homme religieux, au mage de la Liberté : il n'est guère allé plus loin, et, à mesure qu'il se sent devenir le chef spirituel de la Seconde République, il se dit qu'il ne sera pas l'émule de celui qui inspira la première.

¹ Voir le commentaire du *Ressouvenir* dans mon *Huber-Saladin*, un Genevois cosmopolite ami de Lamartine, Paris, sq. Champion, 1932, p. 106 et sq.

Dans les *Girondins*, (1847) il a clairement montré ses intentions : sa république sera modérée, conciliatrice. Là encore, il ne ménage pas ses louanges au Genevois s'il insiste sur ce qui le sépare de lui. Écoutez plutôt : « On y sentait (dans le *Contrat social*) le dessein de Dieu et la chaleur de son amour ; on n'y sentait pas assez l'infirmité des hommes. C'était l'utopie des Gouvernements ; mais, par là même, Rousseau séduisait davantage. »

Son expérience du Pouvoir, en 1848, la connaissance qu'il a acquise des hommes n'ont pas contribué à le rendre optimiste ! Dans les deux *Entretiens* qu'il lui consacre, en 1861, il est soudain d'une sévérité inattendue. Il attaque Jean-Jacques comme Rousseau, le vieux monde. « Essai de morsure par un cygne », devait dire Victor Hugo de la critique formulée par Lamartine contre les *Misérables*. Il faut avouer que, cette fois, le cygne avait des dents, et fort aiguës. C'est que, dans cette vieillesse magnifique et cruelle où il sacrifie tout à son devoir, la légèreté de Jean-Jacques lui paraît coupable. Rousseau ne saurait être le pédagogue de l'Humanité ! Egalitarisme ! Chimère, dit-il, dans un monde où tout est inégalité. Lamartine, qui a lutté 14 ans pour la Liberté, n'a plus une confiance excessive dans la sagesse du peuple. C'est qu'il en connaît les palinodies. Il croit à la République, toujours, mais il la veut forte ; il entend que l'individu prenne conscience que la liberté n'est point un droit, mais une récompense que les devoirs accomplis envers le pays peuvent nous mériter.

Notre univers, au reste, n'est qu'un monde d'attente où les hommes se préparent à se réaliser ailleurs. C'est une étape de la lente évolution purificatrice des âmes dans la souffrance acceptée. Notre Vigny croyant, depuis 10 ans abreuvé d'injures et soumis au travail humiliant d'un pourvoyeur de libraires, constate évidemment que Rousseau, selon son propre témoignage, a surtout affirmé ses droits et laissé aux autres le soin de réaliser leurs devoirs. De là cette violence soudaine dans sa critique du « législateur du paradoxe. » Rousseau montre l'homme libre, Lamartine le voit esclave dans l'état de nature et progressivement libéré à mesure que se développe la

Société, divine par essence : « *Au lieu de lire, écrit Lamartine : L'Homme naît libre et partout il est dans les fers, lisez : l'homme naît esclave et il ne devient relativement libre qu'à mesure que la Société l'affranchit de la tyrannie des éléments et de l'oppression de ses semblables par la moralité de ses lois et par la collection de ses forces sociales contre les violences individuelles.* »¹

Le système du *Contrat*, en outre, éloigne les hommes de Dieu dont ils dépendent, et tend à précipiter leur civilisation dans le matérialisme. C'est ce qu'il montre au XI^e chapitre de son livre² qui est un acte de soumission à la volonté de Dieu, origine et fin de toute société.

Plus il approche de la mort, plus il paraît persuadé de l'intime et, pourtant, lointaine parenté qui lie l'homme à Dieu. Sa soif d'absolu, chaque jour de souffrance plus ardente, s'éteint mal aux sources terrestres où doit se refléter le visage idéal de la Divinité. S'il espère en l'humanité qui l'a déçu, il ne croit plus que dans le Dieu qui l'accable et qui l'aime. Dans ce retour sur lui-même, dans cet examen de conscience politique où sa sévérité s'exalte, il ne cesse, cependant, de faire effort pour juger équitablement celui dont il s'est séparé. Au fond, c'est contre lui-même qu'il lutte quand il attaque Rousseau : le vieillard déçu reprend le Lamartine de la jeunesse séduit par les mirages du rêve. Dans sa *Critique de l'Histoire des Girondins*, (1861), il le cite encore à plusieurs reprises et ne manque pas de le louer chaque fois qu'il peut, chaque fois que sa conscience le lui permet. La vérité, c'est qu'à la fois il le déteste et l'aime : mais, le philosophe politique n'enlève pas au poète ses droits à la reconnaissance : le cœur reste fidèle, si la raison ne peut plus l'être.

Tel fut de 1808 à 1861, cet émouvant dialogue, simplifié. Mais Lamartine ne retrouvait pas seulement Rousseau dans ses livres ; il vivait pour ainsi dire dans l'intimité du philosophe de Genève, quand il lisait Bernardin de Saint-Pierre, son héritier spirituel.

¹ Lamartine. *J.-J. Rousseau, son faux Contrat social et le vrai Contrat social*, p. 121.

² *Id.*, p. 256 et sq.

Il se sentait plus à l'aise avec ce Rousseau réconcilié avec le monde, avec cet Alceste qui ne désespérait plus tout à fait de trouver son bonheur, sinon dans Paris, au moins dans la campagne française, dans un petit village tout semblable à celui de Saint-Point où Lamartine devait passer une partie de sa vieillesse.

Ce Rousseau harmonisé lui tint compagnie par ses livres, mais aussi par celui qui fut à la fois, le confident de sa pensée et son plus grand admirateur... au point d'épouser la créature ravissante qu'était sa jeune veuve ! C'est d'Aimé Martin que je parle, qui connut Bernardin, qui aima Rousseau ; Aimé Martin, que Lamartine fréquenta assidûment, et dont il prononça même l'éloge funèbre :

« ... par une chaîne non interrompue de conversations et de souvenirs rapportés, y disait-il, l'âme d'Aimé Martin avait contracté parenté avec les âmes de Fénelon, de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de St-Pierre : Société spiritualiste, génération intellectuelle de Platon, dont il aurait été si doux à notre ami de prévoir que les noms seraient prononcés sur son cercueil, comme ceux de ses parrains dans l'immortalité. »¹

Ainsi Rousseau, Lamartine le retrouvait encore dans la pensée et le culte de ses amis.

Quand il voyageait, l'éveilleur de sa sensibilité poétique ne le quittait guère, surtout quand il revenait dans cette Genève qu'il aimait tant. Que de souvenirs entretenaient Lamartine dans son admiration : le paysage où il évoqua l'*Héloïse*, ses amis, le docteur Coindet, qui possédait des manuscrits de Rousseau, Huber-Saladin surtout, pendant plus de 30 ans le confident de sa pensée, le descendant de l'adorable philosophe de la *Religion essentielle à tous les hommes*, Marie Huber, à qui Rousseau aurait emprunté l'idée de son *Vicaire Savoyard*.

Ainsi, par un de ses hasards mystérieux et troublants, c'est à Genève, où il s'était ébauché, que s'achève le

¹ Lamartine, *Sur la tombe de M. Aimé Martin*, Oeuvres complètes, 1860, V, p. 285.

dialogue Lamartine-Rousseau, dans cette ville à qui Jean-Jacques doit quelque chose de son génie et qu'instinctivement Lamartine aima d'abord à travers lui, à travers Saint-Preux surtout, à travers son paysage, ce lac où rêva aussi Elvire¹. Aujourd'hui, où le public lettré de Genève, de Suisse et de France rend hommage au poète enfin réhabilité, à l'occasion du 150^e anniversaire de sa naissance, qu'il nous soit permis d'évoquer à la fin de cette confrontation imparfaite des deux génies, les vers où celui de Mâcon, dans une des visites qu'il fit à Ermenonville, en 1833, à celui de Genève, marquait une sympathie que leurs divergences n'arrivèrent jamais à détruire tout à fait :

*Toi dont le siècle encore agite la mémoire,
Pourquoi dors-tu si loin de ton lac, ô Rousseau ?
Un abîme de bruit, de malheur et de gloire,
Devait-il séparer ta tombe et ton berceau ?*

*De ce frais ermitage aux coteaux des Charmettes,
Par quels rudes sentiers ton destin t'a conduit !
Hélas ! la terre ainsi traîne tous ses poètes
De leur berceau de paix à leur tombeau de bruit.*

*O forêt de Saint-Point, oh ! cachez mieux ma cendre
Sous le chêne natal de mon obscur vallon.
Que l'écho de ma vie y soit tranquille et tendre,
C'est assez d'un seul cœur pour enfermer un nom !²*

Charles FOURNET.

¹ Voir dans mon *Lamartine-roi*, La Baconnière, Neuchâtel, 1941, le chapitre consacré à Elvire à Genève.

² Lamartine, *Oeuvres complètes*, 1860, t. V, p. 243.

L'ABBÉ PRÉVOST
ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU

« Pénétrer dans le cœur qui passe pour impénétrable ! Oui, si, malgré le préjugé commun, des routes secrètes ménagées par la nature en ouvrent l'accès à ceux qui peuvent les découvrir. Je les ai cherchées cependant et j'abandonne au lecteur le jugement de mes découvertes... J'ai pris pour objet de mes courses et de mes observations le Monde Moral, carrière aussi vaste, moins imaginaire, plus riche, plus variée, plus intéressante et sans comparaison plus utile¹ ». Ce manifeste figure dans l'introduction du dernier roman de l'Abbé Prevost, publié en 1760. A 63 ans, Prevost emploie la même technique romanesque qu'à 31, lors de son premier ouvrage. Ni ses doctrines littéraires, ni ses méthodes de composition n'ont changé. Erudit, fier d'une solide culture, de vastes connaissances amassées au cours d'une vie mouvementée, il se pose en théoricien et en philosophe.

De fait, il est un novateur. Sa conception de l'âme humaine n'appartient qu'à lui. De 1728 à 1760, il a écrit onze romans. Si, par certains côtés, ils font appel aux thèmes romanesques à la mode, rien, chez eux, ne les rattache à la psychologie simpliste d'Anne de la Roche-Guilhem, de Préchac, de M^{me} de la Fontaine ou même de M^{me} de Tencin, du stoïcisme hautain de M^{me} de La Fayette, de la ferveur religieuse de Gédéon Flournois. Prevost est seul. Comme Stendhal, il aurait pu parier

¹ *Monde Moral*, p. 2-3. Je cite partout l'édition de Prevost de 1784.

pour la célébrité en 1880, et il aurait gagné. Il est un romantique de 1730. Ce prêtre bénédictin qui mène à travers la France, l'Angleterre, la Hollande une vie d'aventurier, qui écrit au hasard des tavernes des livres qui, à l'exception d'un chef-d'œuvre, sont tous bâclés, reste une énigme pour ses lecteurs et même pour ses amis : « L'abbé Prévost est selon beaucoup de gens le premier de nos romanciers, écrit Raynal. Son style est pur et noble, sa manière est vive et intéressante, il est communément dans la nature et il connaît très bien le cœur humain. Mais son crayon est triste et noir ; les aventures qu'il imagine sont souvent trop tragiques. Les héros ne goûtent jamais un plaisir sans en vouloir savoir la raison ¹ ». En 1733, le pasteur Charles-Etienne Jordan disait de lui : « C'est un homme fin... tous les jours plus aimable, plus savant et plus spirituel. Il a de l'esprit infiniment et surtout cet esprit de développement si nécessaire dans les matières métaphysiques ² ». Par contre, dix-huit ans plus tard, le marquis d'Argens le trouve « un peu cul de plomb ³ ».

Tout cela peut se concilier. Au cours de ses interminables romans, Prévost sonde sans fin son âme. Il se cherche lui-même avec volupté et accepte toutes les contradictions qu'il trouve en lui. Sa vie est mal connue. Six années de recherches m'ont permis de combler tout au plus quelques vides, et il reste encore bien des lacunes. Cependant, ses romans font saisir avec précision, presque avec certitude, les détours de sa pensée. Ses idées psychologiques, cohérentes ou non, sont affirmées avec tant de force, d'art, si souvent répétées, qu'elles forment un système, ce « monde moral » qui sert de titre à son dernier livre. Il est inutile d'en indiquer ici tous les détails ⁴. Avant tout, l'abbé proclame les droits de la

¹ *Corr. avec Grimm*. Nelles. Litt., LXVI, 1748.

² *Voyage littéraire en France, en Hollande et en Angleterre*, p. 149.

³ Fransen : *Correspondance entre le marquis d'Argens et P. Marchand*.

⁴ Cf. mon livre, *Figures et aventures du XVIII^e siècle ; voyages et découvertes de l'Abbé Prévost*, Paris, 1939.

passion. Rien ne compte, pour ses héros, que leur cœur. Affranchis des contingences terrestres, ils passent leur vie à s'analyser. Le monde entier n'est qu'un miroir qui, à jamais, leur renvoie leur propre image. Aucun drame, aucune joie ne peuvent les arracher à leur hantise. Leur souffrance est un problème qu'il leur faut résoudre. Une angoisse les poursuit, les harcèle et, pour lui échapper, ils partent sur les mers, se jettent au couvent, veulent se fuir eux-mêmes et échouent. Ils cherchent sans cesse une paix qui leur échappe. L'amour, quel qu'il soit, justifie tout. C'est un tourment qui entraîne les vies, les brise parfois, mais la douleur même qu'il cause a un charme poignant. La passion, par sa fatalité, couronne ses victimes. Elle consacre leur grandeur, car la sensibilité et la passion sont des équivalents de la vertu, ou plutôt la vertu elle-même sous sa forme la plus parfaite. L'homme sensible est un juste. Celui qui raisonne et lutte est un criminel. Car l'amour frémissant, total, est l'écho de la voix de la nature. L'homme, tel qu'elle le crée, est bon et pur. Tout cela s'accompagne d'outrances romanesques et d'incohérence philosophique.

Un autre aspect de l'œuvre de l'abbé n'est pas moins frappant. Prévost, avec application, s'est fait le romancier du protestantisme¹. Personne, en France ne l'avait tenté de bonne foi. Challes dans *Les Illustres Françaises*, parle des chefs camisards en termes hostiles². Gédéon Flournois, lorsqu'il écrit ses *Entretiens des Voyageurs sur la Mer*, beau roman qui aura quatre éditions et sera traduit en anglais sous le titre *The History of Mlle de St-Phale*, ne peut pas être considéré comme un réfugié français puisqu'il est né à Genève³. On n'insistera jamais, en France, sur les nombreux épisodes protestants de l'*Homme de Qualité*, de *Cleveland*, du *Doyen de Kille-rine*, de *Montcal*, mais on les lira. Peut-être même les lira-t-on en « fondant en larmes », comme faisait M^{lle}

¹ Cf. mon livre, pp. 73-125.

² Paris, 1723. Prévost ne s'est pas servi de ce passage.

³ Cologne, 1683. Rééditions à Amsterdam et à Cologne. Son père étant un réfugié.

Aïssé ou le critique du *Gentleman's Magazine*¹. Il est difficile de savoir quelle a été l'influence précise de Prévost dans ce domaine, mais elle n'a pu être négligeable : ses romans étaient bien trop connus. A un siècle sensible par volonté et par mode, il révèle les enlèvements d'enfants, les enterrements clandestins de la Révocation, les fuites à l'étranger, le fait que quatre régiments de l'armée anglaise étaient composés de Français fidèles avant tout à leur foi et à leur honneur ; dans *Cleveland* il précise la base théologique de la religion proscrire, et qui ne voulait pas mourir.

Prévost fait passer dans la littérature « un frisson nouveau ». Dès 1728, il est le maître des âmes sensibles. Ses romans sont lus avec passion, et pas seulement en France. On ne lui conteste pas le titre de premier romancier français. Les journaux les plus austères, le *Mercur Suisse* de Neuchâtel en mars 1736, la *Bibliothèque Raisonnée* d'Amsterdam en septembre 1740 et décembre 1742, signalent ses livres. Ouvertement ou non, ses contemporains et ses successeurs se réclameront de lui, en Angleterre comme en France. Une question vient à l'esprit : dans quelle mesure Jean-Jacques Rousseau, qui lui aussi, deviendra le maître des âmes sensibles, est-il le disciple de l'abbé Prévost ?

* * *

En 1736, Jean-Jacques Rousseau a 27 ans et, dans l'ambiance trouble des Charmettes, il complète son éducation négligée. Il lit des philosophes et aussi *Cleveland*, qui n'est même pas encore achevé : Prévost le publie par tomes séparés. « La lecture des malheurs imaginaires de *Cleveland*, faite avec fureur, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens² ». Dans son petit poème philosophiques, *Le Verger de*

¹ « He who has not bathed with tears *Manon* ought to forswear every sentimental work », 1770.

² *Confessions*, Livre I, 5^e partie.

M^{me} la comtesse de Warens, où il appelle la dame des Charmettes « élève de Minerve », il proclame :

... Dans *Cleveland*, j'observe la Nature
Qui se montre à mes yeux touchante et toujours pure

Il lit encore l'*Homme de Qualité*, *Manon*, il achève *Cleveland* ; il semble difficile qu'il ignore *Killerine*, aussi célèbre que les romans qui l'ont précédé. L'idée folle qui lui vient, en 1737, au cours de son voyage à Montpellier avec M^{me} de Larnage, de se faire passer pour un Jacobite exilé, Mr. Dudding, lui a peut-être été inspirée par les ouvrages de l'abbé : Prévost a été l'un des très rares chantres de l'épopée sans gloire des derniers Stuarts, Jacques II et son fils, dans l'*Homme de Qualité* et le *Doyen de Killerine*. La tentative de Charles-Edouard ne devait avoir lieu qu'en 1745.

En 1752, Rousseau rencontre pour la première fois l'auteur favori de sa jeunesse. Il a maintenant 43 ans et l'abbé 55. Les grands orages de la vie de ce dernier sont passés. Il occupe le poste honorifique et mal payé d'aumônier du Prince de Conti. La rencontre a lieu à Passy, chez François Mussard, naturaliste genevois et petit-cousin de Rousseau. Tout de suite, les deux hommes se plaisent. « L'abbé Prévost était un homme très aimable et très simple, dont le cœur vivifiait ses écrits dignes de l'immortalité et qui n'avait rien dans la société du coloris qu'il donnait à ses ouvrages ¹ », note Rousseau. Etant donné le caractère de ce dernier, c'est une amitié bien vive qui doit bientôt les lier, car leurs relations dureront onze ans sans orages. Sébastien Mercier, ami commun des deux hommes, donne un portrait de l'abbé qui complète l'esquisse du Citoyen de Genève : « C'était un homme d'une physionomie très agréable, de beaux yeux vifs et rians, un beau teint, des traits animés et pleins de grâce. Qui l'eût dit, en le voyant, que sa plume était si sombre. Une douceur inaltérable formait son caractère aimable dans la conversation, toutes ses paroles coulaient avec une facilité douce et merveilleuse. Il n'y mettait aucune

¹ *Confessions*, Livre 11, 8^e partie.

prétention, des traits de feu s'échappaient, annonçant une âme passionnée, quoique calme. Il inspirait l'amour et l'amitié, mais il était tout entier du premier sentiment. Ses passions furent vives dans tous les âges de sa vie et le jettèrent dans des vocations opposées¹. Vignette charmante de celui qui, à 23 ans, disait de lui-même : « La malheureuse fin d'un engagement trop tendre me conduisit au tombeau. C'est le nom que je donne à l'ordre respectable où j'allais m'ensevelir... Le sentiment me revint et je reconnus que ce cœur si vif était encore brûlant sous la cendre ». Autour de lui, à Passy, gravitent Monins, son ami, de qui on ne sait rien, Lenieps, M^{me} Vanloo. Puis Rousseau quitte Paris et Prévost se retire à St-Firmin, près de Chantilly, où il était assujéti à la tyrannie d'une servante-maîtresse, M^{me} Gentil. Il est toujours aux gages des libraires : ce sont les années du *Journal Etranger*, de l'*Histoire des Voyages*, des traductions de Richardson et de l'*Histoire des Stuarts*. Aucune lettre de l'abbé ne figure dans la *Correspondance Générale* de Rousseau². Sébastien Mercier semble avoir donné à ce dernier quelques renseignements biographiques sur l'auteur de *Manon*, mais ils sont faux et incomplets. Deux d'entre eux, toutefois, sont exacts : il signale la vaste culture de Prévost, qui sait l'anglais, l'allemand, l'italien, le grec, le latin, et aussi sa vie orageuse : « Une passion amoureuse l'avait conduit en Hollande³ ». Oui, et ailleurs aussi.

Lenieps, de Paris, envoie à Rousseau des nouvelles de l'abbé. « Il est confiné à Chantilly avec sa gouvernante, et cet homme qui ne connaissait pas le prix de l'argent, le connaît trop aujourd'hui⁴ ». La dame lui cachait ses habits pour l'obliger d'accomplir sa tâche quotidienne, deux pages d'imprimerie que Didot payait quatre louis. Il invite Lenieps, qui refuse : le voyage l'ennuie :

¹ J.-J. Rousseau considéré comme l'un des 1ers écrivains de la Révolution, II, p. 152, Mercier a connu Prévost en 1759.

² Ses lettres sont excessivement rares.

³ *Op. cit.*, p. 153.

⁴ *Correspondance Générale*, t. VIII, p. 327, 1762.

« Il est enfoncé à Chantilly avec M^{me} Gentil ¹ ». « Il est reclus à Chantilly avec sa Pénélope ² ». Puis, en juillet 1763, Prévost obtient des vacances : « J'ai vu il y a quelques jours l'abbé Prévost. Je le trouve vieilli, avec une jambe comme un tonneau, surchargée d'un rhumatisme depuis six mois qui le fait crier comme un païen. Il me demanda de vos nouvelles et je lui en donnai ³ ». Il rentre dans son ermitage. Sa maladie s'aggrave : il a 66 ans et il a beaucoup vécu. On dirait à présent qu'il a une forte hypertension. « L'abbé Prévost a été dangereusement malade à Chantilly, sa dernière demeure ⁴ ». Oui, sa dernière demeure. Un mois plus tard, le 23 novembre 1763, il sort par une journée glaciale et il est terrassé par une attaque d'apoplexie au pied d'un crucifix, sur la route de Senlis.

Une légende se crée tout de suite : on aurait voulu faire son autopsie et l'abbé, qui n'était que paralysé, se serait réveillé sous le scalpel et serait mort de l'incision. Harisse ⁵ a fait justice de cette histoire macabre, mais les contemporains de Prévost y croyaient. Lenieps l'écrivit à Rousseau. Celui-ci, dans une lettre du 5 février 1764, qui est perdue, mais que M. Pierre-Paul Plan a partiellement reconstituée, commentait la mort de son ami. Les détails que Lenieps lui avait donnés lui avaient produit une impression violente et pénible, « Le récit intéressa Rousseau au point qu'il m'avoua que l'abbé Prévost ne sortait plus de sa mémoire et qu'il n'osait plus le lire, de peur de se rappeler sa mort tragique, écrit Sébastien Mercier ⁶ ». Dans une crise de découragement, Rousseau souhaitait « être à la place de l'abbé ⁷ ». Quel triomphe posthume pour le créateur du roman noir qui, toute sa vie, avait fait pleurer et frémir ses lecteurs !

¹ *Id.*, t. IX, p. 218, 1763.

² *Id.*, t. XII, p. 26, 1763.

³ *Id.*, 2 août, 1763.

⁴ *Id.*, 18 octobre 1763.

⁵ *L'Abbé P., sa vie et ses œuvres*, P. 1896.

⁶ *Op. cit.*, p. 153.

⁷ *Corr. Gén.*, t. IX, 23, avril 1763.

En 1760, l'abbé avait publié le t. I de son dernier roman, le *Monde Moral*. J.-J. Rousseau l'avait lu, et une lettre de Lenieps de 1761 laisse entendre qu'il connaissait aussi le manuscrit des tomes suivants, qui s'est perdu : une histoire du bailli d'Yverdon suggère à Lenieps cette saillie : « J'ai été tenté de donner cette lettre à l'abbé Prévost, notre ami, pour lui servir de texte à son *Monde Moral* ou de canevas pour un nouveau roman ¹ ». Beaucoup de critiques du temps, Grimm en particulier ², l'avaient discuté avec sévérité. Rousseau semblait l'aimer. Ces romans d'aventures ne lui déplaisaient pas et l'*Homme de Qualité*, *Manon* et *Cleveland* lui semblaient « dignes de l'immortalité » ³.

Rousseau a donc une connaissance à la fois large et précise de l'œuvre de son devancier. Peut-on aller plus loin ? Oui.

* * *

Jean-Jacques Rousseau est Saint-Preux, mais Prévost est Cleveland. « Je trouvai en effet tant de rapports entre les inclinations de Cleveland et les miennes, tant de ressemblances dans notre manière de penser et dans nos sentiments que je confessai au fils que je m'étais reconnu dans les traits de son père ⁴ », écrit-il dans la préface du roman qu'il présente, suivant son habitude, comme des mémoires vrais. Il est aussi le Doyen de Killerine, l'Homme de Qualité, Montcal et le Commandeur. Les aventures de ses héros ne sont pas les siennes, sans doute. J'ai démontré ailleurs que l'histoire de *Manon* elle-même n'est pas autobiographique. Mais, par un jeu d'imagination, il refait, d'année en année, l'examen de son âme, en la prêtant à ses héros. Jean-Jacques Rousseau pleure sur Cleveland, mais, quelques années plus tôt, Prévost avait déjà pleuré sur lui-même, tel qu'il se peignait dans son roman. Tous les deux

¹ *Id.*, t. XIII, 22 mars 1764.

² *Corr. Litt.*, t. VI, juillet 1764.

³ *Confession*, livre I, V^e partie.

⁴ Préface, p. VII.

envisagent la vie de leurs héros des mêmes points de vue. Leurs philosophies sont semblables.

C'est l'épopée de la vertu, comprise d'une manière spéciale mais explicite. Saint-Preux écrit à Julie : « N'as-tu pas suivi les plus pures lois de la Nature ?... Qu'as-tu fait que les lois divines et humaines ne puissent et ne doivent autoriser ?¹ ». Cleveland proclamait une doctrine identique : « Les droits de la nature étant les premiers de tous les droits, rien n'était assez fort pour prescrire contre eux... L'amour en était un des plus sacrés puisqu'il est l'âme de ce qui existe² ». Partant de principes semblables, l'évolution sentimentale des héros s'exprime en termes analogues. Julie parlera de la « sainte ardeur » de sa passion, Saint-Preux de ce « feu céleste »³, et ceci parce que Cécile, dans *Cleveland*, « tendait au bonheur d'aimer sans bornes et sans mesures⁴ » et qu'une « sublime passion » la transportait au moment de sa mort, lui faisant confondre Dieu et son amant. Vertu, amour, sensibilité : trois termes indissolublement unis, presque synonymes. La passion est sainte par le seul fait qu'elle domine l'être. L'extase triangulaire de Julie, de Saint-Preux et de Claire d'Orbe tourne dans un cercle vicieux, et chacun admire la frémissante sensibilité des deux autres. C'est l'idéal moral qui se présente sans cesse à l'esprit de Prévost, la règle que suivent Cleveland, des Grieux, Patrice. Tous raisonnent comme Saint-Preux, se lancent dans les mêmes envolées, éprouvent la même mélancolie. Cleveland à Rouen, séparé de Fanny par l'Atlantique, a des plaintes qui annoncent Saint-Preux aux rochers de Meillerie. « Je hais tout ce qui m'empêche de mourir⁵ ». Devant le lac de Genève, l'amant de Julie clamera : « L'onde est profonde et je suis au désespoir⁶ ». Tous

¹ *Nlle H.*, I^{re} partie, lettre XXXI.

² *Cleveland*, t. I.

³ *Nlle H.*, I^{re} partie, lettre XVI.

⁴ *Cl.*, t. IV, p. 378.

⁵ *Cl.*, t. I, p. 249.

⁶ *Nlle H.*, I^{re} partie, lettre XXVI.

les deux, plaintifs, surrexcités, fébriles, gémissent comme Saint-Preux « que c'est un fatal présent qu'une âme sensible ¹ », ou, comme Cleveland, qu'il a « contracté une étrange familiarité avec la douleur ² ». Les personnages de Prévost sont « aimables et malheureux ³ », ceux de Rousseau bons et infortunés. Tous trouvent une sorte de paix au milieu de la passion et de la souffrance parce qu'ils se sentent en accord avec la Nature.

Un autre rapprochement s'impose. Pour Jean-Jacques Rousseau, la conscience est un sentiment, non un jugement : « Dieu nous a donné la raison pour connaître ce qui est bien, la conscience pour l'aimer ⁴ ». Des Grieux, qui commet les pires vilenies pour l'amour de Manon, considère sa conduite : « Je ne voyais plus (cet heureux état) que de loin, comme une ombre qui attirait encore mes regrets et mes désirs mais trop faible pour exciter mes efforts ⁵ ». La conscience devient pour lui un appel sentimental, non plus un ordre.

Par-delà ces rapprochements généraux, certains types chers à Rousseau éveillent le souvenir de types correspondants, qui ont peuplé les romans de Prévost. Dans ses œuvres, romanesques ou autobiographiques, Rousseau insiste sur la beauté morale d'êtres qui semblent louches et tarés. Le personnage équivoque de M^{me} de Warens est inoubliable. Or, à plusieurs reprises, Prévost met en scène des personnes qui font présager la dame des Charmettes et toutes les pécheresses romantiques. La plus frappante est M^{me} Lallin, dans *Cleveland*, dame mûre, au passé inquiétant, qui s'éprend du héros alors qu'il est tout jeune, qui met tout en œuvre pour le compromettre, s'accroche à lui, ruine son ménage s'efforce de le convertir au catholicisme — Cleveland est anglican —, fait à plusieurs reprises enfermer dans des couvents sa belle-sœur, ses enfants, la jeune fille qu'il

¹ *Id.*, *id.*

² *Cl.*, t. III, p. 195.

³ *Homme de Qualité*, t. I, p. 185.

⁴ *Nlle H.* VI^e partie, lettre VII.

⁵ *H. de Q.*, t. III, p. 314.

aime. Elle est toujours escortée par un confesseur jésuite. C'est une peste redoutable et servile, et Cleveland s'extasie sur sa vertu, l'attachement qu'elle lui témoigne, sa haute valeur morale. « En accusant cette dame de tous mes maux, je dois confesser qu'elle n'en fût qu'innocemment la cause. En quelque endroit du monde que son désespoir et son mauvais sort l'aient conduite, je lui dois cette justice. Elle était bonne, douce, obligeante, attachée à ma famille et incapable de contribuer volontairement aux malheurs qu'elle m'a causés¹ ». Elle n'en sème pas moins le malheur autour d'elle, avec application, pendant quatre volumes.

La situation de Saint-Preux auprès de Julie, au début de la *Nouvelle Héloïse*, fait aussi penser à *Cleveland*. Les deux héros, tout jeunes et bâtards — Cleveland est fils naturel de Cromwell — sont tous les deux amenés à devenir les précepteurs des jeunes filles qu'ils aiment, Lady Fanny Axminster et Julie d'Étanges, issues toutes deux de familles nobles.

M. Servais Etienne² fait observer que, dans l'*Homme de Qualité*, Prévost a esquissé l'histoire de Julie. Un jeune chevalier de Malte aime, d'un amour partagé mais chaste, une jeune fille que ses parents obligent à épouser le vieux comte de C. Également incapable de tromper son mari ou de l'aimer, M^{me} de C. se retire dans un couvent et entame une correspondance sentimentale et décente avec le chevalier, relevé de ses vœux. Le comte l'apprend et, loin de s'indigner, il plaint les jeunes gens et décide d'entrer dans les ordres, espérant ainsi rendre la liberté à sa femme. Lorsqu'il découvre que ce moyen ne peut aboutir, il examine froidement la situation avec le chevalier : elle est sans issue. M^{me} de C. et son amant platonique continuent à s'écrire mais, lorsque le comte meurt, sa femme, au lieu de profiter de sa liberté, prend le voile³. Ce serait là le triangle de Rousseau, ramené dans les limites de la

¹ *Cl.*, t. II, p. 349.

² *Le genre romanesque en France depuis la Nlle Héloïse jusqu'aux approches de la Révolution*, Paris, 1922.

³ *H. de Q.*, t. II, p. 218.

morale et du bon sens. Toutefois, je serais plutôt tentée de voir là une version prosaïque de la *Princesse de Clèves* : le problème posé par Rousseau exige que Julie ait été la maîtresse de Saint-Preux.

Mais un autre épisode de la *Nouvelle Héloïse* semble une imitation fidèle de la manière de Prévost, des situations qu'il aime peindre, de quelques-uns de ses personnages favoris : l'histoire de Lord Edward Bomston.

Le héros est un Anglais à la Cleveland : « Il met plus d'énergie que de grâce dans ses discours et je lui trouve même l'esprit un peu rêche¹ ». Il est déiste, mélancolique, vertueux, dévoué et maladroit. Il manque de savoir-vivre et de tact, « il croit toujours servir la sagesse en n'écoutant que ses passions² ». Est-ce par hasard que Saint-Preux et Julie le nomment souvent « le Philosophe Anglais » ? Il semble bien être, en effet, la réplique de l'infortuné fils de Cromwell. Cleveland était l'homme de la nature, qui ignorait tout du monde, multipliait les bévues. Il interrogeait constamment sa raison, sa conscience, ses principes pour trouver une ligne de conduite, et n'obéissait qu'au destin. Rousseau semble s'en être souvenu avec exactitude.

Edward, confident loquace de Saint-Preux, a d'autres occupations moins austères. A Rome, il est tiraillé entre une marquise dont il a été l'amant et la courtisane Laura. Celle-ci l'adore et refuse de devenir sa maîtresse. Au contact de l'« âme grande et forte » d'Edward, elle se repend, tente de se racheter. Platoniquement, Lord Edward oscille entre ces deux femmes : « Que de belles qualités sans vertu ! que d'amour sans honneur !³ ». Séduit par la beauté et le repentir de Laura, il songe à l'épouser. Alors, transportée d'émotion, elle lui écrit : « Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse⁴ ». Et elle prend le voile. La nièce de l'Homme de Qualité, jeune fille parfaitement honorable mais dont le bien-

¹ *Nlle H.* I^{re} partie, L. XLIV.

² *Id.*, *id.*

³ *Nlle H.*, 6^e partie. Lettre III.

⁴ *Id.*, *id.*

aimé était d'un rang trop supérieur au sien, disait, en entrant en religion qu'elle, avait « deux motifs de regarder la solitude avec joie : l'un d'avoir su lui marquer qu'elle n'était pas indigne de l'estime qu'il avait eu pour elle, par la promptitude avec laquelle elle s'était rendue justice lorsqu'elle avait reconnu qu'il était impossible qu'elle fût à lui ¹ ». Laura, cette fille qui s'affine, s'amende se relève pour se rapprocher de l'homme d'élite qu'elle aime, n'est-ce pas une réplique grossière de Manon qui, à la Nouvelle-Orléans, comprenant enfin la noblesse de celui qui a tout abandonné pour elle, avoue : « J'ai été légère et volage et, même en vous aimant éperdument, comme je l'ai toujours fait, je n'étais qu'une ingratitude ² ». Tout comme Lord Edward, le chevalier des Grioux veut épouser la jeune femme, indifférent à son lourd passé. Rousseau qui, dans les *Confessions*, raconte à satiété ses relations avec des courtisanes, n'avait peut-être pas besoin de modèles, mais enfin, même depuis *Manon*, les filles de peu de vertu étaient encore rares dans les romans sérieux.

La marquise italienne qui, en même temps que Laura, harcèle le Philosophe Anglais, semble la réplique des femmes fatales de Prévost. Les signalements sont identiques : « femme de qualité » qui « conçoit une passion violente. Un mariage étant impossible, elle se lie avec Edward « par un commerce intime et libre ». Le mari reparait. Il n'est pas jaloux, mais Edward a des scrupules et veut rompre ³. Pour tenter de le retenir, la marquise lui jette Laura entre les bras. Découvrant qu'elle s'est donné une rivale, elle devient furieuse, relance Edward, veut le faire assassiner ; abandonnée, elle meurt. Ouvrons, comme l'a fait Rousseau, l'*Homme de Qualité*. Lady R., membre de la haute aristocratie anglaise, veut fuir son mari. Elle demande de l'aide à l'Homme de Qualité et, dès leur seconde entrevue, l'accable de déclarations enflammées, le supplie de la

¹ *H. de Q.*, t. III, p. 204.

² *Id.*, t. III, p. 480.

³ *Nlle H.* Les amours de Mylord Edward.

consoler, d'accepter son amour. Le héros, touché et flatté, en dépit de résolutions austères, s'avise que c'est là une femme de grand mérite, lui offre un asile et flirte avec elle. Secrètement, la fulgurante anglaise favorise l'intrigue entre le jeune marquis de Rosemont et Nadine-Nadine qui prête quelques traits à Laura. Puis se produit une brusque tragédie : l'homme auquel la jeune fille a été contrainte de se marier contre son gré, tue Lady R. et l'Homme de Qualité prononce l'oraison funèbre de la femme qui l'a aimé : « Lady R. n'avait jamais su prendre d'empire sur ses passions et elle s'était toujours laissé conduire par les caprices de l'amour et de la haine¹ ». Formule que Rousseau condense brutalement : « Que d'amour sans honneur ! »

D'Anglaise, la dame devient Espagnole dans *Cleveland*. Une comédienne, Dona Cortona, apparaît à l'improviste dans le dernier tiers du roman. Elle veut connaître le premier Philosophe Anglais et, après une scène d'enthousiasme, elle se jette à sa tête. Le Philosophe résiste très mal, partagé, sans oser se l'avouer, entre son intérêt pour cette personne exaltée, et son amour pour sa femme. La femme fatale figure encore dans *Killerine*, sous le nom de Dona Figueres. Comme la marquise de Rousseau, elle est noble, riche, indépendante, disposant de hautes relations. Elle se lie à Madrid avec Patrice, marié avec une femme qu'il aime passionnément. L'Espagnole explosive a rapidement ébloui le jeune homme qui, insensiblement, « lui trouve un mérite supérieur à son sexe² ». Il en va ainsi jusqu'à la mort de la femme de Patrice. Saisi alors de scrupule et de dégoûts tardifs, celui-ci s'enfuit et rentre en France. La dame l'y poursuit, puis jette son dévolu sur son frère avec qui elle établira, elle aussi, « un commerce intime et libre ». Mais elle apprend que Patrice va se remarier. Elle le fait alors enlever et exige le mariage, en le menaçant de le faire égorger par trois sbires à

¹ *H. de Q.*, t. III, p. 224.

² *Kill*, t. III, p. 157.

ses ordres¹. Ici, le rôle tourne court : Dona Figueres se calme tout-à-coup et repart pour Madrid.

Rousseau n'a ignoré ni Lady R., ni Dona Cortona, ni, certainement, Dona Figueres. Les *Campagnes Philosophiques de M. de Montcal* ont eu un succès moins éclatant, mais enfin, Montcal entre M^{me} de Gien et Miss Fidert il trouve dans la position ridicule de Lord Edward entre ses deux Italiennes. Cette sorte de triangle semble bien être une des figures favorites de l'abbé : il serait étrange que Rousseau ne s'en fût pas aperçu.

Saint-Preux, quittant pour un temps Julie, arrive à Rome pour aider son ami à sortir de sa situation compliquée. Il rencontre les deux femmes. La marquise « voulut le gagner et ne fit que lui montrer ses artifices² ». C'est lui qui détermine Laura à entrer au couvent, lorsqu'il a découvert la beauté de son âme et qu'il la juge digne d'accomplir un pareil sacrifice. Ce sont encore là des scènes à la manière de Prévost. Le Doyen de Killerine a appris que sa belle-sœur, la femme de Patrice, mène une vie réphéhensible sous l'influence d'une M^{me} de S. « qui s'était fait une réputation extraordinaire de galanterie ». Il va donc voir cette personne pour tâcher de la ramener dans le droit chemin. M^{me} de S. juge que « rien ne pouvait être plus glorieux pour elle, ni servir mieux à confirmer l'opinion qu'elle avait de ses propres artifices que de lui inspirer pour elle des sentiments d'amour³ ». A l'arrivée du Doyen, elle monte donc une savante scène de séduction, fort drôle, car l'abbé a pris soin de préciser au début de son roman que le Doyen est d'une laideur exceptionnelle. La marquise et Saint-Preux, une trentaine d'année plus tard, rejouent la même scène, mais l'intention humoristique fait défaut, car Saint-Preux est joli garçon. Quant au rôle de ce dernier auprès de Laura, il ressemble à celui de l'Homme de Qualité contraignant Nadine à prendre le voile.

* * *

¹ *Kill.*, t. III. p. 304.

² *Nlle H.*, 6^e partie, lettre III.

³ *Killerine*, t. III, 108.

La *Nouvelle Héloïse* n'est pas le seul roman de Rousseau. En 1761, il écrit *Emile et Sophie*, suite de l'*Emile*. Il me semble impossible de ne pas reconnaître dans ce fragment un pastiche de Prévost. Personnages et situation ont tous des modèles connus.

Ce bref fragment romanesque en deux lettres est l'aveu de la faillite du système d'éducation de l'*Emile*. Le héros, marié à Sophie, connaît quelques années de bonheur sans mélange puis, brusquement tout s'écroule autour de lui. Son ménage se désintègre, Sophie s'éloigne de lui, puis le trompe. La première lettre semble un résumé laborieux de *Cleveland*.

Les deux époux partent pour Paris, accompagnés d'un ménage ami. Par la force des choses, Emile devient amoureux de la femme et Sophie la maîtresse du mari. C'est à peu près la situation de Cleveland et de Fanny à côté de Gelin et de M^{me} Lallin — du moins, la situation telle que l'envisage Cleveland, puisque, en réalité, Fanny est innocente. « Morale du monde, piège du vice et de l'exemple, trahison d'une fausse amitié, inconstance et faiblesse humaine, qui de nous est à votre épreuve ? Ah ! Si Sophie a souillé sa vertu, quelle femme osera compter sur la sienne ? »¹, clame Emile. Ce sont là des plaintes que Cleveland reprend sans cesse au cours des trois derniers volumes du roman, jusqu'au jour où Fanny se résout à raconter son invraisemblable histoire.

Emile et Sophie, à Paris, sont amenés au drame en suivant la pente des distractions mondaines. C'est peut-être une vérité d'expérience, mais Cleveland et Fanny suivaient la même pente, avec le même résultat, d'abord à La Havane, puis ensuite à Paris.

Sophie, jadis gaie et accueillante, devient brusquement taciturne, « triste et sombre ». C'est un changement semblable qui se produit chez Fanny : « Cette chère épouse n'eut plus que des joies feintes, qu'elle eut la constance d'affecter... et sa disposition habituelle fut la douleur avec tous les tristes effets qui l'accompa-

¹ *Emile et Sophie*, (Ed. Hachette 1883). Lettre I, p. 3.

gnaient¹ ». Sophie révèle à Emile qu'elle l'a trompé, Fanny, qui accuse son mari d'un crime semblable, l'abandonne, et les deux hommes se comportent de la même manière :

Cleveland : « Les mouvements cruels qui me déchiraient le cœur, se communiquèrent en un moment au cerveau ; je sentis que ma raison s'obscurissait tout d'un coup. J'étendis les bras vers Bridge, comme si la terre se fût dérobée sous mes pieds ... O mon frère, lui dis-je, je me meurs ! En effet, je tombai sur lui sans le moindre reste de sentiment et de connaissance² ».

Emile : « A ces mots que mon oreille semblait repousser, je reste immobile, annihilé, mes yeux se ferment, un froid mortel court dans mes veines ; sans être évanoui, je sens tous mes sens arrêtés, toutes les fonctions suspendues. Mon âme bouleversée est dans un trouble universel, semblable au chaos de la scène au moment qu'elle change, au moment que tout fuit et va prendre un nouvel aspect. J'ignore combien de temps je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étais et sans oser presque remuer, de peur de m'assurer que ce qui se passait n'était point un songe³ ».

Suivent deux longs délires, parallèles. Emile abandonne sa demeure » résolu à n'y rentrer de ses jours », Cleveland veut se tuer. Tous deux évoquent l'image de l'infidèle et leur propre souffrance. Cleveland, nerveux et frénétique, répond à une princesse qui veut le consoler : « Songez qu'elle m'a trahi, qu'elle m'a réduit à l'extrémité mortelle où vous me voyez, qu'elle n'a pas plaint peut-être un moment les maux qu'elle a causés. Vous voulez donc que je lui rende un cœur qu'elle a dédaigné et que je me précipite sans réflexion dans un nouveau genre d'infamie !⁴ ».

Emile, plus froid : « Non, je connais son cœur, Jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné le droit de la mépriser. Elle ne m'aime plus ... Ah, c'est

¹ *Cl.*, t. II, p. 337.

² *Cl.*, t. II, p. 363.

³ *E. et S.*, pp. 7-8.

⁴ *Cl.*, t. III, p. 120.

là son plus grand crime, j'aurais pu tout pardonner, hors celui-là... Sans doute, elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait ¹ ».

Emile quitte Paris, disparaît. Est-ce la hantise du voyage qui, à tout moment, arrache les héros de Prévost à leur entourage et les jette de par le monde ? Et, avec la seconde lettre, le modèle change. Ce n'est plus *Cleveland*, mais les *Mémoires du Commandeur*.

Emile s'embarque à Marseille. A la hauteur de la Sardaigne, son bateau est poursuivi par les Barbaresques. Le combat s'engage et comme dans le roman de Prévost, le héros est fait prisonnier et mené en Afrique ². Le Commandeur avait débarqué à Tunis, Emile est mené à Alger. Dans les deux romans, les bateaux sont capturés par trahison. Emile, à Alger, rencontre plusieurs chevaliers de Malte prisonniers : ce sont là des héros favoris de Prévost. Tous les personnages des *Mémoires du Commandeur* sont membres de l'Ordre, des Grioux portait également la croix blanche. Et c'est probablement le roman de l'abbé qui donne à Rousseau le ton méprisant avec lequel il parle de deux chevaliers qui ont « renoncé par leur noblesse à leur état d'hommes ³ ». Les aventures que Prévost prêtait à son Commandeur n'avaient rien d'édifiant. Emile tente de s'enfuir d'Alger et, dans l'esprit de Rousseau, il devait réussir, puisque après Alger, il va atterrir dans une île déserte ⁴. Le Commandeur de Prévost s'enfuyait effectivement du Maroc ⁵.

Quant à la dernière partie d'*Emile et Sophie*, qui n'existe qu'à l'état de vague ébauche, elle semble encore inspirée par l'œuvre de Prévost et de nouveau par *Cleveland*. Cette histoire d'île déserte, de naufrages, de récits « des fraudes et des violences » qui ont fait succomber la vertu de Sophie, de faux mariage et d'innocent ménage à quatre, tout cela est tellement

¹ *E. et S.*, p. 16.

² *E. et S.*, p. 25, *Mem. du Com.*, pp. 200-201.

³ *E. et S.*, p. 28.

⁴ P. 31.

⁵ P. 258.

dans la manière de l'abbé que Rousseau semble avoir esquissé là un pastiche. Sophie, « pardonnée après une faute involontaire expiée par de cruelles peines et réparée par le repentir », c'est Rose, Miss Fidert ou même Manon. Fanny est aussi une innocente que l'on croit coupable. La mise en scène compliquée de l'île, du temple garni de fleurs c'est l'empreinte de l'exotisme de Prévost, qui s'inspire à la fois de *Robinson Crusoe* et des voyages imaginaires du XVII^e siècle. Il serait difficile de voir, dans cet échaffaudage de scènes compliquées, qui semblent inconciliables les unes avec les autres, une inspiration née d'un coup, dans l'esprit de Rousseau.

* * *

Depuis l'ouvrage de J.-J. Texte¹, on a voulu voir dans la *Nouvelle Héloïse* une réplique de *Clarissa Harlowe*, de Richardson. Il y a sans doute quelques points de contact, mais ils sont moins frappants qu'on ne l'a dit. Texte voyait une ressemblance dans la situation des deux héroïnes, toutes deux contraintes par leur famille à des mariages qui leur font horreur, toutes deux séparées des hommes qu'elles aiment, Lovelace ou Saint-Preux. Mais c'est là un ressort vénérable, qui remonte à la Comédie Italienne et même à Plaute. Sans chercher loin ni longtemps, on peut le retrouver, rien qu'en France, dans *L'Illusion Comique*, *L'Avare*, *Les Femmes Savantes*, *Tartuffe*, *Le Malade Imaginaire*, dans vingt romans, dont le *Doyen de Killerine*. Un pareil thème exigeait une confidente pour la jeune fille. On a voulu rapprocher Claire d'Orbe de Miss Howe. Cette créature frétilante, exaltée, indiscreète, sans scrupules, est bien plus proche des Lises, des Toinettes, des Dorines du répertoire. Le jeune homme avait droit à un confident ou à un laquais : Lord Edward est ainsi appelé à jouer les La Félche. Et il cumule, car il tient aussi l'emploi de Raisonneur pour reconforter l'amou-

¹ J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire, Paris, 1897.

reux désolé. Il est donc un sage et, puisqu'il est Anglais, un philosophe : Cleveland. Aller chercher Richardson lorsqu'on a Prévost sous la main semble un bien grand détour.

Le thème de l'amour vaincu n'est pas une ressemblance. Lorsque Clarissa refuse d'épouser Lovelace, son amour est mort, tué par le mépris. De toutes les façons, la *Princesse de Clèves* avait mis en scène une femme triomphant d'une passion coupable. Texte relève une série de rapprochements peu concluants, car ils peuvent tout aussi bien établir la filiation directe de Prévost à Rousseau. La très longue agonie de Clarissa aurait inspiré celle — interminable — de Julie. Mais Donna Diana ¹ et M^{lle} de L. ², meurent également pendant des pages et des pages. Clarissa fuit avec Lovelace. Julie songe à se faire enlever par Saint-Preux. Mais c'est là un ressort romanesque banal. De plus, Patrice enlevait M^{lle} de L., M^{me} de Gien enlevait Montcal. *Clarissa* et la *Nouvelle Héloïse* ont pour acteurs des membres de la petite noblesse et de la haute bourgeoisie. Sans doute, mais tous les héros de Prévost appartiennent à ces milieux. Richardson et Rousseau prodiguent les développements moraux, les dissertations religieuses. Tous les deux ont la haine de la vie mondaine. Mais tout cela se trouvait chez l'abbé Prévost. Clarissa, Julie, tous ceux qui les entourent sont protestants. Cette conception, instinctive chez un Anglais et un Genevois, ne peut être un élément de rapprochement : Rousseau aurait aussi bien pu trouver des personnages appartenant à sa propre religion chez Defoe, chez Fielding, chez Smollett. Par contre, le thème protestant, si frappant dans les romans du bénédictin qu'était Prévost, pouvait attirer son attention. Et c'est effectivement ce qui s'est produit. Dans ses *Remarques sur les Observations de M. de Malesherbes*, il écrit : « Il me paraît assez étrange qu'un prêtre catholique puisse, dans ses romans, faire parler des protestants suivant leurs idées, plus librement qu'un protestant

¹ *H. de Q.*

² *Killerine.*

dans les siens¹ ». Rousseau semble même avoir été le seul écrivain ou critique qui se soit avisé des sympathies protestantes de l'abbé.

Le seul point de contact entre Rousseau et Richardson semble être le fait que tous les deux ont écrit un roman par lettres. C'est peu. Encore faut-il noter que Richardson n'innovait pas. Les lettres de la Religieuse Portugaise, dont le succès avait été immense, celles de la Présidente Ferrand, et même celle d'Héloïse, — l'ancienne, l'abbesse du Paraclet — sont bien antérieures à *Clarissa*. Et Rousseau n'a connu le roman anglais qu'à travers la traduction de Prévost.

* * *

La *Nouvelle Héloïse* paraît en 1761, une vingtaine d'années au moins après les plus célèbres romans de Prévost. Personne, pas même les ennemis de Rousseau, ne songe à rapprocher ce grand succès de larmes de ses prédécesseurs, l'*Homme de Qualité*, *Manon*, *Cleveland*, *Killerine*, qui, pourtant, n'étaient pas oubliés. La naissance du roman noir, en France et en Angleterre leur créait un nouveau public. Baculard d'Arnaud, Horace Walpole, Sophiel, Smollett étaient des disciples de l'abbé. Peut-être a-t-on jugé irrespectueux de rapprocher des œuvres si romanesques d'un livre aussi lourd de philosophie et de psychologie que la *Nouvelle Héloïse*. La plupart des critiques modernes en ont fait autant. Il est cependant certain que Jean-Jacques Rousseau connaissait Prévost mieux qu'aucun d'entre eux.

Claire Eliane ENGEL.

¹ *Corr. Gén.*, t. VI, 19 février 1761.

LETTRES INÉDITES
DE
MADAME D'HOUDETOT AU BARON VOGHT

Les archives de la ville d'Altona conservent un fort album à couverture verte, qui leur a été confié par son possesseur, le professeur Sieveking, et porte inscrit à la première page le titre suivant : « Lettres de plusieurs femmes remarquables en France ». Il contient en effet les copies de nombreuses lettres adressées toutes au Baron Gaspard de Voght, qui les a réunies après les avoir revues et annotées lui-même. Les originaux malheureusement ont disparu. Pour chacune de ses vingt correspondantes Voght a écrit en outre — en français — une sorte de portrait littéraire qu'il a mis en tête de ses lettres. La première place est donnée à M^{me} de Staël¹, puis vient M^{me} Récamier, ensuite M^{me} d'Houdetot.

Le Baron Voght (1752-1839) est un patricien hambourgeois qui s'est fait connaître en son temps autant comme homme d'affaires que comme philanthrope. Il s'était fort occupé de la réorganisation de l'assistance publique en Prusse et en Autriche, et son œuvre avait été si bien remarquée qu'il fut appelé dans diverses villes d'Europe, à Paris, Rome, Milan, Marseille, pour y donner des conseils en cette matière. En 1807 il arriva

¹ Sur M^{me} de Staël et le Baron de Voght, cf. *M^{me} de Staël, Lettres inédites* publiées par P. E. Schazmann, Berne Société Suisse des Bibliophiles 1940, (Réd.), et *Briefe der Frau von Staël an Caspar von Voght* publ. par Paul-Th. Hoffmann, dans la « Altonaische Zeitschrift » 1938, (Band VII).

à Paris. Il y fut en rapports avec Le Cretel, ministre de l'intérieur, et plus particulièrement avec le premier secrétaire de celui-ci, de Gérando. Il fut reçu dans les salons, y lut à l'occasion des poèmes de Lessing et de Klopstock. C'est ainsi qu'il apprit à connaître les « femmes remarquables », qui deviendront ses correspondantes, et dont M^{me} d'Houdetot, avec ses 80 ans, est la plus âgée, mais non la moins charmante.

Les Français lui donnèrent la bourgeoisie d'honneur. Il voyagea ensuite en France, en Suisse et en Italie. Entre 1808 et 1810 il fit plusieurs séjours à Genève, s'arrêtant à Sécheron chez son ami Finguerlin : c'est alors qu'il fit la connaissance de M^{me} de Staël.

Avant de publier son portrait de M^{me} d'Houdetot et les lettres de celle-ci, nous tenons à remercier M. H. Sieveking de la permission qu'il nous a aimablement donnée de les reproduire, et M. Paul-Th. Hoffmann, directeur des archives d'Altona, de l'obligeance avec laquelle il nous les a transmises.

O. KLUTH.

Madame d'Houdetot, déjà très âgée quand j'ai eu le bonheur de la connaître, n'a jamais pu être belle ; elle était petite, et louchait un peu — elle a cependant fait de grandes passions. Saint-Lambert, l'auteur des « Saisons » et de quelques ouvrages philosophiques, lui avait voué sa vie, et elle parlait de lui avec un profond sentiment d'admiration et de regrets. — Saint-Lambert, un des coryphées des Encyclopédistes, avait réuni chez elle tous les hommes de talent et de génie, qui avaient formé cette association. C'est avec lui et sa société que s'est développé cet esprit tout vérité et bonté, un naturel charmant et une profonde sensibilité. Quand les cercles de M^{me} Du Deffand, M^{lle} de Lespinasse et M^{me} Geoffrin avaient cessé, M^{me} d'Houdetot réunissait avec M^{me} Necker ce qui en restait. Combien la mort n'en a-t-elle pas enlevé depuis ! Morellet, Suard, Boissy d'Anglas, Pasquier, Somariva, Gérard, Breguet, La Borde, Pastoret faisaient, quand j'arrivais à Paris, le fond d'une société de douze personnes, qui se réunissait chez elle

à dîner tous les mercredis depuis le commencement de Décembre jusqu'en Mai. J'eus le bonheur d'y être admis — aucun des convives n'y a jamais manqué, c'était une religion ; j'étais moins exact à ses soirées du mardi, où Mesdames La Brie, Molé, Rémusat, Pastoret, les nièces de Morellet, M^{me} la Borie ne manquaient jamais. Depuis Mai jusqu'en Décembre elle habitait Sannois, un petit jardin rempli d'arbustes et de fleurs, tout consacré à ses souvenirs, tout simple nature, comme son esprit ; dans chaque coin décoré avec soin on retrouve un buste ou le monument d'un ami qui n'est plus, et parmi ces amis se trouvent les hommes les plus marquants qu'avait la France. Elle se plaît à réciter alors quelques vers inspirés par le regret, et remplis de grâces et de sensibilité. Dans ses moments de bonne volonté elle dit des vers charmants sur l'âge avancé, la philosophie stoïque, Franklin ; elle ne permet pas de les copier, ni à ses amis de les divulguer. Il y a quelque chose de si délicat et de si piquant dans la naïveté de ses expressions, qu'il devient impossible d'en perdre le souvenir. Dans tout ce qu'elle dit il y a tant de bon-sens, qu'il y a des « nouveaux » français qui doutent de son esprit. Elle conte les anecdotes avec une gaieté, une grâce, une modulation de voix si adaptée, qu'il devient impossible de les répéter après elle.

C'est dans cette retraite de Sannois à Montmorency, que Rousseau, qui s'était établi dans ce vallon, venait lire à M^{me} d'Houdetot la « Nouvelle Héloïse », à mesure qu'il l'écrivait ; elle possède l'ouvrage entier écrit de sa main avec ces beaux caractères qu'on lui connaît. Elle disait de lui : « Il était malade d'un amour-propre excessif et s'était entouré de fantômes de sa création ; toujours de bonne foi, capable de retours touchants, il n'a fait de malheur que le sien et celui de ses enfants, et de chagrin qu'à ceux qui l'aimaient. » Rousseau ne réussit point à lui faire partager sa passion. « Il était laid, dit-elle, à faire peur, et l'amour ne l'embellissait pas, mais il était touchant. Je l'ai traité avec douceur et bonté ; il était un fou intéressant. Il a fait tourner la tête à toutes les femmes, hormis à moi, qui ai fait tourner la sienne — ajouta-t-elle avec un

sourire de bonne femme — j'ai toujours tâché de le remettre bien avec ses amis ; c'était toujours à recommencer ».

Aujourd'hui c'est Somariva qui s'occupe de cette femme aimable à 80 ans, comme si elle en avait vingt. Cet excellent homme a pendant un court espace de temps été premier consul de la République Cisalpine. Les fonds dans l'Italie, qui étaient très bas, avaient prodigieusement haussé ; sa fortune s'accrut ; il quitta une place qu'il n'avait acceptée que provisoirement, et apporta à Paris une fortune de six millions. Il n'allait jamais à la cour, mais employait son énorme revenu à faire travailler les artistes. Dès son enfance il avait aimé les arts avec passion ; sa belle habitation à Paris et celle de la vallée de Montmorency contenaient des collections superbes en tout genre. De mœurs très douces, il ne vivait que pour ses amis, et tout particulièrement pour Mme d'Houdetot, donc la douce société était devenue pour lui un besoin indispensable. Il est le Saint-Lambert d'une femme de 80 ans. Chaque semaine il meuble son cabinet d'autres tableaux, son portefeuille d'autres dessins, son écrin de nouveaux camées, pierres gravées, etc. C'est ainsi que je l'ai vue toujours avec un nouveau plaisir jouir de la nature qu'elle embellissait, de la littérature qu'elle cultivait, de la société pour laquelle elle était un point de réunion délicieux.

Je pense que voilà tout ce qu'il faut pour justifier l'intérêt qu'ont pour moi les lettres écrites par « la femme des longs jours » sans art et sans soin, mais qui ne cessent de renouveler ma reconnaissance et mes regrets. Il est si doux d'avoir été aimé de ceux, auxquels notre cœur se sentait attaché.

I.

Sannois, ce 15 Mai 1808.

Je ne suis pas surprise, que M. le baron de Voght se soit plu au Marais, et surtout qu'il y ait plu. Je l'attendrai avec grand plaisir jeudi à Sannois, avec M. Pasquier ; il trouvera ici moins de beauté et de magni-

ficence, mais nulle part des personnes plus aises de le voir, et qui sentent mieux le prix de tout ce qui est bon et aimable — mais il devrait s'arranger pour un plus long séjour, pour jouir un peu des environs, qui ont aussi leur mérite.

2.

Sannois, ce 16 Juin 1808.

M^{me} d'Houdetot sera charmée de voir M. le baron de Voght à Sannois, quand il y pourra venir ; elle n'a point oublié qu'il lui a donné l'espérance de l'y voir. Il pourrait amener M. et M^{me} Suard ; ce serait pour elle une augmentation de plaisir. Il pourra faire dire chez elle le jour qu'il voudra choisir, dont il est le maître absolument.

Si M. le baron veut lui amener quelqu'autre personne de sa connaissance, M^{me} d'Houdetot en sera charmée.

3.

Paris, ce 22 Novembre 1808.

J'arrive à l'instant de Sannois, Monsieur, et je n'en perds pas un, pour vous avertir de mon arrivée. Je dîne demain mercredi chez moi ; et quoique mes mercredis ne soient pas annoncés, vous seriez bien aimable de les anticiper et de venir dîner avec moi. Vous trouverez encore quelqu'un de connaissance. Venez donc avec la même confiance qui me fait vous proposer un rendez-vous si prompt, qui doit vous répondre de l'empressement et du plaisir que j'aurai à vous voir.

4.

Paris, ce 17 Avril 1809.

Je remercie l'esprit aimable et le génie bienfaisant, qui veut bien me faire part de l'estimable ouvrage qu'il m'envoie. Si je ne puis apprécier tout son mérite,

je jouirai au moins de sa bonté. Je le remercie encore davantage de la promesse qu'il m'a faite de ne pas m'oublier, et je le prie de croire que personne ne peut sentir et s'honorer plus que moi du bonheur de l'avoir connu.

5.

Sannois, ce 26 Juillet 1809.

Que je vous ai d'obligation, Monsieur, d'avoir songé à la parole que vous m'aviez donnée, et de l'avoir exécutée d'une manière si aimable. Votre lettre ressemble à votre conversation et est intéressante comme elle. Vous me faites voyager avec vous ; je jouis avec vous de tous les objets que vous voyez, et des sentiments et des réflexions qu'ils vous inspirent, et jusqu'aux femmes aimables que vous me peignez, vous me faites jouir de leur société. Votre éloge de Talma est aussi vrai, aussi agréable que tout le reste. Je l'ai entendu quelquefois dans la chambre, mais malgré son talent de mesurer la place où il joue, il me faisait trop d'impression ; sa femme m'en faisait bien aussi, et le mesurait, je crois, encore mieux à la portée du lieu où elle est entendue ; mais l'horrible scène du meurtre de la femme d'Othello était insupportable dans la chambre, où il semblait qu'on allait être couvert du sang de la victime. Vous avez quitté ces belles horreurs et le charme plus séduisant de vos charmantes compagnes pour l'attrait plus doux de la solitude et de la nature dans des lieux enchantés ; mais vous avez de plus le talent de faire passer vos jouissances dans l'âme de ceux à qui vous en parlez. Continuez donc, je vous prie, une correspondance si agréable, et où j'aurais répondu plus tôt, si je n'avais pas été encore incommodée. La nature qui m'accorde de si longs jours, et qui conserve encore quelque activité à mon âme, ne me donne pas toujours la force de tout supporter. Je jouis d'un avantage aussi, que vos courses ne vous laissent pas : je ne quitte pas mes amis !

Je me dispose à aller au Marais, et j'ai fait une promenade charmante à Brigneul chez M. de Boissy, sur la belle côte de Marly. Vous savez le charme que mon voisin ajoute à l'agrément de mon canton. Quand vous serez de retour, vous nous raconterez vos voyages ; vous direz : j'étais là, telle chose m'advint. Vous y croirez être vous-même. J'espère que nous vous verrons avant que la campagne soit fermée ; en attendant continuez-moi votre souvenir et votre aimable correspondance, à laquelle j'attache tant de prix. Tout ce que je vois et rencontre du mercredi me charge de vous parler de lui ; et si le ciel protège toujours la femme des longs jours, j'espère que nous nous réunirons encore et nous consolerons de l'hiver par la conversation de tout ce qui veut bien être exact à ce mercredi.

Je ne puis me résoudre à finir ma lettre par un compliment ; je vous dis donc de tout mon cœur, combien je serai aise de vous revoir et de recevoir de vos lettres en attendant. Ecrivez-moi toujours à Paris ; on m'enverra mes lettres où je serai.

6.

Au château du Marais par
Arpajon, départ. de Seine et Oise.
ce 2 Septembre 1809.

Si j'avais reçu plus tôt votre adresse, que M^{me} Pastoret vient de m'envoyer, Monsieur, je n'aurais pas tant tardé à répondre à votre charmante lettre. Permettez que, sans m'arrêter à tout ce que vous me dites de flatteur, je vous dise à mon tour, combien je suis sensible aux sentiments qui vous ont inspiré ; il est doux de se flatter de plaire encore à des cœurs si bons et à un esprit si aimable. Vous, et la société dont vous me parlez, pourriez me faire encore sentir le prix de la vie, qui a toujours du charme, à quelque âge que ce soit, tant qu'on peut penser et aimer. Je me laisse doucement aller à la nature, qui n'a pas encore altéré en moi ces facultés. J'attends avec impatience que vous soyez

rendu à cette société qui vous plaît, et à qui vous plaisez tant. Je désire bien vivement continuer d'en être le point de réunion ; c'est à elle à qui je dois les moyens d'y plaire peut-être encore, et vous entretenez chez moi le feu sacré. Je serai encore à la campagne à votre retour, et j'espère que je vous y verrai ; vous savez combien j'y suis heureuse. Mon aimable et bon voisin contribue beaucoup à ce bonheur ; plus vous le verrez, et plus vous sentirez, combien on doit l'aimer. Sa mesure de grâce et de modestie empêche longtemps de sentir tout ce qu'il vaut ; mais vous êtes fait pour le deviner et l'apprécier.

Quel charmant voyage vous avez fait, et qu'il est agréable de vous en entendre parler ! Je réclame avec empressement la promesse, que vous me faites, d'entretenir une correspondance à laquelle vous mêlez tant d'agrément. J'ai un peu de peine à écrire : mais le ciel me conserve encore quelque facilité pour les objets qui m'intéressent. J'espère que vous sentez bien que la continuation de cette correspondance est un bien vrai plaisir pour moi.

J'habite un très beau lieu dans ce moment, que je voudrais bien que vous connaissiez ; il est digne, comme celle qui l'habite, de plaire à un homme de goût. La nature y est gracieuse et embellie sans faste. C'est encore un rapport avec la maîtresse de la maison — elle a fait trois fois le voyage que vous venez de faire, et avec le même plaisir ; vous ne seriez sous aucun rapport étranger l'un à l'autre. Mais je m'aperçois à mon tour, que je m'oublie en causant avec vous ; écrivez-moi, quand vous en aurez le loisir, et surtout revenez comme vous l'avez promis. Permettez que je finisse sans compliment, en vous assurant de tout l'intérêt que votre personne et votre correspondance m'inspirent, et du désir sincère que j'ai de les conserver toutes deux. On m'a parlé d'un M. Portalès, qui a fait, dit-on, un fort bel établissement agricole à Neufchâtel — le connaissez-vous ?

Je retourne à Sannois vers le 8 ou 10 de ce mois.

7.

Sannois, le 10 Octobre 1809.

Rien ne peut m'être plus agréable, mon cher Baron, que votre souvenir, quand je suis privée du plaisir de vous voir et de vous entendre ; c'en est toujours un bien grand, de se rappeler vos solides vertus et vos agréments. Le malheur et la misère n'osent vous regarder en face ; votre seule influence fait disparaître l'une, et votre âme n'est nullement disposée à recevoir l'autre. Vous avez partout des amis et des plaisirs ; les miens seront fort diminués, si vous nous arrivez si tard à Paris. J'aurai bien de la peine à vous voir si longtemps absent de mes mercredis, que vous voulez bien traiter avec bonté, c'est à dire, y être exact et vous y plaire. Je ne sais ce qu'ils deviendront cette année et ce que mon bon destin me conservera ; j'ai encore un mois et demi pour y songer, et cette économie de bonheur que vous connaissez si bien, me fera jouir de mes parents et de quelques amis à Sannois jusqu'au premier Décembre.

Nous allons parler de vous, et tout ce qui m'entoure sent le prix de votre société, et me charge de l'entretenir dans votre souvenir. Mon bon voisin a trop de goût et se connaît trop bien en hommes, pour n'être pas du nombre de ce qui vous regrette, et vous désire. Nous passons des jours heureux ensemble chez lui et chez moi, réunis avec les mêmes personnes ; vous savez combien cela me convient. J'ai bien parlé de vous avec un vieil ami de quarante ans de connaissance ; c'est une âme qui ressemble à la vôtre, toujours animée de la passion de faire quelque bien. C'est l'auteur des « Lettres d'un cultivateur américain », M. de Crevecœur : enfin j'ai le plaisir de vous rappeler avec presque toute ma société, c'est dire qu'elle est bien choisie et qu'elle sent bien avec moi, ce que vous êtes de bon et d'aimable. Puisqu'il faut être quelque temps sans vous voir, travaillez donc pour l'utilité des hommes, et puis revenez à vos amis : ce sera votre vraie récompense. Adieu, mon cher Baron ; ce serait à ne point finir, si je

vous parlais de tous ceux qui me le demandent, M^{me} de la Briche, M^{me} de Vintimille, M^{me} de La Borie, Elisa, qui veut que je la loue, parce que vous disiez du bien d'elle, Messieurs La Borie, Somariva, Crevecœur, etc. etc. Je ne vois point le frêle et souffreteux Suard. M. Boissy est à sa campagne. Mon neveu Molé est directeur des ponts et chaussées. Point de nouvelles consolantes pour mon malheureux fils. Un temps de chien à ma campagne, où je fais pourtant quelque chose. Comptez surtout sur une personne, qui ne peut changer les sentiments d'estime et d'affection qu'elle vous a voués pour la vie.

Recevrons-nous pas bientôt l'ouvrage de M^{me} de Staël ?

8.

Sannois, ce 5 Novembre 1809.

Vos charmantes lettres, Monsieur, consoleraient de votre absence, si quelque chose pouvait en consoler : elles me font connaître et aimer le pays que vous me peignez ; mais il faudrait y vivre avec vous ou avec des personnes qui vous ressemblent ; il faudrait leur trouver ce sentiment vif de la nature que vous possédez et rendez si bien, et que votre âme expansive fait partager, quand on est digne de vous écouter et de vous entendre. Je passerais ma vie, ainsi que vous, dans ce bon pays avec quelques amis, dont vous seriez du nombre ; cependant ne négligez pas ce que nous avons dans ce pays ; les jouissances naissent plus encore des âmes que des choses : la vôtre trouvera à jouir partout. Revenez donc ajouter à nos bons mercredis ; cette réunion me console de l'hiver qui m'enlève à ma douce retraite, que vous n'avez pas assez partagée. Vous y verrez toujours des personnes qui savent vous apprécier et qui recevront de vous le même plaisir que vous leur donnerez. Vous n'avez pas été oublié de mon aimable et bon voisin d'Epinais ; j'aime à lier les personnes qui me plaisent, et j'y trouve mon profit. Ce mois ne se passera pas, j'espère, que nous ne vous ayons vu, et le

premier Mercredi de Décembre les recommencera. Je me sens plus faible que l'on ne me trouve, mais je ne le suis pas encore dans la société où je me plais. Je ne serai fixée à Paris que pour le premier Décembre, et vous me trouverez jusque là à Epinay ou à Sannois. Adieu, Monsieur, j'espère encore un mot de vous, qui m'annoncera votre retour.

Mon petit-fils Frédéric, maintenant préfet à Gand, est dans sa préfecture ; je crains de ne le pas voir au moins au commencement de l'hiver, c'est un de vos admirateurs ; je vous demande un regret pour lui. J'ai fait vos compliments et dit vos souvenirs à mon cher voisin ; il a dans ce moment une espèce de catarrhe, mais point de goutte, il va bien.

Adieu, Monsieur, comptez sur tout l'attachement que peut donner la conformité des goûts, les grâces d'un esprit aimable et la connaissance d'une belle âme, dont tout fait sentir le développement en vous.

Votre seconde lettre m'est arrivée très tard ici — celle-ci est aussi ma seconde lettre ; la première était écrite du Marais.

GIACOMO LEOPARDI
ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU

I

Tout le monde connaît Giacomo Leopardi comme poète, mais peu seulement se doutent qu'il ait été de même un penseur. Non qu'il ait réussi à fonder un système inédit (d'ailleurs l'avait-il cherché jamais ?) ou proposé une doctrine métaphysique en tout point neuve. Toutefois il a affronté tous les problèmes que l'esprit humain en quête de certitude, est susceptible de poser. Il a touché à tous les grands domaines de la métaphysique, de la science, de la religion, de la psychologie, de l'histoire. Pour la plupart, il est vrai, Leopardi s'est contenté de poser les problèmes qui ne cessaient jamais de tourmenter son esprit, si tôt mûri, sans pouvoir leur donner aucune solution tant soit peu satisfaisante. Son chemin de penseur est jalonné de conjectures souvent heureuses, d'intuitions souvent plausibles ; il offre d'innombrables bifurcations : le penseur délaisse souvent la route magistrale pour enfile des allées transversales, pour battre des sentiers d'à côté, broussailleux et mal sûrs, et quelquefois même il s'égaré dans un dédale de contradictions sans issue. Il l'a parcouru haletant, avec l'inlassable curiosité des esprits anxieux et tourmentés. Mais il n'a jamais pu aboutir à aucun port de refuge, à aucune station de certitude. Le jour où la plume lui est tombée des mains, il est aussi peu avancé sur le mystère du monde et des choses, sur la véritable signification de la vie et de la destinée, que le jour où, pour la première fois, il l'avait saisie. L'œuvre de Leopardi-philosophe est

une sorte de « symphonie inachevée » : le « grand thème » est amorcé, des variations de grande beauté l'accompagnent, mais le *tempo* final manque.

Si la « méthode » de Leopardi n'est pas pour plaire aux esprits systématiques ou à ceux qui cherchent d'abord et surtout chez un penseur confirmation de leur propre certitude ou arguments décisifs en faveur d'un système, on ne peut nier d'autre part que cet effort sincère, passionné, intense, enthousiaste, constamment tendu vers un but, apparemment inaccessible, est à même de forcer notre admiration et de lui acquérir nos plus ardentes sympathies.

Sa vie durant, tout comme Pascal ou comme Nietzsche, Leopardi a cherché « en gémissant ». Dans cette recherche éperdue de la vérité, il s'est engagé à fond, sans redouter ni déceptions les plus cuisantes, ni échecs irréparables. Cet effort constant de poursuivre une vérité ou une chimère qui fuit comme une ombre, qui se dérobe sans cesse, comme un terrain mouvant, à peine il y pose son pied, a quelque chose de réellement tragique. Entre lui et l'absolu il y a comme une question personnelle : ce colloque interminable ne prend fin qu'à sa mort. Si l'effort d'un penseur vaut le résultat — quel qu'il soit — (et à mon avis, il le vaut bien), alors une recherche telle que celle de Leopardi, ne saurait en tout cas nous laisser indifférents.

C'est de très bonne heure que Leopardi s'était laissé aller à l'étude assidue des grands problèmes de métaphysique et de morale. La bibliothèque de son père, richement pourvue en toute espèce d'ouvrages, allant des classiques et des Pères de l'Eglise aux Encyclopédistes français, à Voltaire, à Rousseau, offrait au jeune érudit novice un trésor sans pareil. Les Français y tenaient, bien entendu, le premier rang. A ce début du XIX^e s. la pensée française projetait partout en Europe un rayonnement immense.

Et tout homme cultivé — fût-il Italien ou Russe, Allemand ou Espagnol — participe à tout ce que le « siècle des lumières » avait produit de bon ou de mauvais. La culture de Leopardi est essentiellement la

même que celle de Stendhal, de B. Constant ou, pour nommer quelques-uns de ses compatriotes, de Pierre Giordani ou de Ugo Foscolo.

Le nombre de Français lus et cités par Leopardi dans son « Recueil de philosophie variée » (« Pensieri di varia filosofia », recueil connu plus communément sous le nom de *Zibaldone*) est vraiment fort élevé. Philosophes, théologiens, moralistes, essayistes, historiens, — il n'oublie personne. Non seulement les plus renommés n'y manquent pas : il semble attacher une certaine importance même au témoignage des plus obscurs. Le « *Zibaldone* » est émaillé d'un bout à l'autre, des citations (ou bien des réflexions à propos de leurs ouvrages) empruntés à Montesquieu, à Voltaire, à Pascal, à Descartes, à Malebranche, à Montaigne, à Charron, à Cabanis, à De Thracy, à Volney, à Bernardin de St-Pierre, à Duclos, à la Harpe, à Raynal, à Buffon, à D'Alembert et jusqu'à ceux des auteurs aujourd'hui oubliés comme un Thomas (*Essai sur les éloges*) ou un Noël (*Discours sur l'éloquence*).

Parmi, tous ces auteurs, Jean-Jacques *Rousseau* occupe indubitablement une place privilégiée. Non seulement de longues citations tirées des ouvrages du genevois le prouvent. On sent que c'est un des rares penseurs, avec qui Leopardi a le plus de traits d'affinité, dont la pensée le trouble, le préoccupe, dont l'attitude en face de la vie, de la nature se rapproche le plus de la sienne. Tandis qu'il discute froidement et avec une sorte de détachement les idées de Locké ou les hypothèses de Leibniz, il semble attiré vers Rousseau par une sorte d'irrésistible et fraternelle sympathie. On sent qu'un lien affectif unit les deux hommes même lorsque les deux pensées s'éloignent et se divergent. Ce courant de sympathie ne se brise jamais. Et je soupçonne pour ma part que c'est la personnalité de Rousseau, plus encore que sa pensée, qui avait inspiré l'attitude confiante du poète italien envers le grand genevois. Quelque part dans son « *Zibaldone* » (V, p. 233) Leopardi distingue entre deux espèces d'hommes de génie : à la première catégorie appartiennent, selon lui, les hommes d'une vigueur extraordinaire, chez lesquels « nature » n'a

laissé, pour ainsi dire, de place pour « art », originaux, constants, fermes, d'une seule pièce ; ces hommes-là sont souvent peu estimés, pour la plupart méprisés, haïs, raillés, évités. « Dans ces hommes-là tout est force indomptable, et c'est par cette force que se maintient chez eux, immuable, la nature ». Mais il y en a d'autres aussi qui ne sont pas moins forts et puissants que les premiers mais avec un mélange de faiblesse ; ce sont des esprits plus complexes, rivés à des fins trop hautes, doués de génie trop vaste et trop ample ; leur trop grande finesse les empêche de saisir, de suivre et de posséder les choses trop grosses (*le cose grosse* — au sens : banales, communes) ; tandis que la hauteur démesurée de leur esprit leur fait perdre de vue les choses trop basses. Les hommes de ce genre sont incapables d'habileté, ils manquent de désinvolture, de facilité, d'abandon, de sûreté de soi, de confiance : antisociaux par excellence, il leur est difficile — en dépit de leur grande valeur et de la noblesse de leur âme — d'acquérir des qualités qui sont les plus communes et les plus estimées dans ce monde ». C'est dans la première catégorie que nous voyons L. ranger son cher et grand Alfieri, et à c'est à la seconde qu'il juge appartenir Jean-Jacques Rousseau¹. Inutile d'ajouter qu'il ne serait jamais venu à l'esprit du poète de s'intéresser au « caractère intime » d'un Descartes ou d'un Locke. Ici, chez Rousseau, en cherchant le philosophe, il a rencontré l'homme, et un homme par surcroît qui ne ressemble pas mal à lui-même, autant que nous pouvons juger d'après ses propres confessions et les témoignages d'autrui : nature un peu sauvage, peu sociable, embarrassé dans les choses les plus communes, peu propre au commerce des hommes, manquant de facilité, de désinvolture, de confiance, par orgueil, par timidité, par la trop grande hauteur de son esprit, par une trop grande finesse, par cette « grandeur démesurée » (selon le mot de son ami P. Giordani) qui le faisait sortir du rang du commun, oiseau sauvage qui vole haut mais « dont les ailes de géant » l'empêchent souvent de marcher »...

¹ Zib., V, pp. 269-70. L. trouve Rousseau un peu « fou » ce qui revient à dire chez lui « sublime ». De même T. Tasso.

II

Pour comprendre cet attachement, pour saisir la cause de cette confiance intellectuelle, il faut examiner, ne fût-ce que brièvement — « le monde spirituel » de Leopardi. Nourri du rationalisme du siècle précédent, ayant passé par le creuset des Encyclopédistes français et des empiristes anglais, Leopardi tenait certes en haute estime des hommes qui avaient fondé la philosophie moderne. Il accorde que tous ces grands génies des temps modernes — Bacon, Malebranche, Locke, Newton — parvinrent à dissiper les nuages métaphysiques, et à détruire « les erreurs » léguées par l'antiquité et le Moyen-Age. C'est ainsi que Descartes a porté un coup fatal à la métaphysique péripatéticienne et à la science scolastique. C'est Locke qui a mis en garde contre les « élucubrations » platoniciennes sur les « Idées », en considérant toute véritable connaissance uniquement comme produit de l'expérience. Tout cela, Leopardi le constate, mais il est loin d'en être enchanté. Et ce qui l'éloigne, de ces philosophes, en dernier compte, c'est justement l'allure analytique de leur esprit, c'est le pas qu'ils donnent à la « raison raisonnante » sur les facultés irrationnelles de l'âme humaine : imagination, intuition, fantaisie. Le parallèle qu'il cherche à établir entre les Anciens — un Socrate et un Platon — et les philosophes modernes ne tourne point à l'avantage de ces derniers. « Têtes claires, esprits aigus et pénétrants, c'est l'imagination poétique, la puissance de fantaisie qui leur font totalement défaut, — toutes les qualités, qui étaient par contre très haut prises par l'antiquité. Car les penseurs anciens étaient au fond *des poètes foudroyés par la vision de la divinité* ». Peu d'entre les modernes s'approchent de cet idéal leopardien de philosophe, et parmi ces peu le poète place sans hésiter Pascal et *J.-J. Rousseau* doués, tous deux, d'une force peu commune d'imagination ce qui explique qu'ils étaient censés être « fous », synonyme de *possédés* ou de « sublimes » comme les Anciens. (Zibald. V, pp. 269-70, le Tasso aussi, dit L., pour cette raison a été fait passer pour un fou).

A eux deux ils représentent l'esprit de finesse qu'ignorent les philosophes-géomètres. Pendant que la recherche des penseurs modernes s'applique surtout à la déduction scientifique, et ce n'est pas un hasard que les plus grands d'entre eux sont d'excellents mathématiciens (Descartes, Leibniz etc.), les Anciens pénètrent par-delà les apparences dans la substance des choses, non certes par la *raison* qui glisse sur la surface et ne considère des choses que leurs rapports quantitatifs et leurs mesures vérifiables, mais par l'*intuition* directe, le sentiment, par la divination en quelque sorte. Touchant au monde réel, le philosophe, doublé du poète, le transforme et le recrée à son gré. De la substance opaque et grisâtre des choses extérieures, enchaînées par les lois mathématiques de causalité, il sait tirer des éclairs, des étincelles, des lumières qui illuminent la nuit de la connaissance et montrent soudain le réel sous une autre face. Ces philosophes-là ne travaillent pas leur « matière » autrement que les poètes. Leurs systèmes sont pleins de symboles, de fables, de rêves et de mythes. Eh bien, pour Leopardi, c'est là l'unique moyen sûr d'« apprivoiser », d'« appréhender » la vérité avec la plus grande approximation possible. Et cela s'accorde parfaitement avec sa théorie sur les « *illusions* » que de bonne heure il avait commencé à professer. Le terme « illusion » dont il use et parfois abuse, n'a pas pour lui le sens péjoratif de vaine chimère. C'est une *attitude* particulière de l'esprit vis-à-vis de la nature, opposée à celle en somme qu'assume la raison croyant connaître et posséder le monde, en disséquant ses rouages et ses mobiles en guise d'un mécanicien qui démonte une machine pour apprendre son fonctionnement. Les illusions, dont la nature a pourvu l'homme pour son plus grand bien, s'identifient au fond avec la faculté d'aimer, de sentir, de rêver, de s'élever par l'imagination et la fantaisie par-dessus le « terre-à-terre » des choses d'ici-bas. C'est la « nature » elle-même, en quelque sorte, se manifestant chez l'homme par les instincts obscurs, les élans sublimes, par la poussée vers la grandeur et l'infini, bannis de la réalité terrestre. Autant le domaine de la « nature » est vaste et sans

bornes, autant le champ de la « raison » est limité et rétrécie. Cette antithèse de la *raison* et de la *nature* semble être la clef-même du système de Leopardi. Et il fait grief aux philosophes de n'avoir pas su entrevoir et approfondir ce problème essentiel pour toute la philosophie. (Zibaldone, I, p. 402).

« La *raison* — dit Leopardi dans son « *Discours d'un Italien sur la poésie romantique* » — est ennemi de toute grandeur de même qu'*ennemi* de la *nature*. La nature est grande, elle est la source de toute beauté et de toute puissance créatrice. La raison est petite, et celui qui la prend pour guide, qui ne voit et ne juge le monde qu'à travers ses lumières, est incapable de produire rien de beau, de grand, d'élevé et de puissant. C'est de la puissance de l'illusion que naît toute œuvre créatrice digne de ce nom, et c'est justement l'illusion que notre « pauvre siècle des lumières » repousse et condamne au nom de la raison et de la réalité. Toutes les grandes entreprises ont été conçues et réalisées sous la poussée de l'instinct, sous l'aiguillon de la foi ardente, de l'imagination. Et c'est précisément la raison qui nous rend stériles, en proclamant d'avance tous nos efforts vains, dérisoires, irréalisables ». En mainte lettre (surtout à P. Giordani), en mainte remarque de ses « Cahiers intimes » Leopardi revient à ce sujet, comme hanté, fasciné par sa découverte. Nature et paysage amour et beauté, tout sentiment, toute inspiration poétique, tous frissons d'âme et de cœur, tout cela provient de l'illusion, c'est-à-dire de notre « nature profonde », que nous ignorons, que nous sommes impuissants de traduire en langage discursif, mais dont nous sentons néanmoins avec force la présence, l'emprise puissante sur notre être, dont nous ne pouvons pas nous passer sous peine de déchéance et de dessèchement de notre personnalité.

III

La *raison* — voilà le grand ennemi du genre humain. Son rôle est purement négatif. Il est fort capable de démonter la machine de l'univers, de mettre à nu ses ressorts, de réduire à néant toutes les illusions créatrices. Mais il ne peut rien ériger qui vaille à leur place. Il est à même de supprimer les erreurs, mais foncièrement incapable d'enseigner le chemin de la vérité. Loin d'être le « flambeau » envoyé par le ciel pour éclairer la marche obscure de l'humanité, c'est un « bourreau » qui s'avère néfaste à notre bonheur, qui entrave nos plus belles actions et nous plonge dans l'incertitude et le doute. (Let. à P. Giordani, 14 déc. 1818).

Or, ce n'est pas *de tout temps* que la raison avait pesé ainsi sans partage sur la destinée humaine. Il y a eu d'autres époques où les hommes étaient plus proches de la nature, où ils savaient puiser à pleines mains à ses sources intarissables, où ils étaient moins raisonneurs et logiciens que poètes et créateurs. Il exista en somme un « âge d'or » mythique mais puissant, âge de grandes illusions qui avaient bercé l'humanité à ses premiers mystérieux débuts. C'est à cette époque imprécisable certes mais certaine et réelle que les hommes avaient connu cette lumineuse candeur d'une existence sans erreurs ni revers, — en attendant d'être précipités dans les abîmes et les aberrations de l'état civilisé. En rêvant à cette jeunesse merveilleuse de l'humanité primitive, aujourd'hui vieillie et décadente, Leopardi se rencontre tout naturellement avec *Rousseau* dont il connaissait à fond l'œuvre de l'« *Emile* » au « *Contrat Social* » au « *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* ». Pour J.-Jacques comme pour Leopardi l'homme actuel est déchu de la grandeur primitive.

« Tout homme qui pense est un être dépravé » — c'est du Jean-Jacques cité avec complaisance par le poète italien (Zib. I, p. 165). Comme pour Rousseau, le soi-disant « progrès de la raison » est un phénomène négatif, car il signifie en dernier compte, la diminution de la « vertu », le regrès de la simplicité, de la rudesse

des sentiments, de la spontanéité, de cette force sûre, tranquille, inébranlable qui caractérise l'homme des âges révolus. C'est un signe du malheur et de l'imperfection, car la raison rend impuissant celui qui recourt à son usage, diminue la puissance de celui qui la possède et qui l'exerce.¹

« Plus la raison se perfectionne — affirme L. — plus l'être raisonnable devient imparfait ». (Zib., V, p. 91, le 11 juillet 1823). Plus encore, à force de « raisonner », l'homme devient de plus en plus malheureux : il observe de près avec toute la force accrue de son intelligence, tous les coins et recoins de la propre âme, il prend habitude à fouiller sans cesse dans tous les plis secrets de sa nature — et voilà bientôt, son imagination est suffoquée, son élan est arrêté par cette continuelle et néfaste introspection. N'est-elle pas plus heureuse, la pauvre fleur (Le Genêt), qu'un être doué de raison, car, tout en étant condamné par la nature à disparaître, elle ignore sa fin, comme elle ignore les ravages de la logique humaine. Sa mort est donc plus douce et plus « naturelle ». Si, le « Genêt » est moins « infirme » et « malheureux » que l'homme, c'est que la nature lui a refusé le don de conscience, c'est qu'elle lui est étrangère la chimérique foi en l'immortalité de son espèce. Tel est le privilège de l'inconscience, telle est la supériorité des êtres et des choses privés de pensée, triste apanage de l'humanité.²

Relevant la remarque de J.-Jacques « Tout homme qui pense est un être corrompu » Leopardi ajoute : « Nous le sommes tous » (Zib. I, pp. 165). L'homme *aurait pu* être heureux, en continuant à obéir à la nature comme des bêtes qui ne forment pas des *sociétés*, chacune vivant solitairement et séparément sans penser aux

¹ La raison n'est pas même bonne à combattre les passions. Ici L. se souscrit au propos suivant de J.-Jacques : « On n'a de prise sur les passions que par les passions. C'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, et c'est toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer les instruments propres à la régler. » Rousseau, *Pensées*, Amsterdam, 1786, I, p. 46.

² « Nous sommes la part la plus abjecte du monde. » Le poème *Bruto Minore*.

autres, guidée par un instinct infaillible dans son obscure et médiocre et partant heureuse existence. Il arriva cependant que l'homme ait voulu faire société avec ses semblables, et c'est alors qu'il se vit sevré du grand et enviable privilège de jouir de la parfaite solitude de son existence animale. En l'état primitif, certes, il ne lui était jamais donné d'éprouver de grandes joies, d'émotions extraordinaires, mais, en revanche, il savait être exempt de maint trouble, de maint malheur. Il jouissait d'une « félicité » ou plutôt d'un « contentement », d'autant plus doux et tranquille qu'il était « égal » et « tempéré ». Ce premier pas fatal dans la voie de la civilisation (les débuts de la vie sociale) a fini par éloigner l'homme de la nature ; l'instinct vital se trouva chez lui vite en défaut. L'« art » et « l'artifice social », ont fini par corrompre d'abord, par détruire ensuite, ses instincts profonds, par triompher de la « nature ». La joie de vivre, simple et naturelle, fut altérée par la naissance de craintes, de préoccupations, d'envie. Le malheur, la douleur de l'existence humaine étaient nées. « L'homme — dit L. (Zib., V, p. 65, juillet 1823), n'est pas malheureux de par la nature. La nature n'a placé en lui aucune qualité qui le rende tel nécessairement, rien qui s'oppose à son bien-être ; de sorte que la nature, n'a point créé l'homme malheureux, ni l'a prédisposé à devenir tel. C'est pour cela que l'homme pourrait bien se conserver dans son état primitif et pur, comme les autres êtres se conservent dans le leur, et c'est ainsi qu'il aurait été aussi heureux ou aussi malheureux que les autres créatures vivantes dans leur état naturel d'où elles n'étaient jamais sorties. La nature n'a pas dérogé aux lois universelles, en le douant de toute la félicité nécessaire et compatible avec son état primitif, elle ne l'a point poussé à devenir infortuné ». Or, l'excessive « conformabilité » (comme dit L.) c'est-à-dire, le développement excessif de sa constitution organique a rendu l'homme le plus sujet que les autres animaux à mutations, et par là-même à la corruption. En d'autres termes, il a reçu de la nature-même une certaine disposition malheureuse à s'éloigner de la perfection et de la félicité de son état primitif. Cette

perfectibilité de l'homme lui a coûté cher. C'est elle précisément qui l'a rendu le plus *imparfait* de tous les animaux, telle machine qui est d'autant plus vulnérable, qui se détraque d'autant plus facilement qu'elle est plus délicate et fragile. « En changeant d'état, l'homme n'en resta pas moins bête, mais une bête dépravée, aux instincts pervertis, ayant perdu la faculté de se contenter de peu, de jouir des plaisirs simples et naturels (comme le savent encore faire les enfants) — plaisir que nous autres civilisés estimons insipides. Le premier et le plus triste fruit de cette civilisation naissante fut que l'homme commença à se tourmenter au sujet de sa destinée, à être tenaillé pas la pensée de la mort et du néant, tourments et préoccupations étrangers aux bêtes et même aux gens simples et d'humble condition qui montrent souvent à cet égard un parfait désintéressement ». (Zib. I, pp. 165, 212). C'est ainsi qu'il ne manqua point ajouter au premier malheur de nouveaux et de plus grands. Ses désirs se sont vite multipliés, et ce fut le sujet pour lui de nouvelles craintes et de nouveaux troubles. En somme lancé dans la carrière aventureuse de la civilisation l'homme a tout perdu de la « nature » hormis les vices. Il ne retrouvera plus jamais, au cours de son histoire — qui est un progressif éloignement, une perpétuelle fuite de la nature — ni sa candeur primitive, ni son indépendance farouche, ni sa simplicité naturelle, ni ses passions vierges. Dans les sociétés organisées régies par les conventions, les habitudes, les préjugés, rien n'est nature, tout n'est qu'artifice, altération, mensonge. Dès les débuts mêmes de la vie sociale l'homme a perdu aussi sa liberté qui n'est concevable que dans l'état primitif, dans la vie solitaire au sein de la nature. « L'homme naît libre et égal aux autres par sa nature et dans l'état primitif ». « C'est la société qui le rend corrompu » cite L. Jean-Jacques (Zib. II, p. 261, 287). Car qui dit société — confirme L. — dit inégalité et esclavage. « L'homme primitif et naturel — insiste-t-il encore (Zib. II, p. 73) — est essentiellement libre, indépendant et égal aux autres comme les animaux ; l'essence même de la

société est par contre dépendance, inégalité, subordination. L'homme social s'est dépouillé au profit de la société de ses qualités primordiales... La société est un état *qui ne correspond pas à la nature de l'homme* et qui ne lui convient point ».

Rousseau, n'a-t-il pas affirmé que dans la société, l'opposition des intérêts est beaucoup plus grande et plus fréquente que leur concordance, et qu'à l'opposé de l'état primitif, la liberté ne peut pas s'y maintenir sans l'esclavage ? (Zib. II, pp. 261, 287 où il cite R. du « Contrat social », III, ch. 15, et Lamennais, « Essai sur l'indifférence » etc., ch. X. où J.-J. est cité ¹). Oui, renchérit L. car l'infinité de désirs, de besoins, d'intérêts contrastants les nombreux périls auxquels est exposé le faible vis-à-vis le fort, la nécessité de l'aide mutuelle tout cela rend nécessaire l'organisation des pouvoirs publics ; c'est à dire de la hiérarchie, des grades sociaux, etc. qui tendent nécessairement à abolir les droits individuels, dont jouissait l'homme naturel, vivant seul et pourvoyant lui-même à ses besoins et à sa défense. Enfin l'histoire enseigne que c'est pour conserver leur liberté que divers peuples avaient réduit en esclavage d'autres peuples par eux capturés dans la guerre. La guerre est d'ailleurs l'état naturel de la société, de même que la paix l'état naturel de l'homme primitif. Ayant fait perdre liberté à chacun des individus, la société ne peut exister sans contrainte et unité qui s'obtient le plus facilement dans la monarchie absolue, qui tout réduit *ad unum*. Cette forme de gouvernement — conclut L. — semble être la plus naturelle à la « société primitive », et tout ce qui lui suit est le fruit de l'esprit d'observation et de recherche qui rend toujours plus impraticable l'unité monarchique et fait naître de nouvelles formes de gouvernement (diverses républiques p. ex.), lesquelles toutefois, loin de pouvoir ramener l'ordre raisonnable ne font que multiplier les discordes et

¹ « Ce que les intérêts particuliers ont de commun dans la société est si peu de chose, qu'ils ne balanceront jamais ce qu'ils ont d'opposé. » Rousseau, *Pensées*, I, p. 23, cit. Zib., VII, p. 436.

les litiges sociaux et accentuent davantage encore la dégénérescence fatale de la société. Des remèdes pour mettre un frein à ce « désordre » pour guérir ces maux, Leopardi n'en connaît point. Il pense au « retour à la nature », sans pouvoir dire exactement comment est possible le passage de cet état de corruption avancée à l'état primitif, bon, sain et vertueux. Pas plus que son maître, J.-J. Rousseau.

IV

Somme toute, il est impossible pour Leopardi comme pour Rousseau, de parler du « *progrès social* », c'est plutôt à la *déchéance* progressive que fait penser toute l'histoire de la civilisation humaine. La civilisation n'exclut point la barbarie, au contraire elle la suppose. Cette barbarie consiste précisément dans le divorce de l'homme d'avec la nature, dans le développement excessif et nuisible de la raison et de tout ce que son empire comporte d'artificiel et de corrompu. Il ne s'agit pas de la « barbarie » primitive qui est l'état même de nature et qui est seule dans son espèce. Il s'agit de ces « barbaries » multiples qui naissent et proviennent de l'excès de la vie civilisée et qui en ont de fausses apparences. (Zib. I, p. 226, 269). Telle fut, par exemple, la barbarie du Bas-Empire, du moyen âge qui ont réuni les vices de la nature et ceux de la société, sans en avoir aucune des vertus.

Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer et de suivre le développement de cette pensée qui domine toute l'œuvre leopardienne. Toute sa philosophie en est imprégnée, c'est comme un grand thème qui poursuit sa marche toujours possible à travers les innombrables variations dans ses poésies et ses œuvres de prose (Operette morali), dans les lettres familières ou dans les cahiers intimes du « Zibaldone ». Soit qu'il s'abandonne à chanter l'éternelle mélancolie de la vie, soit qu'il s'applique à railler « le magnifique sortie progressive » de la civilisation moderne (Le Genêt), soit qu'il se donne plaisir à bafouer les fanatiques du progrès social

et du perfectionnement infini de l'homme — il demeure toujours fidèle à cette conception fondamentale.

Et il est intéressant de constater que même si cette aversion de L. pour l'idée du progrès (se rattachant à sa vue sur la supériorité de l'âge primitif en regard des époques civilisées) ne dérive certes pas tout simplement de Rousseau, la pensée de ce dernier n'en fut pas moins un des plus puissants stimulants. Ce n'est pas par hasard que Leopardi, en poussant ses raisonnements, sur les prétendus biens et les malheurs réels de la civilisation, se souvient de la pensée suivante de J.-J. (Pensées I, 221) : « Il n'y a point de vrai progrès de raison dans la nature humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre ; que tous les esprits partent toujours du même point, et que le temps qu'en emploie à savoir ce que d'autres ont pensé, étant perdu pour apprendre à penser par soi-même, on a plus de lumières acquises et moins de vigueur d'esprit. Nos esprits tout comme nos bras sont exercés à tout faire avec des outils et rien par eux-mêmes » (cit. Zib. VII, p. 435). Plus surprenant encore que Leopardi emploie presque la même expression dans son « *Dialogue de Tristan et d'un sien ami* » où il est question de la comparaison des Anciens et des « Modernes » sous le double rapport de vigueur physique et morale. N'est-il pas vrai, dit Tristan, qu'en ce qui concerne la vigueur physique, un Ancien valait quatre fois un Moderne ? N'est-il pas vrai aussi, que cette vigueur corporelle lui permettait de déployer d'une façon beaucoup plus parfaite ces dons spirituels, d'avoir un sens plus viril de la vie que celui que nous autres avons ? L'homme moderne, comparé à son lointain aïeul, semble être plutôt enfant qu'homme. Au lieu de lutter il bavarde, au lieu d'agir il n'est guère capable qu'à contempler l'activité d'autrui. Il est indubitable que la soif d'apprendre s'est accrue sensiblement de nos jours, mais la volonté d'étudier s'est d'autant affaiblie. Si la science est aujourd'hui plus accessible et plus répandue, elle est en même temps plus superficielle. Elle a gagné, il est vrai, des multitudes, et pourtant le nombre de vrais et profonds savants a sensiblement baissé. (*Dialogo di*

Tristano e di un suo amico mai 1838, in *Oper. Mor.*, cit. dans mon ouvrage « *Le drame de Leopardi* » 1941, p. p. 216 pass.). Voilà une diatribe qui transcrit presque textuellement le propos rousseauiste que je viens de citer : « ce qu'on a gagné d'un côté, on l'a perdu de l'autre ; on a plus de lumières acquises, et moins de vigueur d'esprit ». Ces lumières acquises — et, c'est là toute la civilisation — représentent, on doit l'avouer, aussi peu de valeur aux yeux de Leopardi qu'à ceux de Rousseau¹. Les deux eussent préféré revenir en arrière, voir l'homme moins instruit que doué d'une vigueur naturelle, d'esprit moins versatile et ingénieux qu'original dans la simplicité, possédant moins de science, mais davantage de bon sens et de saine raison, Leopardi repousse la panacée universelle de son siècle — siècle des sciences et du positivisme — l'idée du progrès — avec la même fougue que Jean-Jacques attaque l'optimisme idéologique du sien, celui des lumières et du rationalisme. L'aversion, la méfiance que le poète manifeste envers les théories rassurantes de ses amis florentins, un Capponi, un Tommaseo, un Vieusseux,² rappelle de près l'opposition de Rousseau aux idées de son époque, fondée sur la foi en la toute-puissance de la « raison raisonnable ». Car ils sont tous les deux — et c'est ici que réside peut-être la cause profonde de la convergence de leurs vues, beaucoup plus que dans les emprunts directs faits par l'Italien au Genevois — de cette lignée d'esprits sensitifs, intuitifs, anti-rationalistes qui ne se laissent point prendre au piège des « lumières » et du « progrès », qui discernent le revers de la médaille brillante, qui sont toujours plus prompts à regretter les ravages occasionnées par la raison qu'à applaudir ses triomphes et ses conquêtes.

¹ « La nature, unique ressource possible de félicité, avait disparu. Et voici que l'art, la raison, la méditation, la science, la philosophie prétendent suppléer à l'absence ou à la corruption de la nature, remplacer les moyens de bonheur qu'elle avait procurés, par les leurs, prendre en somme la place d'où la nature était chassée... » Zib., II, p. 287.

² *Le drame de Leopardi*, p. 166-7.

V

Leopardi n'a pu s'empêcher de se poser un jour la question : si les progrès accomplis par la raison sont dérisoires et éphémères, si la condition de l'homme dans l'état civilisé est malheureuse et précaire — où en est la cause, qui en est le responsable ? A ce sujet, — on le verra par la longue citation qui suit (Zib. VII, p. 446) — il est allé chercher lumière chez Rousseau. « Homme ! — s'exclame ce dernier — ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur, c'est toi-même ; il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, et l'un et l'autre te vient de toi. Le *mal général* ne peut être que le désordre, et je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Le *mal particulier* n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre ; et ce sentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la nature, il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque ayant peu, qui n'a ni souvenir ni prévoyance. Otez nos *funestes progrès*, ôtez nos erreurs et nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, et tout est bien ». (Pensées, II, 200). Ce raisonnement-là, Leopardi le trouve boîteux. Il ne peut le suivre. Ici la divergence d'opinion entre les deux hommes, jusqu'ici d'accord, éclate. Et dans sa réponse qui suit la citation, Leopardi prend décidément le contre-pied de son maître. Non — dit-il, en substance — le mal dont l'homme souffre et qu'il répand autour de soi, n'est point séparable du mal qui est implicite à l'ordre universel. Il n'est pas particulier et accidentel, mais général et substantiel. Il n'appartient pas seulement à l'homme mais est commun, avec lui, à toute la nature vivante tout au moins. Et c'est cela précisément qui le rend aussi tragique et incompréhensible. Quoi, l'homme seul ferait-il exception à l'harmonie de l'ordre universel ? Serait-il seul à souffrir dans le monde entier ? S'il est vrai que dans l'être pensant le mal est plus grave, plus aigu, plus poignant, à cause justement de la lucidité de sa raison et de sa conscience, il est vrai aussi pourtant que dans la « nature sauvage » où l'homme n'a pas encore fait son apparition, la lutte n'en existe pas moins

avec toutes ses conséquences douloureuse — et de quelle férocité n'est-elle pas cette lutte ! ? Dans ce prétendu ordre où régnerait la plus parfaite harmonie, les bêtes mêmes s'entredévorent et se nourrissent les unes des autres. Ce qui est profitable aux uns est nuisible aux autres. Le plaisir de certains êtres est au prix des malheurs et des douleurs de leurs semblables, etc. Si le monde — poursuit L. — n'était brutal, désordonné que par exception et accident, on pourrait peut-être espérer d'échapper au mal, qui n'aurait pas alors un aspect si tragique et si irremédiable. Si le monde, en principe ordonné et bon, souffrait seulement de temps en temps de quelques désordres occasionnels et passagers, les maux seraient plutôt accidentels que réguliers et ordinaires. On pourrait dire alors que l'œuvre de la nature est imparfaite sans doute, tout comme l'œuvre humaine, mais non qu'elle est en soi mauvaise. L'univers nous eût apparu alors comme une machine un peu détraquée en mainte partie, mais qui n'en marche pas moins bien en général. L'univers serait alors une puissance limitée qui, pour ainsi dire, n'aura pas encore réussi à rejoindre l'équilibre parfait entre ses diverses parties. Et on devrait croire au fond que tôt ou tard il aura la perfection de l'ordre qui est son attribut essentiel et qui lui est propre en principe. Mais non ! Il ne s'agit pas de désordres et de défauts particuliers dans un ensemble sans tache ! Il s'agit, hélas, du mal essentiel qui est implicite à l'ordre universel, il s'agit de son vice radical objectif. Quelle épithète, dit L., devons-nous appliquer à cette raison ou à cette puissance qui a inclu le mal dans l'ordre-même, ou, en d'autres termes, « a fondé l'ordre dans le mal ? » Le désordre pur et simple eût été préférable, car il aurait porté le cachet d'une prodigieuse variété. Si la nature ne dérogeait que par endroits à ses propres lois, on pourrait raisonner ainsi : « Si aujourd'hui il y a du mal, demain peut-être il n'y en aura plus, et tout ira bien. Mais quoi espérer lorsque le mal est le principe essentiel de l'ordre universel, lorsque l'existence de cet ordre suppose et implique *eo ipso* l'existence du mal universel ? » (17 mai 1821, Zib. VII, p. 436).

On voit, c'est la riposte directe à Rousseau. J.-Jacques, croyant, n'ose pas mettre en cause Dieu, le créateur et le maître de la nature. Si l'homme est dépravé, c'est la faute à lui uniquement, qu'il s'en prenne à lui-même. La société ne provient pas de la nature, c'est l'homme qui a voulu la fonder, en devenant par suite sa première victime. Les lois de la nature sont saintes et inviolables. C'est l'homme, ou plutôt, l'homme social qui a violé l'ordre universel, comme l'homme-pécheur de la Bible a enfreint les lois divines. La pointe chrétienne est très saillante chez Rousseau, à travers toutes ses divagations « naturistes ». La chute de l'homme, dont J.-J. cherche à disculper la nature, rappelle de près ou de loin, ce péché originel, qui a tué l'innocence, qui a éloigné le pécheur de son créateur. Ensuite, tout en étant étranger au dogmatisme chrétien, Rousseau ne met point en discussion la table des valeurs universelles, révélées par la religion naturelle, arche sainte de notre conscience.

« L'homme — dit Rousseau cité par L. — a reconnu partout et en tout temps la distinction essentielle du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et, malgré les diverses erreurs dans l'estimation des actes libres considérés comme vertueux ou vicieux, il n'y eut jamais aucun peuple qui confondît les notions opposées du délit et de la vertu. » (Zib. I, p. 413). D'accord — réplique L. — mais comment se fait-il alors que tout en ayant l'idée du juste, l'homme commette des injustices, comment, tout en admirant dans le secret de son cœur, l'ordre, il ne cesse de provoquer des désordres, que tout le monde ait la notion exacte du bien, et personne ne songe à le mettre en pratique ?

Rousseau, en considérant le mal comme erreur, ou interprétation erronée du bien — erreur qui confine, il est vrai, au vice et à la dépravation — se place sur le plan de la *subjectivité*. Certes, il ne résout point les grands problèmes du « libre arbitre » et de la « théodicée », problèmes, qui se ramènent au fond au principal : comment répartir les responsabilités du mal, comment expliquer le mal, qui vient à contrecarrer le bien diffus dans la nature ? Au moins il dessine les contours d'une solution qui n'est, si l'on veut, qu'une

échappatoire. Selon lui, le mal présent n'empêche point le bien de triompher, car tel est l'ordre universel, car tel est le précepte suprême révélé par la religion naturelle. Notre cœur sait et sent au fond ce que la raison — instrument de la perte de l'homme — a d'injuste et d'arbitraire. Tout en accablant l'homme social pour ses erreurs et ses forfaits, tout en flairant partout méchanceté et perversion, J.-J. n'en croit pas moins au redressement final de ces erreurs, à la justice immanente de la « bonne nature ». Lorsque l'homme aura compris ses torts, tout rentrera dans l'ordre, tout sera harmonieux et divin.

La société — cette aberration — sera abolie, l'homme réintégrera son cadre naturel. Rousseau est foncièrement optimiste. Sa conscience tourmentée s'apaise dans une sorte de béate foi dans les ressources infinies du Bien. A Leopardi, l'arsenal de Rousseau fournit les armes dont le Genevois était loin de soupçonner les mortelles blessures. Il raille la prétendue harmonie de l'ordre universel dans ses dialogues : « Un feu follet » et « La Nature et un Islandais ». Pour Leopardi, les « opinions particulières » ne sont point des erreurs subjectives ou des conséquences de l'interprétation erronée des évidences lumineuses de la religion naturelle, partout les mêmes, claires à tous, ce ne sont pas seulement et simplement des aberrations de l'esprit humain. Pour lui, il n'existe pas de type éternel du bien moral ni de beauté esthétique, pour lui tout le monde a raison, puisque tout le monde a tort, et l'éthiopien qui s'extasie devant la parfaite incarnation en art de sa race (qu'il tient pour le canon universel de beauté) a autant de raison (ou de tort) que celui qui est horrifié par la même image. Vérité et erreur, beauté et laideur, tout s'équivaut, il n'y a point de critère objectif pour en juger, tout dépend de l'angle visuel où les circonstances et le hasard ont placé le sujet de jugement. La philosophie de Leopardi est un *relativisme absolu*. Il n'admet aucun tribunal suprême. La conception rousseauiste de l'ordre et de la nature reflète l'optimisme du XVIII^e s. qui rend la société coupable, mais laisse à l'homme assez de marge pour la changer. Après la

Révolution il n'y a plus de place pour un tel optimisme. La « réforme » de la société a abouti à un échec sanglant. Les deux courants se dessinent alors. Le premier trouve remède à tout dans le retour au dogmatisme religieux et politique total, il défend l'intangibilité des trônes et des autels, il prône un ordre basé sur l'autorité, il veut à tout prix — au prix de la liberté surtout — construire sur les ruines. Un autre trouve son compte au contraire dans la négation de toutes les valeurs établies, sacrifie à son désespoir total, avec la société, la nature et Dieu. Il achève l'« œuvre de destruction », ou plutôt la destruction partielle et remédiable, il la mue en destruction totale et définitive.

C'est dans ce dernier courant que s'inscrivent ceux qui seront désignés comme « enfants du siècle », qui en consommeront le « mal » dans leurs systèmes et leurs poèmes, qui pousseront leurs aspirations au « total désastre », jusqu'aux dernières licences. Leopardi est du nombre, bien que sa nature austère, vertueuse, stoïque nous oblige à lui faire une place à part dans la cohue des sombres désespérés, des « amants de la Mort » (comme dit de lui A. De Musset).

VI.

Pour Rousseau le mal est dans l'homme : l'ordre naturel en est exempt, son créateur est divin. Pour Leopardi le mal n'est pas que dans l'homme et dans la société, il est dans la nature elle-même. Il repousse la loi naturelle, ou mieux il l'admet en tant que « mal en soi ». On se sentirait embarrassé à vouloir rapporter tous les témoignages en faveur de cette thèse dont abonde son œuvre. La nature, c'est une marâtre dure, cruelle, avare de caresses, plutôt qu'une mère tendre et aimante. Elle ne connaît pas de pitié pour ses enfants. Elle n'a plus cure de l'homme que de la fourmi. (*Le Genêt*). « *So che la natura è sorda, che miserar non sa* ». Si le motif rousseauiste est visible dans quelques-unes des premières poésies leopardiennes, s'il a appelé

jadis la nature « sainte et candide » (*Alla Primavera*), il ne trouve plus tard pour elle de termes assez méprisants, durs et ironiques.

« Comment peut-on aimer celle qui arrache sans pitié un ami des bras de l'ami, qui sépare un amant d'avec son aimée ? » (*Sopra un bassorilievo antico*). « Voilà combien lui est cher, à cette *nature aimante*, le genre humain ! » s'exclame le poète dans « *Le Genêt* ». Il accuse la nature (*Canto Notturmo*) d'« ignorer », dans sa splendide indifférence, l'accablante solitude de l'homme, les vicissitudes changeantes de sa destinée, sa course inexorable à la mort. Mais le soupçon lui en vient que son sort cruel, l'homme, l'a en partage avec les autres êtres — et qui sait ? — n'est-ce pas une erreur, peut-être, d'envier l'« éternelle jeunesse », de l'astre nocturne, ou d'estimer heureuses les étoiles errantes dans le ciel vide ?

Qui sait, s'il n'est pas partout et toujours pareil le sort réservé à tous les êtres, quels que soient leur état et leur condition ?¹

La seule loi, présidant à l'ordre naturel, ferme, constante, implacable qui ne connaît ni caprices, ni déviations, c'est la Mort, c'est la perpétuelle destruction qui n'épargne personne ni rien, qui tout frappe, tout entraîne dans le flux des saisons, des années et des millénaires.

« Le jour où l'on naît, n'est-il pas funeste à toute créature mortelle ? » (*Canto Notturmo*). Et il rappelle dans son dialogue « *Tristan* » que tel était l'avis de tous les grands Anciens, de Salomon à Homère, et que si les « modernes » cherchent à s'évader de la terreur de la mort, à mettre en doute cette conception « douloureuse mais vraie », c'est qu'ils aiment à pratiquer le jeu de l'autruche, à se soustraire à la vérité nue, implacable et sombre par de fausses consolations, par de pieux et stupides mensonges, c'est que — tout comme les en-

¹ « Qu'est-ce qui nous délivre d'une façon la plus assurée de l'état de malheur sinon la mort ? » (Dial. *Malambruno e Farfadello* dans *Oper. mor.*).

fants — ils aiment mieux être dupes que reconnaître sans équivoque la sombre dignité de leur destin.

La nature et le monde n'ayant pas de sens, la vie n'a pas de but. « *Non ha vità un frutto, inutile miseria* » (*Ricordanze*) : « la vie n'est qu'une misère inutile » :

Rousseau pouvait s'évader des hommes dans la nature qui savait apaiser ses colères et ses dégoûts. Leopardi ne trouve nulle part de refuge pour son cœur désolé, ni dans la solitude, ni dans la nature. En contemplant la beauté innocente d'un paysage, il est frappé par la cruauté de la « nature marâtre », qui sait dissimuler sa face hostile, sa froide indifférence derrière les beautés de sites et l'enchantement des spectacles. Même les parages enchantés du Vésuve où il vint un jour trouver sa mort, revêtent pour lui l'aspect d'un paysage de deuil et de cendre où la Mort a passé, et la destruction. Partout et toujours il est frappé par le même sentiment. « J'éprouve, écrit-il à P. Giordani¹, une sombre et amère complaisance à contempler le spectacle de la misère humaine — *le mystère terrible et effrayant de la vie universelle* » (L. du 6 mai 1825). Il en arrive, en contemplant ce spectacle, à concevoir la nature comme une force malfaisante et nocive qui se nargue des mortels, qui se divertit à les tourmenter, comme un ennemi mortel du genre humain.

« Méprise, ô mon cœur, la nature — l'inique puissance dont l'empire occulte est funeste à tous ». (*A se stessa*). Le point culminant, dans cette philosophie poétique, est cet étrange hymne au « Roi des choses », « Auteur de l'univers », « éternel dispensateur des malheurs » : *Ahriman*.

C'est là que le poète de la douleur universelle s'élève à une sorte de blasphème cosmique, c'est là que dans ce monde fait de matière, dépourvu de finalité — froide clarté — il discerne quelque chose ou quelqu'un de vivant, de presque humain, la chaleur d'une personne *ennemie*, — la présence d'un destructeur diabolique, sournois et astucieux.

¹ Cit. *Le drame de Leopardi*, p. 135. Le poème « Saffò » : « tout est mystère ici-bas, sauf la douleur ».

On dirait une sombre caricature de la Providence, de laquelle J.-Jacques avait scruté les mystères avec une confiance filiale, en y apaisant sa soif de justice, ses regrets et ses remords et son tourment de vérité.

Les deux hommes — Rousseau et Leopardi — ont été accusés de «*misanthropie*». Les deux ont cherché à s'en justifier. Rousseau crie sa foi en un homme meilleur. Leopardi y répond d'une autre façon. Il prétend que sa philosophie, imputant à la nature tous les malheurs et les méfaits humains, tend par là-même à disculper les hommes. Il fait son procès à l'homme, mais il invoque cette circonstance atténuante qui doit selon lui consacrer la sentence finale d'acquiescement. Il prétend ainsi éliminer toutes les causes de misanthropie et «*éteindre la haine naturelle qu'on porte à ses semblables*»¹ «*Les hommes ne sont que de pauvres jouets entre les mains d'une puissance aveugle, occulte et impitoyable qui exerce son funeste empire au détriment de l'humanité tout entière, mais qui éveille par cela-même chez ses victimes le sentiment de fraternité et de justice*». A bien réfléchir, les hommes sont plus malheureux que méchants, il convient de s'apitoyer sur leurs misères plutôt que de s'acharner contre leurs méfaits. Voilà pourquoi la «*philosophie*» de Leopardi est chargée d'une haute valeur morale. Tout comme celle de Rousseau, elle appelle la pitié de la condition humaine.

VII

Je voudrais, pour finir, insister encore sur un point qui n'est pas sans importance. L'«*état naturel*» qu'exalte Rousseau, est un âge de paix et d'harmonie, où l'homme vit comme assoupi dans une sorte de béate

¹ *Le drame de Leopardi*, p. 145. Dans une lettre à Giordani L. dit plaindre également les bons et les méchants, les oppresseurs et les opprimés, les tyrans et les persécutés, tous rentrant dans la même catégorie de victimes du destin et de la «*méchante nature*». (L., 17 déc. 1819). Cf. *Le drame de Leop.*, p. 88.

candeur, sans rêves, ni grands désirs, ignorant les faux-fuyants de la civilisation raffinée aussi bien que la brutalité des passions saines et violentes. L'« homme idéal » de J.-Jacques est après tout un peu homme de clan et de troupeau. Son existence paisible et sans éclat lui suffit. L'homme primitif du poète italien semble au contraire plutôt un combattant qui se mesure sans cesse avec les forces hostiles de la nature, qui poursuit une obscure et magnifique chimère. Sa vie est une prodigieuse variation. Ce que l'homme primitif ignore, c'est la monotonie de l'existence moderne c'est cet « ennui dévorant » qui est le lot de tout individu supérieur, condamné à vivoter parmi les médiocres fastes de la société civilisée. Le penseur genevois en avait à mort à son époque frivole, vaniteuse et brillante, qui, en gagnant en éclat, a perdu du côté de la vertu. La « société » qu'il accable de ses sarcasmes, c'est bien la société aristocratique de son temps, ce sont bien ces « grands » dont il ne cesse de se plaindre dans ses « confessions ». Il combat les « vaines parures » de l'esprit (arts et sciences) au même titre que l'inégalité sociale. Il y a une pointe calviniste et puritaine dans tous ces « procès à tendance », dans toutes ces condamnations. Tout en cultivant les arts, la musique en particulier, ils les condamne au nom de la nature et de la vertu. L'art dramatique lui-même, ne sert-il pas à confondre et à compromettre la vertu par la peinture des passions qui prêtent à l'équivoque ? (v. Lettre à D'Alambert sur les spectacles). L'art d'écrire, où il excelle lui-même, ne pèse pas lourd à ses yeux. Ce qu'il reproche aux arts et aux sciences, c'est d'être de fûtiles plaisirs, de vaines distractions qui, au lieu d'augmenter le bonheur humain, contribuent plutôt à accroître la corruption sociale et morale. C'est moins le côté « vertu » que le côté « passion », « action » « imagination » qui attire Leopardi vers l'âge primitif.

L'âge d'or c'est l'ère de fécondes imaginations, de grandes passions agissantes. C'est l'ère des merveilleuses floraisons de l'esprit humain. Ce n'est pas une idylle, c'est un drame. A ce titre il exalte pareillement le courage héroïque des Grecs et des Romains (dans les

« *Chants patriotiques* »), évoque avec émotion le décor primitif où vivaient les « pères du genre humain » (sa poésie : *Hymne aux Patriarches*), — et il évalue aussi plus la Renaissance italienne avec sa sève débordante sa vie exubérante, la franchise et la rude beauté de son langage et de sa poésie. A ces grandes époques il oppose son époque anémique, où la raison a fini par extirper tous les sentiments nobles, à détruire l'élan, le risque, l'action et l'aventure¹. Dans cet « après-révolution » et « après guerre », qui suit la grande aventure napoléonienne et qui voit s'installer de plats régimes, fondés par les calculateurs et exploités par les habiles et les avides, on trouve un peu, partout en Europe cette nostalgie du passé encore récent qui venait d'incendier et d'ébranler la moitié du monde. Le rousseauisme renaît des cendres de la Révolution et continue à agir sur les jeunes et fortes imaginations de la fin de l'Empire et de la Restauration. Mais en passant de l'ermitage solitaire de Jean-Jacques aux salons, en s'intronisant chez les nouveaux « aristocrates » déclassés, il a perdu quelque chose de son âpreté plébéienne. Chateaubriand promène, parmi les sauvages prairies américaines, sa chimère légitimiste. Stendahl, dégoûté par la platitude des hommes et des choses de la monarchie moderne, se plaît à exalter l'énergie brutale et meutrière du brigand calabrais. On tend de nouveau au « primitif », à cette différence près qu'on n'espère plus de trouver chez lui « la vertu » qui manque à la civilisation, mais tout simplement cet « éclat » bruyant, ce geste « hardi » qui sont propres à rompre la monotonie des loisirs trop paisibles, à précipiter la marche régulière de la machine trop bien agencée. Le rousseauisme de la première trentaine du siècle passé, si j'ose dire, exprime l'opposition de tout ce qui est vivant dans la société européenne à la routine du constitutionalisme hypocrite et de l'absolutisme mal en selle. On est « rousseauiste » un peu par dégoût et un peu par amour

¹ *Dial. d'Hercule et d'Atlante* : « Autrefois les hommes avaient à combattre les lions, aujourd'hui ils s'archarnent contre les puces. »

de scandale. Leopardi avait devant ses yeux l'Italie morcelée et le petit jeu des gouvernements locaux. Il voyait un grand pays au passé héroïque, sans vie et sans souffle, une grande littérature séculaire, réduite à un état de décadence pitoyable. Ce sont ces souvenirs qui lui inspirent son rêve libertaire, lui font railler sans pitié cette monarchie moderne, derrière laquelle ne se cache rien que vice et hypocrisie, qui n'a de commun que le nom avec cette forme en quelque sorte parfaite de la société primitive que le poète croyait certes féroce et tyrannique et toutefois grande et saine, dont elle est plutôt une forme dégénérée. (Zib., II, pp. 69-70, 22-29 janvier 1821).

L'état présent de la littérature italienne, il cherche à l'expliquer par l'esclavage étranger où l'Italie était tenue pendant les derniers siècles. Et il nous rappelle, (dans une lettre à Jos. Montani, 21 mai, 1819), que c'est à la faveur de la liberté qu'une littérature digne de ce nom avait éclos dans sa patrie, et que c'est à l'extinction de l'esprit public, des luttes civiles que l'on doit que les ardeurs poétiques se virent s'émousser, les imaginations s'étioler et la grande décadence des lettres s'annoncer.

Leopardi n'était pas moins hanté que Rousseau par les souvenirs héroïques de l'antiquité : voici une mère spartiate couvrant de sa chevelure le corps exsangue de son enfant tombé dans le combat contre la tyrannie ; voici la vierge romaine Virginie, se donnant la mort pour ne pas se laisser souiller par les lâches caresses du tyran liberticide. (*Pour les Noces de sa sœur Pauline*). Le poète respirait encore l'air saturé de gloire de la récente « époque révolutionnaire », il vivait encore dans le même climat des Plutarque et des Curiace que J.-J. Rousseau et ses disciples immédiats. Liberté n'était pas un vain mot pour lui. Il savait chérir et aimer encore la vertu républicaine, abhorrer la tyrannie, s'extasier devant le martyr et la foi.

D'autre part comment oublier que l'âge d'or n'était point seulement chez Rousseau le prétexte de paisibles méditations, de rêveries solitaires, d'abandon voluptueux, mais que sa solitude et ses rêveries étaient

souvent peuplées par ces visions grandioses du passé qui lui faisaient mépriser cette société et cette civilisation où il n'en trouvait plus d'exemples ? N'est-il pas ravi à la vue du Pont du Gard, œuvre de la grandeur romaine. ? N'attend-il pas quelque grande action de ces peuples mi-sauvages qui étaient restés à mi-chemin de la liberté et de la civilisation (les Corses) ?

L'âge d'or, chez Leopardi et Rousseau, c'est le mythe de la grandeur humaine. Peu importe après tout que Leopardi s'écarte souvent des conclusions du Genevois et ne souscrive pas à toutes ses vues optimistes et rassurantes. Esprits inquiets, les deux hommes avaient vécu dans le perpétuel tourment. L'âge d'or a été leur insaisissable chimère, rappel à la pureté dans la cruelle mêlée de la vie, symbole des jours limpides qui reviendront... ou ne reviendront jamais peut-être.

Eugène ANAGNINE.

Genève-Locarno.

LES GUETTEURS¹

Lorsque Jean-Jacques part pour Londres, en janvier 1766, il est encore plein d'illusions. Il croit qu'enfin la paix du soir lui est promise. Ce qui lui reste à faire ici-bas, la solitude y entre comme condition première. Ses « ennemis », il les nomme, les voit ou les devine, sans erreur du reste ; mais il ne les connaît pas tels qu'ils sont. Une meute est après lui qui ne le lâchera pas et qui hurle à la mort. Je dis bien à la mort. On l'a raté en juin 1762, alors qu'avec un peu de chance il n'était pas du tout inconcevable que Rousseau allât en place de Grève, pour l'*Emile* ; mais au moment des *Lettres de la Montagne* on avait bien cru le tenir. Voltaire avait fait répandre dans Genève un libelle occulte et menaçant, en vue de donner du nerf à ces pleutres du Petit Conseil : « Le Conseil aura trop de prudence et trop de fermeté pour s'amuser seulement à faire brûler un livre, à qui la brûlure ne fait aucun mal... Il punira, avec toute la sévérité des lois, [...] un blasphémateur séditieux » ; suivait le chantage à la déconsidération ; si le Conseil ne bouge pas, s'il laisse Jean-Jacques impuni, il « sera exposé à la dérision publique et traîné dans les boues par la populace » ; et, pour finir, la sommation d'avoir à prononcer, sur l'heure et sans faiblir, « un jugement qui mette fin à l'audace d'un scélérat ». Beau texte, trop peu connu².

¹ Nous donnons ici un chapitre de l'ouvrage que M. Henri GUILLEMIN a consacré à l'*Affaire J.-J. Rousseau — David Hume* et qui paraîtra prochainement.

² On le trouvera dans l'ouvrage de G. MAUGRAS : *Voltaire et J.-J. Rousseau*, Paris 1886. De ce petit dossier que consti-

On oublie trop aussi la dernière phrase du *Sentiment des Citoyens*, qui n'était pas dite pour rire : qu'on doit punir « capitalement » un « vil séditieux » ; et les choses achèvent de s'éclairer d'un jour sinistre, assez sulfureux, lorsqu'on lit les trois lettres confidentielles coup sur coup expédiées par Voltaire au conseiller François Tronchin, les 12, 16 et 22 janvier 1765 : Allez-y, bon dieu, allez-y ! mais qu'est-ce que vous attendez !

Grimm avait fait de son mieux, lui aussi, parallèlement. *La Correspondance Littéraire* du 15 janvier 1765 avait rendu compte, sur le ton de l'horreur, des *Lettres de la Montagne*, ce monument d'« atrocités » ; et sa conclusion rejoignait celle du *Sentiment des Citoyens* : « S'il y a un crime de lèse-majesté sur la terre [crime puni de mort comme on sait] c'est certainement celui d'attaquer la constitution fondamentale d'un Etat avec les armes que M. Rousseau a employées pour renverser celle de sa patrie ». Et Diderot avait volé à la rescousse, insérant, dans le même numéro de la *Correspondance*, une éloquente « Lettre à M. Naigeon » où Jean-Jacques était dénoncé comme cherchant à venger dans le sang d'une guerre fratricide l'injure faite à ses ouvrages par le gouvernement de son pays.

Et puis tout avait échoué. Quelle misère ! Ce Conseil de Genève, qui aurait pu si bien servir, avec un peu de docilité, d'énergie, il s'était montré pitoyable ! Voltaire change de langage à l'égard des « parvulissimes » ; il avait misé sur eux ; ils l'ont déçu ; ils en pâtiront. Et Grimm, le 7 mars 1765, à la Duchesse de Saxe Gotha : « Je suis convaincu que si M. Rousseau avait écrit ce livre [Les *Lettres de la Montagne*] contre le canton de Berne, il aurait couru le risque de perdre la tête sur un échafaud. Mais il sait bien que les vingt-cinq tyrans de Genève si entreprenants, si redoutables dans ses *Lettres*, étaient effectivement de pauvres gens, sans crédit et sans pouvoir, auxquels on pouvait se jouer sans crainte. »

tuent *Le Sentiment des Citoyens*, les lettres à Fr. TRONCHIN, le présent libelle, la dénonciation au Conseil révélée par DES-NOIRETERRES, *Le Préservatif* et le *Sentiment des jurisconsultes* se lève devant nous une image de Voltaire inédite et redoutable.

Coup dur pour Voltaire et les camarades, la nouvelle un moment répandue, à l'automne 1765, de Jean-Jacques invité à Berlin par Frédéric II. Il ne manquait plus que cela ! En vain, lorsque Grimm avait vu Rousseau, en juillet 1762, chercher refuge à Môtiers, s'était-il appliqué à aiguillonner contre lui le despote de Sans-Souci : « Le voici donc, s'écriait-il sous la protection d'un prince qu'il faisait profession de haïr parce qu'il le voyait l'objet de l'admiration publique ! » (1.8.1762) Frédéric II s'était conduit indignement. Ensorcelé sans doute par ce maniaque de George Keith, il avait pris fait et cause pour Jean-Jacques dans ses démêlés avec les pasteurs, et vertement fait taire la Vénérable Classe et tout son brouhaha d'excommunication. Pour comble, cette même Duchesse de Saxe-Gotha que Grimm s'était si bien donné à tâche d'éclairer sur Rousseau, n'imaginait-elle pas à son tour d'écrire au fugitif pour lui offrir chez elle asile !

Du moins pesait toujours sur le « ci-devant Citoyen » le décret qui lui interdisait la France. Grimm avait cru discerner chez Rousseau, d'après quelques passages des *Lettres*, un désir d'être amnistié. Aussitôt il avait pris les devants : « On voit que M. Rousseau n'a pas renoncé à l'espérance de revenir en France. Mais il se trompe. Les *Lettres de la Montagne* ne hâteront pas l'abolition du décret de prise de corps. » (15.1.1765) Grimm claironnait cela en janvier. En décembre, Jean-Jacques était là, bel et bien.

L'homme avait des appuis, par malheur, et solides : des femmes d'abord, ses « dévotes » imbéciles : La Luxembourg, la Boufflers ; des grands aussi : Malesherbes, Conti surtout ; c'était bien cela qui était gênant. Choiseul lui-même n'avait pu s'opposer à l'octroi du passeport. Voltaire, admirablement actif quand il s'était agi seulement des burlesques bonshommes de Genève auxquels il faisait peur, Voltaire était tenu en respect par les protecteurs parisiens de Jean-Jacques ¹.

¹ VOLTAIRE à d'ALEMBERT, 16 avril 1765, sur Jean-Jacques : « Son esprit est faux et son cœur est celui d'un malhonnête homme ; cependant il a encore des appuis... »

Ne jamais se brouiller avec les puissants. La Maréchale de Luxembourg était une puissance, par son nom, sa position, sa parenté. Et Voltaire comptant bien que son jeu, à Genève, était assez discrètement mené pour que rien n'en transpirât à Paris, s'employait à convaincre la Maréchale que, loin de persécuter Jean-Jacques, il n'éprouvait envers lui qu'une sympathie attristée. Il suppliait M^{me} du Deffand de s'en porter garante auprès de sa très haute amie, il prenait la plume lui-même, il écrivait directement à M^{me} de Luxembourg : « Je n'ai jamais parlé de M. Rousseau autrement que pour le plaindre... » Cette lettre inouïe est du 9 janvier 1765 ; il n'y a pas quinze jours que Voltaire vient de lancer son *Sentiment des Citoyens* ; en ce moment même il travaille à obtenir que le Conseil entame au sujet de Rousseau une procédure d'extradition pour qu'on le tienne, enfin, et qu'on le tue.

Et maintenant, c'est la procession des badauds au Temple ! Quel prestige il garde encore, ce charlatan ! On dirait même que son nom a grandi pendant son absence. Il était moins à la mode, la chose est certaine, lorsqu'il est parti, voilà trois ans. Toute la peine qu'on a prise pour le discréditer, on l'a donc dépensée en pure perte ! Or, « c'est parce que Jean-Jacques a encore des partisans que les véritables philosophes ont des ennemis » ; Voltaire l'a déclaré en propres termes à d'Alembert, le 28 août 1765. Les « frères »¹ sont au courant, le « petit troupeau » : Helvétius, Damilaville, d'Holbach, Diderot, Suard, Morellet, Marmontel, et quelques autres encore. Eux, ils savent ce qui est en cause, avec le cas Jean-Jacques Rousseau, et qu'il y va de tout. Mais qu'ils sont tièdes, encore, au goût de Grimm et de Voltaire ! Quel avantage ils ont laissé prendre à l'ennemi ! Pourtant ils le connaissent, ils savent que sans lui la partie était gagnée ; et qu'il est venu soudain épaissir « le nuage qui cache la vérité » ;

¹ Il faut, avait dit VOLTAIRE à d'ALEMBERT le 20 avril 1761, il faut « que les véritables philosophes fassent une confrérie, comme les francs-maçons, qu'ils s'assemblent, qu'ils se soutiennent, qu'ils soient fidèles à la confrérie. »

c'est lui, lui qu'on avait cru jadis bon soldat, bon collaborateur, qui a tout gâché avec sa phrase insensée sur le Christ, dans la « mauvaise profession de foi du vicaire allobroge » avec son cri, dans la *Lettre à Beaumont*, repris encore, et de toutes ses forces, dans les *Lettres de la Montagne* : « Je suis chrétien ! » Quel mal il a fait, ce bâtard de Pascal, avec sa référence perpétuelle à la connaissance du cœur « cette voix divine qui parle si haut dans le cœur des illuminés et que personne n'entend »¹. C'est l'apostat, c'est Judas : « l'infâme Jean-Jacques est le Judas de la confrérie » (Voltaire à Damilaville, 16.10.1765) ; il a fait « un tort effroyable à la bonne cause » (Voltaire à d'Alembert, 15.1.1765) ; et « quel temps a-t-il pris pour rendre la philosophie odieuse ? Le temps où elle allait triompher ! » (Voltaire à Damilaville, 12.1.1765).

Il s'agit d'être actif. La méthode de travail, Voltaire l'a définie lui-même ; il en a tracé le plan, avec netteté, dans un texte de 1760 : les *Dialogues chrétiens* ; il a eu soin seulement d'en faire endosser à autrui la responsabilité ; à un prêtre (comme il a essayé de faire passer son *Sentiment des Citoyens* pour l'œuvre d'un pasteur) ; mais c'est très exactement sa méthode et celle qu'il prescrit aux « frères » ; elle consiste essentiellement à calomnier la personne de qui soutient et professe les doctrines qu'on veut écraser ; en ruinant l'homme, dans l'estime publique, on atteindra du même coup ses idées ; il peut n'être pas bon, il peut être même tout à fait périlleux d'attaquer des doctrines, surtout lorsqu'elles reçoivent l'appui d'autorités considérables, et armées ; on feindra donc de dénoncer l'ennemi non pour ce qu'il enseigne, mais sous l'effet seulement de l'indignation que suscitent, dans tous les cœurs bien faits, son caractère et ses mœurs ; on tâchera de soulever contre lui l'unanimité des honnêtes gens ; les naïfs y seront pris ; les puissances même qui l'épaulent ne le reconnaîtront plus et le frapperont ; l'ignominie dont on l'aura couvert rendra sa parole stérile. Mais

¹ Toutes ces citations sont tirées de la *Lettre au Dr Jean-Jacques Pansophe* (1766).

écoutons Voltaire dictant à haute voix la manœuvre : « Il faut décrier les auteurs [qui ne pensent pas comme nous]. Il faut adroitement empoisonner leur conduite ; il faut les traduire devant le public comme des gens vicieux... ; il faut présenter leurs actions sous un jour odieux... Si les faits nous manquent, il faut en supposer, en feignant de taire une partie de leurs fautes. Tout est permis contre eux... Déférons-les au gouvernement comme ennemis de la religion et de l'autorité ; excitons les magistrats à les punir... ».

Quant à ce dernier article nous avons déjà vu à quel point Voltaire savait s'y conformer. L'article de la réticence, laissant entendre sur la victime désignée des accusations capitales, évoquant la pensée de stupres trop immondes pour qu'on les nomme seulement, voici Grimm s'en chargeant pour sa part, et dès le mois de juin 1762, dans cette courte biographie de Jean-Jacques qu'il envoie à ses abonnés au lendemain du Décret de Paris : « Sa vie privée et domestique ne serait pas moins curieuse ; mais elle est inscrite dans la mémoire de deux ou trois de ses anciens amis, lesquels se sont respectés en ne l'écrivant nulle part » (*Correspondance littéraire* 15.6.1762). Et Diderot adoptait la même politique ; M^{me} de Charrière, qui l'a rencontré plusieurs fois chez le prince Galitzin, rapporte qu'au sujet de Jean-Jacques « il parlait de mauvais cœur, d'ingratitude, d'amis indignement trahis, et se taisait du reste par discrétion, par humanité »¹.

Un portrait réglementaire, officiel pour ainsi dire de Jean-Jacques, a été établi par les soins du clan. C'est une effigie qu'on fait circuler dans les cercles où l'on peut atteindre ; un signalement dont les traits sont définitifs, dont la ressemblance ne se discute pas. « Mère Geoffrin » comme dit Grimm — dans ce texte précieux du 1^{er} janvier 1770 qui comporte un dénombrement de la secte² — a été des premières à dessiner

¹ cf. *Annales J.-J. Rousseau* T. I. p. 83.

² C'est là qu'après l'éloge des « vénérables frères » Jean d'ALEMBERT, Claude HELVÉTIUS et Paul, baron d'HOLBACH (etc...) et la salutation grandiose à « notre vénérable chef

l'image qui fait, depuis dix ans, force de loi chez les initiés. Dès le 25 septembre 1754, l'abbé Trublet pouvait noter dans son *Journal* ce qu'il avait entendu dire de Rousseau dans le salon de M^{me} Geoffrin; l'hôtesse l'avait peint « à merveille, et par des faits, peu importants peut-être en apparence, décisifs néanmoins pour un connaisseur, faits qui prouvaient qu'il y avait bien de l'affectation, de la fausseté, de l'envie de faire parler de lui, et, pour trancher le mot, de *coquinerie* dans sa misanthropie, sa singularité, son désintéressement, ses paradoxes ».

Les affaires de l'Ermitage avaient permis d'ajouter un détail neuf, et dont on tirait le plus grand parti : un ingrat, ce Rousseau ; mais d'une espèce particulière ; l'ingrat lucide et délibéré, l'ingrat par système, l'homme qui hait ses bienfaiteurs, le mauvais chien qui prend le pain mais mord au sang la main qui le lui offre ¹. Diderot a même pris soin de rédiger toute une longue note (ce sont ses *Tablettes*) qui doit lui servir d'aide-mémoire pour le récit à colporter de sa brouille avec Jean-Jacques : « un homme faux », « vain comme Satan », « ingrat, cruel, hypocrite, méchant » ; « en vérité cet homme est un monstre ».

Un fou, du reste ; positivement un aliéné. Grimm n'a cessé de le redire, dans toutes ses lettres à M^{me} d'Épi-

et ancien ami Denis DIDEROT » apparaît cet hymne à VOLTAIRE le grand maître, le dieu : « Nous qui avons eu le bonheur de naître dans la plénitude des temps où le véritable Messie et Sauveur a été accordé au genre humain... »

¹ cf. MORELLET (*Mémoires* I. 105) : « ROUSSEAU ingrat jusqu'à la haine envers ses bienfaiteurs ». GARAT (*Mémoires historiques* II. 173) : ROUSSEAU « professait hautement l'ingratitude ; VOLTAIRE (*Guerre de Genève*) : « l'ingratitude est son premier mérite, par grandeur d'âme il hait ses bienfaiteurs ». BORDES, dans sa *Profession de Foi Philosophique* (1763), fait aussi parler le disciple de Jean-Jacques : « J'ai reçu des bienfaits sans nombre... et je soutiens que tous ceux qui m'ont obligé sont des scélérats ». Les *Mémoires* de M^{me} d'ÉPINAY (éd. BOITEAU II. 298) font tenir à ROUSSEAU le langage que voici : « Apprenez que je ne saurais m'empêcher de haïr les gens qui me font du bien ». DIDEROT à GRIMM, le 24 août 1770 : « Vous m'avez tant fait de bien qu'un ROUSSEAU en crèverait de rage » etc... etc...

nay, tandis qu'elle s'obstinait à garder chez elle ce dangereux personnage ; un fou furieux à qui la jalousie, l'envie, la haine du genre humain sont montées à la tête ; une bête enragée. Le 29 août 1757, alors que Jean-Jacques n'a pas encore écrit la *Lettre sur les Spectacles* où Voltaire verra poindre le « Père de l'Eglise », l'homme des Délices demande à d'Alembert : « Comment vont les organes pensants de M. Rousseau ? » (Mais Jean-Jacques a déjà commis sa grande lettre sur la Providence, du 18 août 1756). Voltaire à d'Alembert, le 19 février 1759 : « Dites-moi si Jean-Jacques est devenu tout à fait fou... ; du même à Thiériot, le 29 août 1760 : « Il est devenu tout à fait fou ». Et Bordes répétera la nouvelle dans sa *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit* ; et Servan l'enregistrera dans ses *Réflexions*, et Saint-Lambert décrira Jean-Jacques à Ch. de Lacretelle en ces mots : « Le fou le plus méchant et le méchant le plus fou » que la terre ait jamais porté »¹

Un instable aussi, qui ne saurait demeurer en repos nulle part et qui, s'il court le risque de se voir oublié, en quelque coin du monde, fera n'importe quoi, même un crime — c'est M^{me} de Choiseul qui l'apprend à M^{me} du Deffand, le 29 juillet 1766 — pour attirer sur lui de nouveau l'attention du public. Quel tapage il a mené, à Môtiers, jusqu'à ce qu'on fut contraint de le chasser à coup de pierres ! Une lapidation bien innocente du reste ; voyez plutôt ce qu'en dit Grimm, le 15 novembre 1766². On ne manquera pas, en sous-

¹ Ch. de LACRETELLE : *Testament philosophique* T. I. p. 351.

² *Correspondance littéraire*, du 15 novembre 1766 : « La conformité de son sort [le sort de ROUSSEAU] avec celui de Saint-Etienne, premier martyr, n'est pas bien constatée... Tout se réduit à quelques cailloux jetés dans les fenêtres de M. ROUSSEAU par des ivrognes que le hasard avait rassemblés devant sa porte sans aucun dessein » ; de même VOLTAIRE répète que l'incident de Môtiers se borne à la plaisanterie de quelques « petits garçons et petites filles » qui ont jeté des pierres à ces deux « masques » : ROUSSEAU l'Arménien et Thérèse la « sorcière ». Le procédé consiste à tout mettre en œuvre pour soulever les haines contre Jean-Jacques ; le résultat une fois acquis, et Jean-Jacques chassé de son refuge, on affirme qu'il ne s'est rien passé, que ROUSSEAU pousse des cris pour tromper son monde et qu'il s'agit seulement du besoin morbide chez lui, et reconnu, de se rendre intéressant à tout prix.

main, de lui susciter des affaires et d'exciter les gens contre lui ; Voltaire-Ximenès transcrit de l'*Héloïse*, toutes les phrases qui peuvent contribuer à valoir à Jean-Jacques le ressentiment efficace de tel ou tel groupe social ; Bordes déclare en même temps que Rousseau le métèque « abuse de la douceur naturelle de ce peuple [les Français] pour lui dire des injures »¹ ; et lorsque Grimm croit savoir que Jean-Jacques, frappé du décret, cherche à gagner Genève pour y trouver asile, il assure à ses correspondants helvétiques que Rousseau « déteste en secret » cette cité qu'il feint de chérir (15.6.1762). De la sorte, remarque Jean-Jacques (*Lettres de la Montagne. V*), on pourra « m'accuser de n'être admis nulle part, en me faisant chasser de partout ».

Deux points encore : Rousseau est un Tartufe ; il joue à l'ami de la solitude ; il se donne des airs d'ermite, alors qu'il rêve uniquement à produire de l'effet dans la ville ; il « aime passionnément Paris tout en l'accablant d'injures et d'imprécations » (Grimm 15.6.1762) ; il « se déchaîne contre... la société de nos villes corrompues, au milieu desquelles il brûle d'habiter » (Diderot, *Salon* 1765) ; il se pose en ami de la pauvreté, en homme qui n'a d'autres ressources que le travail de sa main ; mais Diderot sait à quoi s'en tenir sur sa « prétendue probité » (à Falconnet, 6.9.1768) ; mais le bruit court que Rousseau a « cessé de voir M^{me} de Luxembourg après lui avoir emporté 300 louis »² ; et Grimm, qui a ses espions, révèle, le 1^{er} décembre 1765, des Notes qu'« on » lui envoie de Strasbourg, attestant que Jean-Jacques « a plusieurs lettres de crédit chez différents banquiers, entre autres M. Sollikoff, qui lui a ouvert sa caisse ».

Tel est à peu près le Jean-Jacques avenant que la secte à peint en pied et qu'elle donne pour authentique. Libre aux amis inventifs de broder sur ce thème et

¹ Prédiction tirée d'un vieux manuscrit ; GRIMM signale ce texte avec faveur, dans la *Correspondance littéraire* du 15 juin 1761.

² cf. *La Lettre de Rousseau au Lieutenant de Police Sartine* le 15 janvier 1772.

d'y ajouter quelques ornements : on peut parler, si l'on veut, des enfants jetés à la voirie, sujet délicat mais qui n'a pas effarouché Voltaire ; — de M^{me} Le Vasseur, l'infortunée, la « pauvre vieille », qui s'est saignée aux quatre veines pour Rousseau ¹ et que le monstre a fait périr de détresse et de douleur (c'est du moins ce que proclame *le Sentiment des Citoyens*, et tant pis si M^{me} Le Vasseur, à cette date, est encore bien vivante, avec son loyer régulièrement payé par Jean-Jacques) ; — de Thérèse aussi, Thérèse la prostituée, Thérèse l'idiote et qu'on peut indifféremment plaindre ou bien accabler. Cette fille a été odieuse ; impossible de rien obtenir d'elle, jamais, contre Jean-Jacques. Reste encore le chapitre, connexe, des mœurs intimes de Rousseau, de la maladie qu'on lui connaît, une sale maladie, fruit de ses débauches ; chacun sait qu'il est « pourri de vérole » ².

Les « frères » jusqu'à présent semblent n'avoir pas trouvé grand accueil à Paris pour le placement de leur pacotille. Etrange comme les gens du monde sont aveugles sur leurs intérêts les plus évidents ! Ce Jean-Jacques, pourtant, n'est pas leur ami ; il pousse en sens inverse de tous leurs penchants ; il condamne la vie qu'ils mènent ; il témoigne en faveur d'un maître qui n'est pas « le Prince de ce Monde » ; comment ne voyez-vous pas qu'il met tout en péril, qu'il veut tout changer, qu'il menace, ce « réformateur » (le mot est de Grimm, 15.10.1766) votre opulence, vos plaisirs ? Cela crève les yeux, cependant, qu'il est de la race haïssable des crieurs de Dieu, de ces « confesseurs » qui rappellent au monde ce que justement le monde ne veut pas entendre, qui s'acharnent à montrer aux

¹ Cette gentillesse, signée DIDEROT, figure dans le manuscrit des *Mémoires* de M^{me} d'EPINAY. Prudent, l'éditeur BRUNET, qui le premier mit au jour ce document si remarquable, jugea bon d'omettre, dans le texte imprimé, ce détail un peu excessif et qui eût risqué de porter tort à la crédibilité du reste.

² cf. VOLTAIRE-XIMÈNES : *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* et VOLTAIRE à d'ALEMBERT : « son vilain petit corps à bonnes fortunes » (22.4.1761) ; et le propos de VERNES à DURADE, rapporté par Le Nieps à Jean-Jacques, le 23.2.1765.

hommes « ces traces qui les conduiraient où ils ne veulent pas aller »¹.

Le monde est l'allié naturel des Encyclopédistes. Voltaire n'a-t-il pas célébré *Le Mondain*, type nouveau de l'« honnête homme » du XVIII^e siècle ? Leur doctrine à eux n'est-elle pas le bonheur ici-bas, tout de suite ? Et sinon le bonheur — mot si vague ! — le plaisir du moins, très concret. C'est leur *unum necessarium*, et ils n'en font point mystère². La doctrine de Jean-Jacques qui n'est pas neuve, porte un nom trop bien connu ; « rien de plus contraire à l'esprit du siècle », lui-même l'avoue tout haut³. Ils finiront bien par comprendre où il veut les mener, ces gens du monde assez absurdes, encore, pour lui faire fête. Quelques-uns déjà, tout de même, ont vu clair. Le 24 juin 1764, M^{me} du Deffand, « l'aveugle lucide », a écrit à Voltaire : « Jean-Jacques m'est antipathique. Il remettrait toutes choses dans le chaos » ; M^{me} de Choiseul déteste « cette chaire d'éloquence portée sur le toit des maisons » ; qu'il nous laisse en paix, ce « charlatan de vertu ! » (à M^{me} du Deffand 17.7.1766) ; « Rousseau l'hypocrite », comme dit Walpole (à G. Montaignu 21.11.1765)... « Quelle mouche a donc piqué ce Genevois de vouloir détruire chez les honnêtes gens ces plaisirs qui nous détournent de penser à la mort ? »⁴.

Une chance, cependant, une circonstance vraiment favorable, c'est que Rousseau a soulevé contre lui, à Genève, des haines de bonne qualité, sûres, résistantes, implacables. Les nantis de là-bas ont flairé en lui l'homme qui a percé leur jeu ; ils forment un petit groupe très solide, un bloc très dense de profiteurs.

¹ F. MAURIAC. *Trois grands hommes devant Dieu* (Molière).

² *Unum est necessarium* écrit VOLTAIRE à d'ALEMBERT le 31 janvier 1770 ; il veut dire : le bon fonctionnement des organes ; et il ajoute : « sans ce nécessaire, adieu tout le plaisir, qui est plus nécessaire encore ».

³ Dialogues III ; et dans la préface de son premier *Discours* en 1750, Jean-Jacques a déclaré : « Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre ».

⁴ cf. F. MAURIAC. *Trois grands hommes devant Dieu* (J.-J. Rousseau).

Ils étaient parvenus doucement, année par année, à faire de la « République » une assez grosse maison de commerce dont ils constituaient, sous le nom de gouvernement, le Conseil d'Administration ; ils s'assuraient ainsi de jolis dividendes, et les bonnes gens n'y voyaient rien, continuaient à se croire, comme ils disaient si drôlement, « membres du Souverain », citoyens libres d'un état libre, fiers démocrates. Jean-Jacques était arrivé là comme un trouble fête, comme un, du moins, qui a de trop bons yeux. Les choses avaient très mal tourné. On n'avait pas su manoeuvrer ; pour finir avaient éclaté, comme des bombes, ces horribles *Lettres de la Montagne* où Jean-Jacques disait tout net, criait à pleine voix, ce qu'on s'était tant appliqué à cacher, depuis des décades, déjouait d'un coup les artifices si subtilement tissés en silence, parlait positivement de ramener les choses à l'ordre réel, et de prendre au sérieux la Constitution. On juge si le Petit Conseil était content de lui.

Les messieurs de Genève, sans doute, n'étaient que d'assez petits personnages, et Voltaire le leur faisait assez sentir, mais enfin rien n'était à négliger, contre Jean-Jacques, et ces infimes pouvaient servir, même maintenant que Jean-Jacques avait quitté la Suisse. L'un deux, d'ailleurs, n'était pas tellement dénué d'importance : un Tronchin, non pas le Procureur Général Jean Robert, ni le Conseiller François, mais le docteur, « Tronchin Esculape ». Sa réputation est européenne ; il est « premier médecin » du Duc d'Orléans ; on le voit à Paris plus souvent qu'à Genève ; sa clientèle, ses relations, sa fortune sont immenses. Très utilisable, ce Tronchin là, et précisément c'est celui peut-être de toute la famille, qui nourrit contre Rousseau la plus belle haine. Il est en relations avec Grimm ; il fournit les détails que la *Correspondance Littéraire* se charge de répandre ; c'est par lui semble-t-il que Voltaire a connu l'histoire des enfants de Rousseau « exposés » ; telle accusation sur la duplicité du Citoyen, dans les affaires politiques de Genève, qu'on lira sous la plume de Diderot parmi les notes de l'*Essai sur Sénèque*, vient tout droit du Docteur. Jean-Jacques

le « monstre », Jean-Jacques le « démon » ; c'est Tronchin qui parle, dans une lettre à M^{me} Necker, le 18 février 1765.

A Paris travaille également Crommelin, l'Envoyé de la République de Genève auprès du Roi de France. Il est, comme on pense, tout dévoué au bon parti, et ses dépêches au Petit Conseil, en décembre 1765 et janvier 1766, témoignent de son émotion en même temps que de sa vigilance ; ce retour de Jean-Jacques à Paris, ces faveurs presque universelles dont un homme pareil est l'objet, Crommelin n'en revient pas ; mais qu'on veuille bien lui faire confiance ; il a l'œil ouvert et l'oreille au guet. Les intérêts du Conseil sont chez lui en bonnes mains.

Il y a aussi le Parlement et cet honnête Joly de Fleury qui prononça contre l'*Emile* un si brillant réquisitoire. Le Parlement a fait brûler les *Lettres de la Montagne*, — avec le *Dictionnaire philosophique*, il est vrai, mais peu importe. Les philosophes ne manquent pas d'amis dans la place, et vraiment on y exècre, on y redoute Jean-Jacques merveilleusement. « Lorsque j'étais à Paris, écrivit Hume à Turgot, le 22 mai 1767, j'ai vu des preuves de la haine singulière — (uncommon animosity) que portent à Jean-Jacques plusieurs membres de cet illustre Corps... ».

L'Eglise ? Les choses vont moins bien, de ce côté-là. On avait trouvé beau, chez les « frères » de voir et la Sorbonne et l'Archevêque tonner contre celui-là même dont l'irréligion militante avait le plus à se plaindre. L'« Infâme » déchaînée contre ce sectateur de Jésus-Christ, quelle réussite ! Beaumont empruntant les suggestions des Philosophes, dans l'exode de son mandement, et répétant avec docilité les mots du clan contre Jean-Jacques, dessinant même au seuil de son pieux chef-d'œuvre, un portrait moral de Rousseau strictement conforme à l'exemplaire-type lancé par la « confrérie », la farce était savoureuse, et les initiés la goûtaient. Mais Beaumont donnait à présent des signes de faiblesse ; il n'avait point rédigé lui-même, nul ne l'ignorait, le fameux mandement, et laissait entendre qu'il regrettait fort ce qu'on avait voulu

lui faire dire sur le caractère de Rousseau. La réponse, respectueuse et noble, de Jean-Jacques l'avait touché. Et l'archevêque ne cachait pas l'estime qu'il avait pour cet homme auquel il avait jeté, si vite et si légèrement, des insultes. L'opération qu'on avait rêvée échouait ; l'Eglise ne haïssait pas Jean-Jacques, et beaucoup, chez elle, devinaient en ce combattant du dehors, plein d'erreurs et de fautes et de balbutiements, une âme qui n'avait cessé d'appartenir à l'âme commune. Rousseau « a pour lui les dévots », écrivait Diderot, âprement, le 18 juillet 1762 ; et dans son *Dictionnaire anti-philosophique* de 1767, l'abbé Chaudon allait s'exprimer sur Jean-Jacques en termes mesurés et pleins d'une sympathie intelligente¹. Eh bien, on se passerait des dévots, voilà tout. L'Encyclopédie, les nantis de Genève, le Parlement, quelques mondains un peu plus avisés que les autres, cela faisait déjà, contre un seul homme, une assez sérieuse armée. Un jour ou l'autre on finirait bien par le tenir.

Règle essentielle : la prudence. Ne se découvrir que le moins possible ; cacher son jeu. Sur cette loi première du combat, Voltaire multiplie les avertissements. Que nos ennemis, dit-il à d'Alembert (15.2.1758) « sentent les coups sans savoir de quel côté ils viennent » ; « frappez et cachez votre main » (au même 7.5.1761) ; que « cent mains invisibles » percent « le monstre » — il s'agit ici de l'Eglise (1.5.1768) — sans qu'il puisse, « en expirant nommer celui qui l'assomme » (26.12.1764). Si cette méthode est nécessaire à l'égard de la « Superstition », parce que la Superstition est soutenue par l'Etat, et que l'Etat est une force, elle ne l'est pas moins à l'égard de Rousseau, qui n'est pas non plus sans appui. Cependant il s'agit, en l'espèce, surtout d'une habileté tactique. Il importe que Jean-Jacques ne sache pas ce que l'on prépare contre lui ; il importe que le grand

¹ CHAUDON, *Dictionnaire anti-philosophique* 1767 : ROUSSEAU « a voulu demeurer dans sa médiocrité, se contentant du pur nécessaire, sobre, tempérant, juste... Plaise à Dieu, qui lui a dicté un si bel éloge de la morale évangélique..., ouvrir ses oreilles à la voix de la grâce, ses yeux à la lumière de la vérité ».

public, dont on a besoin de faire la conquête, ignore la cohésion secrète des meneurs ; « les mystères de Mithra ne doivent point être divulgués » (Voltaire à d'Alembert 1.5.1768). Et comme les nantis de Genève ont eu soin de mettre en avant, pour frapper Jean-Jacques, des prétextes de religion et de dénoncer le « blasphémateur » quand ils ne se souciaient que du plébéien, de même il convient que l'action contre ce Judas soit menée, en France et ailleurs, par des voies obliques et ombreuses, propices à l'alibi.

Travail oral, de préférence, les écrits ont cet inconvénient majeur de pouvoir tomber, quelque jour, sous les yeux de Jean-Jacques qui saurait en tirer parti. Voltaire lui-même, qui conseille si bien, n'est pas toujours assez maître de ses nerfs et pêche contre ses propres lois ; mauvais calcul, ses *Lettres sur l'Héloïse* ; il a eu beau contraindre Ximénès à les endosser, tout le monde a reconnu ses ongles, et vu le sang au bout de ses doigts. D'Alembert n'a pas craint de lui faire la leçon : « Je n'approuve pas que vous vous déclariez publiquement contre lui [Rousseau] (9.4.1761). Plutôt fâcheux aussi, à tout prendre, le *Sentiment des Citoyens* ; Jean-Jacques l'a ramassé dans la boue, l'a brandi, l'a fait réimprimer à ses frais, à Paris, comme pour constituer l'univers juge des armes dont on se servait contre lui. Il y a bien des textes occultes, des écrits très confidentiels et qu'on se passe sous le manteau ; et cela peut servir, à condition que l'on soit sûr des gens à qui on les confie. Voltaire au Conseiller Tronchin : « vous paraissez surpris que Rousseau soit un malhonnête homme. On ne vous a pas donné les mémoires que j'ai eus... Il cache l'âme d'un scélérat sous le manteau de Diogène » (22.1.1765). Etienne Dumont rapportera qu'à Genève son professeur de théologie lui fera lire « un récit circonstancié » de la vie de Jean-Jacques « dans lequel il n'y avait sorte de vices crapuleux qui ne lui fussent attribués »¹.

D'Alembert parviendra, pendant un quart de siècle, à tromper tout le monde, ou presque, sur ce qu'il pense,

¹ cf. *Annales J.-J. Rousseau* T. XXII. p. 191.

au vrai de Rousseau, sur la haine qu'il lui voue, précise, surnaturelle, mais qu'il farde avec un sang froid surprenant. Elle suinte pourtant, quoiqu'il en ait, dans sa réponse — cette poche de fiel — à la *Lettre sur les Spectacles*. Ses « jugements » sur l'*Héloïse*, sur l'*Emile* il ne les imprime pas, et leur forme apparente, d'ailleurs, est bénigne ; mais il est inscrit tout de même, en transparence, que Jean-Jacques est un hypocrite, que ce défenseur de la pureté est un obsédé sexuel, que ce faux frère artificieux trahit la philosophie quand les dévots ont le vent en poupe. « Cauteleux d'Alembert » comme disent si bien les *Confessions* ; « rusé d'Alembert qui « ne marche que dessous terre »¹.

« Que les philosophes courent les rues » ; qu'ils aillent « de maison en maison » (Voltaire à d'Alembert 25.6.1766) ; la voilà, la vraie propagande², et le travail contre Rousseau le plus utile le plus fécond. Deleyre, le Nieps, jadis, après les affaires de l'Ermitage, avaient renseigné Jean-Jacques sur la campagne que les gens du clan menaient sur son compte dans Paris. Il les connaissait, du reste ; il avait vu, dès le lendemain du premier *Discours*, leur comportement et leurs sourires ; « répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qui leur plaît, sans que je puisse ni le savoir ni m'en défendre... On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, et l'on sait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen ! Dans le fond, il n'est pas méchant, mais il a une mauvaise tête qui le conduit aussi mal que ferait un mauvais cœur ! On lâche... quelque mot obscur qui bientôt est relevé, commenté, répandu... Tel me défend du mal dont on m'accuse après avoir fait en sorte qu'on n'en puisse douter... » (à Le Nieps 5.4.1759). Dans les *Dialogues*, Rousseau prononcera, sur le jeu de ses ennemis, ces mots stric-

¹ Jean-Jacques à M^{me} de VERDELIN 25.5.1766.

² S. MERCIER, enthousiaste des Encyclopédistes, nous fournit ce détail utile sur d'ALEMBERT : « On voyait toujours autour de lui une phalange de précepteurs qu'il plaçait dans toutes les maisons » (*De J.-J. Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution, 1791 T. II. p. 49*).

tement véridiques : « Il fallait peindre le personnage à tout le monde sans que jamais ce portrait passât sous ses yeux (*Dialogues I*) » ; et il a poussé, dans les *Confessions* ce cri qui eût comblé d'aise Voltaire, s'il avait pu l'entendre : « Je sens les atteintes des coups... mais je ne puis voir la main qui les dirige... » (Livre XII).

A l'heure où Jean-Jacques remet son sort, si candidement, si fougusement, entre les mains de David Hume, il a encore tout à apprendre sur les guetteurs qui le cernent. Il lui reste aussi d'étranges découvertes à faire sur ce « bon David » dont le vrai nom est « frère Hume »¹.

Henri GUILLEMIN

¹ VOLTAIRE à d'ALEMBERT, 13 juin 1766.



Photographie Boissonnas.

Bernard Bouvier

HOMMAGE A BERNARD BOUVIER ¹

Le Professeur Bernard Bouvier s'est éteint le 18 juillet dernier, au commencement des vacances de l'Université, en l'absence de beaucoup d'entre nous. Il allait avoir quatre-vingts ans. Depuis quelques mois, il ne quittait guère son logis de la rue des Granges. Il lui arrivait de faire de courtes promenades dans les quartiers de la haute ville qu'il aimait, aux Bastions ou dans le soleil de la Place Neuve. La santé lui avait été conservée longtemps. Du jour où elle lui fut mesurée, il s'appliqua à ne rien laisser voir des fatigues et des misères de l'âge, avec une souplesse et une coquetterie qui était une vertu. Jusqu'à l'extrême fin de sa vie, il fut en pleine possession de sa pensée. Je me rappelle qu'au mois de janvier 1941, au lendemain de la mort de son frère Barthélémy Bouvier, auquel il était tendrement attaché, il trouva malgré son deuil la force de présider cette séance de la Société Jean-Jacques Rousseau où Charles Fournet lut son étude sur Lamartine et Rousseau. Il avait eu le chagrin de voir mourir deux amis très chers, les professeurs Charles Borgeaud et Georges Thudichum. Ces départs successifs, il les avait regardés comme des avertissements. Il se tenait prêt.

Pendant près d'un demi-siècle, Bernard Bouvier a occupé une place considérable dans la vie intellectuelle de Genève. Il ne peut être question de passer ici en revue toutes les formes de son activité, à la présidence

¹ Hommage présenté le 17 novembre 1941, au nom de la Faculté des Lettres, à l'Aula de l'Université de Genève.

de la Société Jean-Jacques Rousseau ou de l'Institut National Genevois, au Comité de la Croix-Rouge, au Conseil de la Fondation Schiller, à la tête du Séminaire de français moderne de l'Université, qu'il avait fondé avec Charles Thudichum. Il a été le maître d'un grand nombre de Genevois, qui ont subi l'ascendant de sa personne et ont senti mûrir en eux, peu à peu, les fruits de son enseignement. L'Université avait fait de Bernard Bouvier son Recteur de 1906 à 1908 ; c'est pourquoi la Faculté des Lettres a jugé bon, et nécessaire, qu'un hommage lui fût rendu dans cette Maison où tant de jeunes hommes, de ce pays et d'ailleurs, se sont pressés autour de lui pour mieux entendre sa parole. Pour moi, j'ai moins le sentiment d'accomplir un devoir que celui de témoigner faiblement ma reconnaissance.

Je dirai quelques mots de ce que fut l'enseignement de Bernard Bouvier, par la substance et le caractère ; du critique, des travaux qu'il nous a laissés ; de l'homme enfin, de sa nature, telle qu'elle se révèle à travers cette double activité.

Bernard Bouvier a débuté à la Faculté des Lettres en 1890, comme professeur de littérature allemande. Il avait vingt-huit ans. Edouard Rod enseignait la littérature française. Après l'avoir suppléé pendant deux semestres, Bernard Bouvier, abandonnant la chaire de littérature allemande, lui succéda en 1895. Sa chaire s'intitula, tant qu'elle fut sienne, « chaire de littérature française, de diction et d'improvisation ». Il l'a quittée en 1924, alors qu'il n'avait que 62 ans. Il voulait se reposer, disait-il ; et il avait d'autres projets.

En 1890, en 1895, ce professeur de trente ans s'imposa d'emblée à ses étudiants et à son auditoire par son savoir, par l'accent de sa parole, par le rayonnement qui émanait de lui, et aussi par cette espèce de fascination qu'il exerça toujours sur quelques esprits privilégiés. Il s'était préparé à la carrière académique, en France et en Allemagne, dans des conditions exceptionnelles. Genevois, il avait été normalien à la rue d'Ulm, à une époque où Normale acceptait, par volée, *un* élève étranger. Cela se passait avant la création de la

nouvelle Sorbonne. L'École Normale avait ses maîtres à elle, et ses élèves se mêlaient peu aux étudiants de la Faculté des Lettres. En même temps qu'une institution de haute culture, elle était une pépinière de professeurs supérieurs de lettres et de sciences (ce qu'elle est restée) et le lieu d'un entraînement intellectuel intense. Fustel de Coulanges régnait sur les études historiques. Bernard Bouvier travailla sous Gaston Paris, Boissier, Burdeau, Liard. Après quelque temps, il vit arriver un nouveau et jeune maître de conférences, Ferdinand Brunetière, pour qui les faits menaient toujours à des idées et dont chaque leçon se composait comme un morceau d'éloquence. (Sur l'invitation du Département de l'Instruction Publique, Brunetière, quelques années plus tard, vint faire à Genève, au Victoria Hall, lui très catholique en ses dernières années, une conférence sur l'œuvre de Calvin qui provoqua des inquiétudes dans le corps de police de la ville, mais qui fut, m'assurent-on, d'une impartialité rare, et dont les échos se répercutèrent longtemps). A Paris, Bernard Bouvier eut pour condisciples Lucien Herr, Émile Mâle, le géographe Galloix, l'helléniste Desrousseaux (connu en politique sous le nom de Braque), Joseph Texte, qui mourut très jeune, après avoir « fondé en science » la littérature comparée, M. Paul Dupuis qui, en ce moment même, dans le coin de France où il s'est retiré, note les souvenirs qu'il a gardés de cette époque ; Joseph Bédier, enfin, qui fut pour Bernard Bouvier un ami de toute sa vie. Grande équipe, qui fit parler d'elle, un peu plus tard, quand plusieurs se rangèrent dans le camp dreyfusiste ; faisceau de ce « parti intellectuel sous la troisième République » dont Albert Thibaudet a montré l'importance, de ces hommes pour qui les idées existaient, et que la mode présente invite à mépriser. Il faudra quelque jour recomposer le climat de ces années normaliennes, une fois rassemblées les correspondances de Bernard Bouvier et de ses amis.

Puis, ce fut la préparation à l'agrégation d'allemand, les étrangers étant généralement exclus, en France, des concours d'agrégation de lettres, classiques et françaises. Bernard Bouvier fit deux longs séjours en Allemagne,

tout d'abord comme étudiant à Berlin, à Leipzig, et comme précepteur à Weimar, dans la famille grand-ducale ; ses fonctions de précepteur consistaient à lire les auteurs français, à les commenter, ce qu'avait fait, peu auparavant, Jules Laforgue auprès de l'Impératrice. A Weimar, Bernard Bouvier connut Liszt et l'ancienne Allemagne. Il aimait, jusqu'à la fin de sa vie, à retrouver en pensée ces heures d'un monde disparu. Il les évoqua, en 1934, avec une extraordinaire aisance et cet apparent laisser-aller qu'il savait si bien conduire, devant le public de la Société d'Etudes allemandes de Genève. En possession de son diplôme d'agrégé, Bernard Bouvier, pendant deux ans, de 1888 à 1890, fut lecteur de français à l'Université de Berlin. C'est après ces longues études qu'ayant fait l'expérience des hommes, des mœurs et coutumes universitaires, il revint à Genève, en 1890, pour entrer dans cette Faculté des Lettres qu'il n'abandonna plus. Il avait acquis une vaste culture et il était capable de promener sur les idées et les êtres un regard assez européen.

Dès lors, il commença sa grande tâche. Il suffit de feuilleter les programmes des cours durant trente années pour deviner le soin qu'il mit à étudier, devant ses étudiants, toutes les époques de l'histoire littéraire. Il ne se permit qu'après quinze ou vingt semestres d'enseignement de reprendre une matière, un sujet, déjà traités par lui. On le voit passer du théâtre classique aux grands moralistes, aux orateurs ; en 1897 et 1898, il s'arrête au XVIII^e siècle, analysant Montesquieu avec un rare bonheur ; puis il trace l'histoire de la poésie de Ronsard à Malherbe, de Malherbe à Boileau. Aux environs de 1900, c'est la poésie lyrique moderne, le roman moderne qui le préoccupent... D'ordinaire, il fait un cours général de trois heures par semaine. Ce n'est qu'en 1915, pendant l'autre guerre, et dans un dessein qu'il est superflu de souligner, qu'il se décide à consacrer régulièrement une heure à un cours spécial qu'il intitule : *Etudes sur les écrivains suisses de langue française*. Il inscrit à son programme, pour la première fois, le nom d'Amiel ; puis « Genève et le pays romand dans l'œuvre de Rousseau » ; « M^{me} de Staël » qui le retient deux

semestres ; « Les poètes romands », « Les petits ouvrages de Jean-Jacques Rousseau », « Les idées littéraires en Suisse romande de 1830 à 1880 ». Cette large place faite aux lettres de Suisse romande est significative.

Bernard Bouvier écrivait tous ses cours; il entendait ne laisser passer aucune formule qui n'exprimât justement sa pensée. Sévère pour lui-même, il n'admettait rien qui ne fût construit; un cours, à ses yeux, devait ressembler à une œuvre d'art. Nous apercevions quelquefois de grandes pages aux marges blanches, couvertes à droite d'un texte à l'encre verte, de son écriture droite ou presque renversée, dessinée, élégante, enveloppante. Mais Bernard Bouvier regardait peu ces pages. Il improvisait; il cherchait le contact avec son auditoire et il le trouvait sans peine. Il voulait convaincre et toucher.

Trois heures chaque semaine étaient réservées à deux conférences; l'une était consacrée à la discussion et à la correction de travaux d'étudiants, l'autre à des explications de textes littéraires. C'est en dirigeant ces conférences, surtout, que Bernard Bouvier donnait des preuves de sa virtuosité; si j'en juge par moi-même, c'est là que sa maîtrise éclatait. Chaque fois que nous étions réunis dans la salle 47, où les uns s'asseyaient aussi loin que possible du professeur, pour n'être pas vus, et d'autres tout près de lui, pour n'être pas vus des camarades, il y avait un passage qui se creusait en abîme entre la première partie, pendant laquelle nous entendions lire ou réciter un travail plus ou moins intéressant, — à la suite de quoi nous donnions cours, non sans peine, à des argumentations au compte-goutte, ou des objections quelquefois bien vaines, dont le ton seul était assuré —, et l'instant où le maître, prenant à son tour la parole dans un profond silence, remettait toutes choses en place, critiquait, redressait, refaisait enfin le travail, montrant à tous ce qu'il aurait dû être pour répondre aux conditions posées, pour résoudre le problème que nous n'avions pas su voir, à côté duquel nous avions passé. A peu près rien ne comptait, nous semblait-il, de ce qui avait été dit avant qu'il parlât, avant qu'il entrât en scène.

Ainsi, d'une semaine à la suivante, nous attendions quelque chose de nouveau, de suggestif, qui survenait presque toujours, souvent à l'improviste, alors que nous croyions la leçon terminée, ou sur le point de l'être. Car nous ne nous sentions jamais pris dans le carcan, sous le couperet d'une méthode infrangible. Bernard Bouvier ne nous entretenait pas dans l'illusion de l'infaillibilité de l'historien ; la liberté de sa démarche attestait devant nous l'importance des facultés et des intuitions personnelles. Lui-même avait le goût des digressions habiles ; le jour où il nous raconta, par exemple, comment Joseph Bédier, peu à peu, élaborait sa théorie, son explication nouvelle de l'origine des chansons de geste, il mit tant de vie à son récit que nous pensions tous participer à cette recherche de la vérité — et il s'agissait pourtant d'une question de la littérature médiévale, qui était du ressort de son collègue Ernest Muret.

Toutefois, si Bernard Bouvier nous dominait de haut, il ne pratiqua jamais contre nous l'arme dangereuse de la raillerie, ou l'exercice de la massue. Il était exigeant, il rejetait sans ambages et parfois durement le travail approximatif ; les importants sortaient de la salle 47 tout pantois ; il déconcertait par le tour imprévu qu'il donnait à ses critiques, mais il suffisait d'un mot de lui pour tout éclairer ; et puis, nous *existions*, à ses yeux, chacun avec ses particularités. Nous supposions qu'il nous connaissait mal, que nous nous étions assez bien cachés, jusqu'au jour où il laissait voir qu'il avait discerné nos forts et nos faibles. La leçon finie, il lui arrivait de nous interpeller, de nous interroger avec une familiarité qui nous forçait de nous découvrir.

Nos licences conquises, il ne nous perdait pas de vue. Il suivait ses élèves dans leur pérégrinations à l'étranger, leur faisant sentir le prix de l'exil, d'une vie indépendante, peut-être difficile, mais fructueuse. Trouvait-on le temps un peu long, il moralisait judicieusement : « A voir Genève de loin, on la connaît mieux dans ce qu'elle a de meilleur et qui lui vaut qu'on l'aime et la veuille servir. Et puis hors du train de vie genevois, avec ses faits divers insignifiants et encombrants, ses compétitions et ses querelles, on apprend à mieux se

connaître soi-même, en mesurant et en exerçant librement ses aptitudes vraies et ses dons. Le jugement de nos concitoyens, hors des cercles de la camaraderie, est rarement bienveillant et rarement équitable. Tout talent doit passer chez nous jusqu'à ce qu'il s'impose, par l'épreuve d'une critique jalouse. Il y en a que ces brimades, souvent prolongées, découragent et aigrissent. A tous mes anciens élèves, pour qui les circonstances le permettent, je conseille de vivre quelques années hors de chez nous. Malheureusement il est devenu bien malaisé de leur procurer quelque emploi convenable. . . » Et il s'efforçait d'en trouver pour eux, ne ménageant pas son temps, ses démarches. Il fixait des rendez-vous, en Allemagne, en France, à chacun de ses voyages. Je le revois à Paris, au quartier latin. Comme il était gai, loquace ! Toute sa jeunesse l'accueillait à chaque pas. Il allait chez Abel Lefranc ; il traversait la chaussée pour saluer de Martonne, le géographe. Il se fût arrêté devant toutes les maisons ; les bars de la rue Saint-Jacques « au rendez-vous des cochers et des chauffeurs », lui faisaient des signes d'amitié. Il devenait facétieux. A côté de lui, nous nous sentions légers, un peu intimidés encore, étonnés, heureux ; était-ce toujours notre maître ?

Bernard Bouvier n'a pas donné moins de lui-même à l'explication littéraire des textes. Pour entrer en possession d'une pratique tout à fait sûre, unissant l'art à la méthode, il semblerait qu'il fallût longtemps. Jusqu'à ces derniers jours, je pensais que, des expériences qu'il fit au Séminaire de français moderne naquit peu à peu cette pratique brillante, très souple et efficace, de l'explication, qui était la sienne quand je l'ai connu, et qui donnait l'impression du corps à corps avec l'auteur, de la réussite, davantage encore de la victoire de l'écrivain, du texte même, rendu à son pouvoir premier, resplendissant des feux de la vie. Mais d'anciens élèves de Bernard Bouvier, qui étaient à son école vers 1895, m'assurent qu'alors déjà il les émerveillait par la sûreté de son analyse.

Outre un recueil de « Morceaux choisis des prosateurs du XIX^e siècle », il a laissé publier en 1910 une communi-

cation qu'il fit à Zurich devant les philologues modernes sur ce sujet de la « lecture analytique ». Il y pose les principes dont nous constatons si souvent l'application heureuse. Dans l'art, c'est le chef-d'œuvre qui importe ; dans l'œuvre, il faut remonter à la source, atteindre le foyer. Et l'œuvre est une, comme un organisme vivant ; du moins elle devrait l'être, elle tend à la réalisation de cette unité. Bernard Bouvier s'explique :

« La distinction traditionnelle entre le « fond » et la « forme », entre la pensée et l'expression, entre l'idée ou le sentiment et le « style » est dangereuse, parce qu'elle est mécanique et ignorante du phénomène de la création artiste. Les pédants l'ont imposée du dehors à une série d'actes de conception, de croissance et d'épanouissement, dont le principe est intérieur.

C'est la théorie goethéenne de la métamorphose des plantes qui est vraie du style, mais entièrement vraie seulement des artistes supérieurs et dans leurs œuvres maîtresses.

Comme le germe de l'arbre contient l'arbre tout entier, celui qu'on voit et celui qu'on ne voit pas, ses racines, son tronc, ses branches, ses rameaux, ses feuilles, ses fleurs et ses fruits ; comme ce germe contient encore la force d'emprunter à la terre, à l'exclusion de tous les autres, les éléments nécessaires à sa vie propre ; comme il contient enfin la forme future de l'arbre dressé vers le ciel, l'allure majestueuse, l'écorce rude et sombre du chêne ou la parure légère et la sveltesse du bouleau revêtu d'argent, de même la pensée première, l'émotion génératrice de l'artiste devant un spectacle de beauté ou de vérité, contient en puissance toutes les richesses de son expression, le rythme sourd encore de la strophe ou de la période, l'enchaînement des idées principales, les symboles qui les feront transparaître, la couleur générale des métaphores, l'allure précipitée ou méditative de la parole, et les mots essentiels. Du premier ébranlement de son cerveau jusqu'aux ponctuations de la page achevée, tout se tient dans l'œuvre du grand écrivain. Il y est lui-même avec sa manière unique de sentir, de vouloir, d'admirer, d'aimer ou de haïr, de

refléter l'image du monde matériel ou de le repétrir à sa guise, d'accepter délibérément, de rejeter ou d'absorber à son insu les influences du dehors. »

C'est dire que le but de l'analyse est d'approfondir et de restituer une synthèse. Il est arrivé à certains de l'oublier, de croire qu'ils avaient rendu compte d'un texte lorsqu'ils l'avaient rattaché à tout ce qui n'est pas lui-même. Ce rappel de Goethe, cette allusion à un classicisme plus naturel et biologique que rhétorique n'a pas de quoi surprendre. Mais voici, à la fin de cette conférence sur la lecture analytique, une déclaration plus personnelle: «...depuis trois ou quatre générations, le génie français s'est enrichi, et sa littérature avec lui, de toutes les émotions de l'art pittoresque et de l'art plastique. Affranchi de l'autorité de la raison logique et oratoire, il s'est peu à peu assoupli à la sympathie des poètes étrangers, anglais, germaniques, scandinaves, slaves, enfin, et aussi à l'intelligence des civilisations de l'Orient... Des régions inexplorées de la sensation et du sentiment lui ont été ouvertes. A travers une série de conceptions hardies et de crises de la sensibilité, il a acquis un sens nouveau, le sens de la musique et du mystère. Il faut rompre une fois pour toutes avec la définition traditionnelle, trop jalousement conservée et professée à l'étranger, de ce génie français dont M. de Voltaire — quand ce n'est pas de M. de Béranger — serait le parfait représentant. Clarté, mesure, élégance, goût, sagesse bourgeoise, ignorance de l'au-delà, adaptation à la vie de société, promptitude à saisir les rapports apparents des choses, réalisme pratique, telles sont les qualités qu'on se plaît à lui reconnaître pour s'autoriser parfois à lui refuser les autres. Elles suffiraient aujourd'hui pour classer M. Rostand, qui est homme de beaucoup d'esprit et un magnifique jongleur de mots. Mais, que ferez-vous, au seuil de l'ère moderne, d'un Corneille, d'un Bossuet, d'un Pascal — pour ne pas parler d'un Rabelais et d'un Aubigné ? Que ferez-vous d'un Rousseau, d'un Chateaubriand, d'un Lamartine, d'un Hugo, d'un Michelet ?...

Ceux-ci ont tressailli au contact des réalités invisibles. La révélation des forces obscures qui pèsent sur notre

volonté, l'intuition de l'activité subconsciente, le pressentiment des mystères insaisissables aux prises de la logique, ont fait surgir des entrailles mêmes de la langue française, des ressources nouvelles d'expression et d'émotion... » Et Bernard Bouvier suggère l'idée d'une tradition française qui va s'élargissant jusqu'à ce siècle « qui fut bien plus grand que le XVII^e, je veux dire le XIX^e ». On pourra toujours sans doute discuter des critères de la grandeur, de la valeur ; mais il n'y a guère que la mauvaise foi, l'aveuglement ou le fanatisme qui puissent se complaire à nier la richesse du XIX^e siècle français, l'authenticité de ses créations, en littérature, en peinture, en musique, et son humanité. Bernard Bouvier voyait le développement de la pensée et de l'art, en France, dans toute son étendue ; il se refusait à ramener la littérature à une école de raison et de rhétorique, à la réduire à quelque diagramme. Les lettres contemporaines l'intéressaient. Dès 1912, il abordait dans ses cours l'étude de la poésie symboliste. Il suivait le mouvement des revues, cherchant dans les plus jeunes des promesses. Il lisait et faisait lire les poètes. Ayant appris, à soixante-cinq ans passés, que le directeur parisien d'une revue éphémère, *Philosophies*, Pierre Morhange, avait été convié par les Bellettriens à l'Athénée, il se rendit dans la salle des Abeilles à peu près vide, et il écouta la lecture de quelques poèmes assez obscurs, plus « sympathique », plus clairvoyant aussi que les quelques jeunes gens « avertis » qui l'entouraient. Même aux derniers temps de son enseignement, vers 1920, nous n'avons jamais eu cette impression (qui naît si vite dans l'esprit des adolescents devant leurs maîtres) que nous l'avions, sur un point, dépassé. Les nouveautés, de vieilles nouveautés parfois, qui nous enchantaient, il les avait mises à leur place.

Ainsi, étions-nous frappés par son savoir autant que par la maturité de son jugement, par son attitude, son aisance, et par son art oratoire. J'en appelle à tous ceux qui l'ont entendu, il y a vingt ans, ou trente, ou quarante, à tous ceux qui ne cèdent pas à la manie ridicule et genevoise du dénigrement. Il parlait comme on ne parle pas dans cette ville, ou en Suisse romande,

comme on parle bien rarement en France ; à Paris, de grands lettrés ont été les premiers à l'avouer. Bernard Bouvier fut un orateur exceptionnel. A l'ordinaire, les débuts de ses exposés étaient lents ; il commençait d'une voix assez basse, réclamant l'attention. Peu à peu, il s'animait, passait d'un registre à l'autre, faisait vibrer toutes les cordes de sa belle voix. Quelquefois, il paraissait se laisser mener par l'idée, s'abandonner au hasard du souvenir, coupant une argumentation par des rappels familiers, ou des anecdotes ; mais il savait bien tirer parti du hasard, il savait aussi collaborer avec lui. Il avait le don inné de la composition oratoire, bien qu'il s'appliquât à en masquer les articulations par une juste haine de tout ce qui sentait le pédant. Il déblayait, simplifiait, distribuait sa matière, équilibrait les masses, jetait la lumière sur l'essentiel. Souvent, son discours était fait d'interrogations ; il se répondait à lui-même. Presque toujours, il s'élevait par degrés jusqu'à un plateau d'où la vue s'étendait sur ce qui avait été dit, et d'où s'ouvrait une perspective sur ce qui allait être la conclusion, laquelle était plus suggestive que rigoureuse et fermée. Cette conclusion était une vraie péroraison, un *finale* ; le pathétique, contenu jusque là, s'y donnait carrière ; il se prolongeait parfois en une évocation large et poétique.

Ses leçons d'Université, ai-je dit, étaient toujours composées. Mais plusieurs de ses discours nous restent, ayant été publiés. Je voudrais donner en exemple la péroraison de son hommage à Tolstoï. Reportons-nous en 1910. Le grand Russe vient de mourir. Ses admirateurs tiennent séance à l'Aula, sous la présidence du Dr Weber-Bauler. Il y aura trois discours ; le dernier sera prononcé par un étudiant, Serge Karcevski, qui enseigne aujourd'hui à la Faculté les langues et les littératures slaves. Bernard Bouvier prend le premier la parole. Il exprime l'immense admiration qu'il éprouve pour l'auteur de « Guerre et Paix ». Et voici ses derniers mots :

« On voit dans le *Second Faust* le vieux centaure Chiron, jadis précepteur d'Achille, porter Hélène sur son dos, à travers les flots du Léthé, jusqu'aux rives élysées-

ennes : Tolstoï, à la fin du siècle de la science et de l'histoire, paraît semblable au centaure antique. Sa douceur est impérieuse, son humilité conquérante. Parfois, ses actes et ses paroles, certains de ses gestes déroutent notre raison, emplissent notre cœur d'une sorte de terreur sacrée. Il a la prescience des vérités divines, la connaissance des réalités humaines et l'intuition du mystère des choses. Nature et humanité s'associent sous son vaste front. Il aime d'une tendresse qui embrasse tous les êtres, qui les veut sauver tous. Il aperçoit une promesse divine dans les plus infimes commencements. Sous les décombres des existences ruinées, il découvre les germes de la régénération. Il parle simplement du mystère de la vie, comme s'il le tenait dans sa main. Il a instruit les jeunes hommes à vivre, et sa vieillesse, faite de clarté et de force, a conduit enfin l'art et la beauté jusqu'à ce séjour des âmes, invisible et réel, qu'éclaire la foi, que réchauffe l'amour et que défend victorieusement, contre le mal et la mort, la conscience ! »

Il faudrait retrouver la chaleur et les inflexions d'une voix singulière, unique, son éclat, ses notes assourdies, son accent persuasif. Je n'ai pas entendu cet hommage à Tolstoï, mais un peu plus tard, dans des circonstances analogues, Bernard Bouvier parla d'Emile Verhaeren, qu'il avait rencontré plus d'une fois en Belgique, à Genève. Il évoqua l'homme, sa générosité ; il caractérisa sa poésie, un peu barbare, mais grande, avec un bonheur d'expression qui était une joie profonde pour nous qui lisions Verhaeren.

De ce salut magnifique au poète belge, il ne demeure qu'un souvenir dans l'esprit de quelques-uns, peut-être. Bernard Bouvier fut avant tout le maître enseignant, l'homme de la parole. Destinée admirable, qui provoque un léger serrement de cœur. Car cette parole a cessé de vibrer, cette voix s'est tue. Elle n'habite plus que notre mémoire. Le temps qu'il a consacré à la préparation de ses cours, de ses conférences, Bernard Bouvier aurait pu, il aurait préféré sans doute le consacrer à d'autres travaux. A ce sacrifice consenti à la tâche quotidienne, il songeait, au déclin de sa vie, avec un peu

de mélancolie. Mais nous du moins, sachons ne pas méconnaître la grandeur de ce don qu'il fit chaque jour, de ce don d'un homme à d'autres hommes, œuvre de vie de qui sème largement.

* * *

Bernard Bouvier a moins publié qu'il n'eût souhaité, mais plus qu'on ne croit. De ses publications, je ferai deux moitiés : 1) des discours de circonstance, des conférences ou des recueils de conférences ; 2) tout ce qui a trait à Amiel. Il y a peu d'écrits qui n'entreraient pas dans l'un ou l'autre de ces groupes ; je mets à part l'édition des notes de Voltaire sur *La Profession de foi du Vicaire savoyard*, qui parurent dans le tome I des *Annales Jean-Jacques Rousseau*, et divers compte-rendus de travaux qui figurent au sommaire des mêmes *Annales*.¹

Entre les discours et conférences qui nous sont parvenus, voici un petit livre sur Emile Zola (de 1903), dédié à Joseph Bédier, et un important ouvrage sur Rousseau (de 1912) : dix conférences faites sous les auspices de la Société Jean-Jacques Rousseau, à l'occasion du deuxième centenaire ; au premier rang des hommages, à côté de l'éloge de Tolstoï, un discours prononcé à Nyon, le 8 septembre 1915, lors de l'inauguration du monument d'Édouard Rod, modèle de pénétration et de justesse, et le beau fragment biographique intitulé « Marc Monnier et Genève » qui fut présenté par Bernard Bouvier, le 6 décembre 1929 sous le patronage de la Faculté des Lettres et de l'Institut national genevois.

De ces divers travaux, si les études sur Rod et Marc Monnier sont parmi les plus agréables à lire, l'étude sur Zola est la plus serrée, la plus « écrite », et la plus nourrissante. Sévère, et non sans motif, elle est toujours équitable ; elle reste, après quarante années, un morceau qu'il faut lire pour comprendre Zola. Bernard Bouvier eût sans doute tiré de ses cours et mis sur pied sans peine, s'il en avait eu le loisir, plus d'un texte de cette qualité.

¹ De plus, il a présenté l'histoire de la Faculté des Lettres, à la date de 1896, dans le volume qui fut annexé à l'*Histoire de l'Académie et de l'Université de Genève* de Charles Borgeaud.

En traitant le sujet de Rousseau pendant l'hiver qui a précédé le Centenaire, il s'agissait de jeter le grand public au cœur d'un débat littéraire et moral. Bernard Bouvier s'est appliqué à montrer l'unité de la vie et de l'œuvre du philosophe. Il a marqué fortement le passage du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, animé par le désir d'une liberté infinie, à la politique autoritaire du *Contrat*. C'est le besoin de sauvegarder l'égalité — ou de la fonder en droit dans la société civile — qui explique le changement d'attitude de Rousseau. Pour lui, Bernard Bouvier le rappelle, « l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est *liberté* ». La formule pourrait être de Montesquieu ; elle exprime en tout cas sa pensée, que l'on dit volontiers si « libérale » : « la liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut... La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent ». C'est Montesquieu qui parle ainsi ; de même que la liberté morale, à son avis, consiste à se soumettre à la raison et à agir dans le sens du juste, la liberté politique consiste à se soumettre à la raison écrite qu'est la loi. La contradiction que l'on se plaît à souligner chez Rousseau se réduit en partie si l'on songe que cette idée rationnelle d'une liberté limitée et même, en un sens, déterminée, était largement répandue vers le milieu du XVIII^e siècle ; Rousseau avait lu et relu *L'Esprit des Loïs*, et il s'était imprégné de l'esprit de Montesquieu dans le temps qu'il préparait le *Contrat Social*. C'est alors qu'il apprit à penser de façon conséquente, à composer, à écrire en logicien, lui qui n'avait été jusque là qu'un rêveur, un passionné, un illuminé (sur le chemin de Vincennes) ; et cet effort sur soi, cette contrainte dont il a été parlé souvent, mais aussi cette discipline intellectuelle consentie, recherchée, d'où naîtra la dialectique du *Contrat*, Bernard Bouvier sut les mettre en évidence.

L'idée directrice de son livre, c'est celle du progrès moral, celle du perfectionnement intérieur qu'engendre le repentir de Jean-Jacques après ses fautes. On estimera peut-être que l'auteur devrait hésiter quelquefois avant d'accorder une valeur-or au langage de la vertu. Avant de se considérer lui-même, l'homme des *Confes-*

sions et des *Réveries* posait (malgré lui) sur son visage le masque de sa « bonne conscience » ; il se faisait de la « nature » un idéal séducteur qui jetait une grande ombre sur les mouvements de son *moi* profond. La nature, va jusqu'à dire Bernard Bouvier commentant Rousseau, « est l'expression de la sagesse divine ». Mais ne voilà-t-il pas qu'un prêtre catholique comme l'abbé Ravier, dans sa thèse toute récente (sur *L'Emile et la Profession de foi du Vicaire savoyard*) prend de son côté à tâche d'exorciser cette « nature » et de rattacher solidement l'idée que s'en faisait vaguement Rousseau à la tradition chrétienne. Ce « rousseauisme » de couleur religieuse, qui se manifeste aujourd'hui chez des catholiques comme l'abbé Ravier, ou chez M. Henri Guillemin, Bernard Bouvier l'a représenté à sa manière, il y a trente ans, en protestant, en historien de la conscience morale.

La page que je voudrais lire est, en apparence, moins personnelle ; du moins a-t-elle le grand mérite de souligner la vocation du musicien, et la présence, en Rousseau, de ce génie de la musique qui a fait passer tant d'harmonies dans sa prose :

« Dans ses promenades à travers la campagne vaudoise et la montagne neuchâteloise, il nourrissait son sens musical. Il écoutait les vendangeuses, les tailleuses de chanvre, chanter leurs refrains. Le charme des mélodies populaires se révélait à lui, et lui fit mieux sentir la vanité d'une musique savante et froide : « La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquants, mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes ; elles plaisent pourtant. » Lorsque Herder, le puissant évocateur du chant populaire, plus touché il est vrai par la poésie que par la musique, réveilla le « lied » depuis des siècles endormi, il suivit peut-être l'impulsion du musicien du *Devin de Village* et du poète de la *Nouvelle Héloïse*. Dans le Jura neuchâtelois, les « montagnons » ont fait entendre à Rousseau, chantés en quatre parties, les beaux chœurs de Goudimel. Sur leurs lèvres pieuses, il saisit la beauté d'expression, simple

et majestueuse, du psaume huguenot : « Le goût du vieux chant d'église et du chant populaire, dit un commentateur de Rousseau, le sentiment profond, pénétrant de la nature simple, est aussi caractéristique pour la philosophie de Rousseau que pour son art. »

Cet instinct mélodique, ce sens musical, naïf et spontané, expliquent enfin l'originalité et la beauté de son style. La prose de Rousseau, comme sa pensée, est lyrique. De bonne heure, il a compris que la musique est un langage, mais d'un autre ordre que la parole, un langage qui n'est point soumis aux principes de la logique et de l'enchaînement dialectique. N'est-elle pas la langue de l'illogique, de l'inconscient, des forces obscures, réelles et puissantes, qui agissent sur nous en dehors des prises de la raison ? Et cet instinct profond de l'expression musicale, interprète de la vie irrationnelle, Rousseau l'a transporté dans la langue. Avec l'image, c'est à la cadence, c'est au rythme, à traduire les mouvements de la passion. Rousseau s'attacha avec une curiosité obstinée aux problèmes obscurs des rapports entre la musique et la langue, à ceux, plus subtils encore entre la musique et le caractère national. C'est à lui qu'on doit l'éducation lyrique de la prose française moderne, et peut-être la magnifique expansion, au cours du dix-neuvième siècle du sens musical en France. »

En 1920, à l'occasion de sa trentième année d'enseignement à la Faculté des Lettres, Bernard Bouvier reçut l'hommage d'un livre de *Mélanges* de littérature et de critique. Ses amis, ses collègues, quelques-uns de ses élèves composèrent pour lui ce recueil où les signatures d'Abel Lefranc, professeur au Collège de France, de Maurice Wilmotte, de l'Université de Bruxelles voisinent avec celles d'Eugène Ritter, de Francis De Crue, de MM. Charles Bally, Charles Werner, W. Deonna, A. François... La liste serait longue. Aucun témoignage n'était plus mérité. Au dîner qui lui fut offert, Bernard Bouvier parut plus jeune que jamais ; il laissa prendre à ses propos un cours sinueux, suivant le fil de ses souvenirs avec le charme et la simplicité séduisante qu'il montrait dans l'intimité.

Mais il met désormais tout son effort, comme il l'a déclaré, « au service de la pensée et de la volonté incertaines d'Amiel ». On sait que la majeure partie des papiers d'Amiel avaient été confiés à sa garde et à celle de deux autres personnes ; une moindre part lui avait été directement léguée. Les premiers fragments du *Journal Intime* (des 16.900 pages du journal qu'Amiel tenait à peu près quotidiennement) avaient vu le jour au lendemain de sa mort par les soins d'Edmond Scherer, son ami parisien, et de M^{lle} Fanny Mercier. La piété, l'intelligence aussi, avaient dicté le choix de ces fragments. Ce visage d'Amiel, une première fois divulgué, suscita dans le monde entier, à partir de 1882, un intérêt passionné. Paul Bourget s'empressa d'en peindre le portrait, et de le placer parmi ceux des maîtres de l'heure, dans les *Essais de psychologie contemporaine*. Mais la pitié a quelquefois des scrupules excessifs, maladroits ; il arrive qu'elle desserve celui qu'elle veut respecter religieusement. Puis, avec le temps, on en vient à préférer à tout la lumière blanche de la vérité. M^{lle} Mercier avait prétendu révéler « l'idéal du penseur ». En plus d'un passage, le style d'Amiel fut corrigé, et ces modifications l'affaiblissent presque toujours ; des morceaux éloignés ont été joints ensemble, et l'on s'est risqué à d'étranges « contaminations ».

La première tâche de Bernard Bouvier est de préparer une édition nouvelle du *Journal intime*, fidèle aux originaux, considérablement augmentée de fragments inédits. Elle paraîtra en 1922 chez Georg, à Genève, et Crès à Paris, en 3 volumes de la Collection helvétique, puis à Paris, chez Stock. En 1927, c'est le tour de *Philine*. Il s'agit d'un volume de plus de 300 pages, inédites, qui s'échelonnent pendant près de 20 années, et qui se rapportent à l'amitié d'Amiel et de Philine, au prénom cueilli chez Goethe. Cette amitié, qui fut un amour tout rayonnant dans l'âme de la femme, et l'occasion de mille démarches et de quelques vertiges dans la pensée d'Amiel eut cependant, pendant peu de semaines, le caractère d'une liaison, la seule. Il paraît en 1932 un recueil d'*Essais critiques*, destiné à faire voir Amiel « du dehors, tel que ses contemporains ont pu l'apprécier, et

dans l'exercice de sa faculté maîtresse qui est toujours critique » (Amiel). Si la plupart de ces textes ne sont pas inédits, quelques-uns néanmoins sont extraits des cahiers manuscrits du Journal. En 1936 enfin, c'est *La jeunesse de H. F. Amiel ; lettres à sa famille, ses amis, ses amies — pour servir d'introduction au Journal intime — publiées avec une préface et des notes*. Titre modeste ; la Préface, qui compte 80 pages, est signée de Bernard Bouvier ; tableau fouillé, nuancé, des « années d'apprentissage » du philosophe.

Voilà l'essentiel de ce grand labeur. Ajoutons-y plusieurs publications partielles d'inédits, postérieures à 1930, faites de ci de là, dans les *Mélanges* offerts à M. Fernand Baldensperger et à M. Max Huber, dans la *Revue d'Histoire suisse*, dans la *Nouvelle Revue française*, dans *Mesures*, etc. Bernard Bouvier aurait désiré publier intégralement, sans coupure, le journal intime d'un mois de l'existence d'Amiel, afin qu'on pût examiner au moins une fois les mailles délicates de cette pensée qu'il engendrait, qu'il sécrétait sans interruption, comme une araignée file sa toile — mais c'est lui seul qu'il emprisonnait dans ses lacs, étant sa vraie victime, par les contraintes qu'il s'opposait à lui-même, par son incertitude majeure, métaphysique ; cependant, victime stoïque, *héroïque* en sa faiblesse (le mot se trouve dans l'introduction de Bernard Bouvier à son édition nouvelle du *Journal intime* ; il est aussi, si je ne me trompe, dans l'Avant-propos à *Philine* qu'a composé M. Edmond Jaloux).

Non content de le publier, Bernard Bouvier parlait d'Amiel en Suisse, à l'étranger, avec la vigueur, la conviction communicative qu'il mettait à tous ses propos. Lui-même pourra nous donner quelque idée de la bonne volonté militante avec laquelle il s'est dépensé. Voici un passage d'une lettre qu'il m'adressa le 31 janvier 1928 : « J'étais la semaine dernière au milieu de nos collègues bâlois, appelé par le cercle des romanistes, le « Gay Saber », où je compte plusieurs anciens élèves... Une petite salle, mais remplie d'auditeurs intelligents et sympathiques, c'est pour moi un vrai régal. Faire la conquête d'un grand public,

pour qui mon sujet est nouveau, c'est un sport qui ne me tente plus. A ces Bâlois... je répétais une conférence que j'ai faite, il y a deux ans, dans notre société d'études allemandes, sur Amiel et le Faust de Goethe... » Et plus loin : « Vous voyez, je m'efforce de remplir la tâche qui s'impose aux années où je puis travailler encore. A la fin de novembre, j'ai fait, dans le cercle aristocratique du « Convegno » de Milan, deux conférences sur « Amiel et la vie extérieure » et « Amiel et la vie intérieure » qui m'ont donné beaucoup de peine, à cause de la surabondance des matériaux qui sont entre mes mains. La « Societa di cultura » de Turin, présidée par le romaniste Bertoni, autrefois professeur à Fribourg, m'invite à les répéter chez elle, vers la fin de février. Il y a quinze jours, dans le petit cercle des philosophes genevois... je parlais de la vie religieuse (non pas « la religion ») d'Amiel. C'était une façon de répondre, sous forme de causerie, à la thèse de Léon Bopp... Je prépare pour la librairie Stock, un recueil de fragments de critique littéraire. Les éléments en sont réunis. Mais il y a une introduction à faire, c'est le gros morceau pour un homme dont les ressorts sont détendus et qui se sent parfois accablé d'une lassitude morne. Abattement de l'âge, ou des années de deuil ? Je ne sais... »

C'est ainsi que nous connaissons maintenant le véritable Amiel, les complexités de sa nature, les contradictions qui le partagent. Les légendes qui se sont formées autour de lui, nous avons les moyens de les détruire, ou d'en sonder la raison d'être. Si son côté « Hindou » apparaît mieux, ses crises de dépersonnalisation, ses extases cosmiques, nous voyons aussi toutes ses souffrances, sa hantise de la solitude, sa hantise sexuelle, les résistances, les freins, qui bloquent en leur principe ses élans, ses espoirs. Parmi les fragments récemment imprimés, il y a des aveux, presque des appels et des cris que l'on ne peut oublier. Tout le courage d'Amiel fut de l'ordre de la connaissance de soi. Il le mit à l'épreuve avec constance, implacablement ; en sorte que les critiques contemporains les plus mal intentionnés à son égard sont toujours dépassés par le

Journal lui-même ; leurs sentiments sont toujours percés à jour et comme prévus par sa clairvoyance ; d'avance jugés, classés, jusque dans leurs injustices ; tout ce qui est faiblesse en lui se trouve ainsi compensé par la puissance du regard intérieur.

Dans ses préfaces et dans ses introductions, Bernard Bouvier, — si différent d'Amiel ! — a su parler du *Journal* noblement, gravement, avec sobriété et plénitude. Ce sont là de beaux essais de critique morale qui possèdent les qualités qu'Albert Thibaudet se plaisait à reconnaître aux analystes romands. Peut-être, soucieux de répondre à ceux qui ne veulent voir dans Amiel que la maladie de la volonté et la désagrégation de la personne, lui a-t-il prêté, à son insu, quelques unes de ses vertus actives ! Il a mis en valeur les manifestations du civisme d'Amiel, qui fut l'auteur du « Roulez tambours ! », comme il le rappelait un jour de l'autre guerre aux auditeurs de l'amphithéâtre Richelieu, à la Sorbonne.

Bernard Bouvier, en effet, avait grand souci du devoir civique et du devoir social. Son patriotisme n'était pas circonstanciel ; il était chevillé au plus profond de lui-même. Ce qu'on nomme quelquefois « la mission historique de Genève », n'a pas laissé d'échauffer son ardeur ; il s'émouvait, en ses dernières années, lorsqu'il songeait au passé et à l'avenir de cette ville. Car il n'estimait pas que l'art pût se suffire. Au romantisme des individualistes, il préférait, malgré ses fautes, le romantisme des humanitaires. Pour lui, la pensée doit conduire à l'action, et il aime l'œuvre qui rayonne, qui ouvre le cœur, et même celle qui anime les humeurs. Je me souviens qu'un jour nous nous sommes trouvés d'avis opposé sur le compte de Mallarmé et du plus célèbre de ses disciples contemporains ; et la formule qui exprimait la pensée de Bernard Bouvier était brève : c'est de la glace, c'est de la glace ! Malheur à celui qui prétend se retrancher de la vie, et qui lui préfère la solitude. Le reproche le plus net qu'il adresse à Rousseau, à la fin de son livre, est celui-ci : « Le promeneur solitaire a désiré un bonheur personnel, hors de la société, dans l'affranchissement de tout service. Ce fut son

erreur, et la cause profonde de sa souffrance ». Et s'il aime mieux Rousseau que Jean-Jacques, c'est parce que celui-là, du moins, a reconnu les bienfaits de l'institution civile « et qu'il a posé les devoirs de la liberté et de l'égalité ».

Ces devoirs, Bernard Bouvier les a posés sur le plan national. Il l'a fait avec une singulière éloquence, en 1909, lors des fêtes du jubilé de l'Université. S'adressant aux anciens étudiants de Genève, particulièrement aux Confédérés qui étaient revenus pour la circonstance au lieu de leurs études, il prononça des paroles « helvétiques » qui ne paraîtront pas déplacées aujourd'hui, ou anachroniques — je dis bien qu'elles datent de 1909, de ce temps où l'on s'assoupissait dans le sentiment de la paix universelle : « O Suisse, vingt-deux fois dissemblable et vingt-deux fois aimée, tous tes enfants te retrouvent en chacune de tes républiques ! Et toi, tu reconnais, malgré leurs pensers et leurs parlers divers, le cœur loyal qui veut te servir, dans la poitrine du berger des alpes solitaires, de l'ouvrier de nos grandes industries mécaniques, du paysan qui creuse lentement son sillon, de l'étudiant penché sur ses livres ou sur la cornue du laboratoire. L'Université de Genève est un des foyers de la culture nationale. Dans ce coin latin de la patrie commune, vous veniez, Confédérés, parler la langue de Rousseau, assouplir votre esprit à la claire méthode de nos naturalistes, à la sûre logique de nos juristes. Vous veniez égayer votre jeunesse dans la lumière de notre ciel presque méridional. Témoins d'un amour pour la patrie suisse, toujours plus conforme à notre raison et à notre volonté, dites, et répétez à vos fils, à vos élèves, qu'ils seront accueillis par l'Université de Genève comme des hôtes attendus, des filleuls préférés ! Parmi les dettes qui la lient à la Suisse, je n'en relèverai qu'une : elle lui doit plusieurs de ses meilleurs maîtres. Le Recteur de 1909, l'organisateur de ces fêtes du Jubilé, dont votre présence récompense les peines, n'est-il pas un fils du robuste et laborieux Jura bernois ?¹ Et l'historien de l'Académie de Calvin, c'est la poétique

¹ Le professeur Robert Chodat.

et méditative terre vaudoise qui nous l'a donné... Charles Borgeaud, cher et bon camarade des lointaines années, laisse-moi te choisir entre tant de condisciples, comme un modèle d'étudiant de la *Schola genevensis* !...

Etudiants Confédérés, nous voulons tous être les bons ouvriers de la démocratie éclairée. Nous voulons tous enrichir cette nationalité idéale, où se fondent en une unité supérieure les génies propres à nos races diverses. Il est indispensable au progrès de cette culture nationale que l'étudiant suisse-allemand comprenne et estime le caractère original des concitoyens de Calvin et de Rousseau. Et nous, nous sentons plus impérieusement que jamais le devoir de fortifier notre originalité menacée, par une étroite communion de sentiments et de volonté avec nos Confédérés.

Puisque les temps héroïques de la petite République, isolée et resserrée sur sa colline, sont à jamais révolus, où sera désormais sa force, son amour, sa patrie ? Toute la vie politique et sociale de Genève nous presse de redresser sur une base plus large, celle de l'unité suisse, le sens affaibli de la communauté. Soyez donc les bienvenus, étudiants confédérés, qui avez collaboré pour le salut de Genève, à une culture, une éducation, une vie plus largement nationales ! »

Cette page et les quelques autres qu'il m'a été permis de vous lire, portent dans leur rythme quelque chose de sa personne, le souffle de sa générosité. Il ne s'épargnait pas, ne se ménageait pas. S'il prenait soin de sa santé, c'est qu'il avait besoin d'une vie pleine, équilibrée. Il y avait en lui de la ressource ; il le savait, et il allait de l'avant, se dépensant, (comme dit le poète) « à s'accroître de ses dons ». Certains mots revenaient souvent sous sa plume : « source » « chaleur d'âme », « sentiment intérieur ». Sa pensée, écrit-il de Victor Hugo, « était une passion ». Il sentait que la pensée que l'on observe du dehors, que l'on définit à froid, que l'on fixe dans un schéma intellectuel est une chose, tandis que la pensée qui naît et qui grandit comme une plante, toute mêlée à l'existence, n'est pas une chose. Exposant, par exemple, ce que fut, chez Zola et ses contemporains, la dévotion à la science, son premier mouvement est de

s'étonner ; mais sur le point de condamner sans réserve une erreur, il fait cette remarque révélatrice : « Tant d'enthousiasme nous surprend, nous qui avons vu les déconvenues et les renoncements de la fin du siècle. Mais rien n'est plus malaisé que de mesurer le degré de chaleur que des idées nouvelles ont produit dans les cerveaux et dans les cœurs des hommes qui les ont vu naître, qui les ont adoptées dans la joie naïve de la vérité découverte. A distance, nous analysons ces idées et les jugeons plus librement qu'eux, et, c'est dans l'histoire littéraire comme dans toute l'histoire, une force et tout ensemble une faiblesse, pour qui doit comprendre et expliquer des œuvres et des actes depuis longtemps refroidis ».

Distinction que l'on pourrait croire « bergsonnienne », mais qui était sans doute le fruit de son expérience, de son enseignement : on n'arrache pas les idées des hommes, de la vie, sans qu'elles soient en danger de se flétrir. La critique est non avenue si elle ne cherche pas d'abord à sympathiser avec son objet. Bernard Bouvier admettait qu'au principe de la connaissance il y a l'amour ; c'est ce qu'il a répété ici-même, en 1937, le jour de la soutenance de thèse d'Albert Béguin.

Vue à travers les bouleversements de ces dernières années, dans le combat des lumières et des ombres qui se livre autour de nous, en nous-mêmes, la figure de Bernard Bouvier semble déjà lointaine. La guerre de 1914, il l'avait « supportée » ; mais celle-ci ? Il tâchait de détourner sa pensée de l'horreur, lui qui se portait d'instinct à l'opposé de l'esprit de négation. L'imagine-t-on, au contraire, dans le paysage spirituel du XIX^e siècle, qui s'est prolongé quelque temps au nôtre, on croit le voir réintégrer une patrie ; partout des formes amies, des êtres et des regards familiers ; un monde humain se compose, où il a sa place, un échange d'idées, de croyances, d'espairs. Bernard Bouvier était un grand libéral de l'ancienne tradition politique et surtout morale, celle de Montesquieu, de Rousseau, de M^{me} de Staël, qui doit tant à la Suisse romande. Idéaliste, optimiste malgré tout, je ne sais s'il admettait autrement que par principe que la nature fût mauvaise, et

l'homme malade. Spontanément, il ne soupçonnait pas le mal ; son bonheur était de regarder plus haut.

Qu'il étudiât Rousseau, Tolstoï, Hugo, Amiel, Zola même et son attitude au moment de l'affaire Dreyfus, un débat éveillait toujours son attention, celui de la conscience morale qui s'éclaire, se purifie, s'affermit. Considérer la religion comme un édifice dogmatique, une discipline, un instrument de conservation sociale, lui déplaisait. Il jugeait plus volontiers l'arbre à ses fruits, la vie aux actes qu'elle fait naître. La religion, dit-il, « est la connaissance par le cœur du sens de la vie », et il avait foi dans cette expérience intérieure. Il ne pensait pas que le progrès moral et religieux dût aller contre le désir de l'homme d'une liberté toujours plus grande et d'un épanouissement.

Mais il y a un trait de sa nature dont je n'ai parlé qu'incidemment, et qui frappait dès l'abord, bien qu'il ne fût aucunement superficiel, un trait qui corrige cette esquisse si incomplète : plus que personne en cette ville de Genève, Bernard Bouvier eut du *style*, un style de vie, de pensée et d'expression, qui lui appartenait bien. De la tenue, de l'élégance, avec un soupçon d'apprêt. Il savait le prix du style véritable, émanation de l'être, qui en doit dessiner fidèlement la figure, et qui change au gré de la vie. Bernard Bouvier a rappelé un jour que la sagesse de France était l'« art de vivre et d'exprimer ». Il l'a pratiqué en ces deux modes, qui ne se séparent point, et même aux derniers temps de son existence. Cet art personnel, il a montré qu'il le possédait jusque dans sa maladie. Infiniment sensible, uni à ses fils de cœur et d'intelligence, souriant à la joie de ses petits-enfants, il est demeuré droit et stoïque, par ce refus de s'abandonner.

Le 1^{er} juillet 1848, Amiel, résidant à Berlin, vient d'être appelé à l'Académie. Il songe à l'avenir, à la tâche qui l'attend à Genève, à ce qu'il voudrait être, et il note ceci dans son *Journal intime* :

« Purifier et ennoblir l'esprit genevois, en dégager le type original, le concilier avec la tendance spéculative et poétique des Vaudois, c'est une belle et bonne tâche ; ce que je puis encore le mieux être, c'est Genevois, mais

Genevois idéalisé (Rousseau, M^{me} de Staël). Corriger notre tournure d'esprit positive, précise, analytique, par l'élan, la poésie, l'idée. Eviter la sécheresse dogmatique, la froideur, le puritanisme. Oter à notre style sa lourdeur filandreuse, son inexactitude philologique, son inélégance. Allier ces contraires : introduire la plénitude dans la rigueur, l'élan dans la réserve, la saveur dans l'austérité, la richesse dans la simplicité. Etre net, vivant, souple, élégant, solide et brillant à la fois. Etre toi-même en un mot. Puisque tu es Genevois, dégager ton individualité de pensée et de style, ce sera encore rester Genevois... La nationalité genevoise est surtout négative. Il faudrait lui insuffler un nouveau principe de vie. Dans ce bon sens rétif et réfractaire il faudrait injecter le besoin philosophique, l'instinct de l'unité, de la vie, de l'enthousiasme. Comme jeune étudiant, je l'essayais déjà. Ce serait au moins de la conséquence avec moi-même, c'est évidemment une carrière, une vocation. »

Amiel, professeur, n'a pas été l'homme qu'il souhaitait. Il n'est devenu lui-même, peu à peu, que devant son miroir, et la plume à la main. Au contraire, Bernard Bouvier semble avoir réalisé très exactement dans sa vie, dans son enseignement, l'idéal que se forgeait Amiel. Toutes les qualités que celui-ci désirait ont été les qualités de Bernard Bouvier ; qu'elles fussent innées ou acquises, fruits de la nature ou de la culture, il les a mises en œuvre généreusement, libéralement. Ses élèves savent qu'ils ont été formés par un maître ; et ils savent aussi que ce maître, que cet érudit et ce grand lettré, était un homme.

Marcel RAYMOND.

Genève, novembre 1941.

BERNARD BOUVIER
(8 septembre 1861 - 18 juillet 1941)

**Son œuvre de président de la société Jean-Jacques Rousseau
1904-1941**

C'est sous l'empire d'une émotion bien compréhensible que nous inscrivons son nom en tête de ces lignes, et plus précisément dans ces *Annales* mêmes, auxquelles, jusqu'à ses derniers jours, il avait voué ses préoccupations, sa brillante intelligence et son cœur tout entier. Notre Comité parlerait même de désarroi, s'il ne savait pas que notre cher président eût désapprouvé une attitude contraire à sa propre nature, toujours encline à encourager ceux qu'un sort inclément semblait devoir laisser définitivement seuls et désemparés. Aussi pensons-nous, quoique notre peine soit celle de la première heure, honorer mieux sa mémoire, et suivre plus fidèlement son exemple, si nous reprenons conscience de nous-mêmes, et surtout du travail qu'il accomplit à la gloire du Citoyen de Genève.

* * *

Quelques années avant la fondation de notre Société, Bernard Bouvier, professeur de littérature française, de diction et d'improvisation à la Faculté des Lettres de Genève, terminait un de ses grands cours universitaires en parlant précisément de Jean-Jacques Rousseau ; il demandait instamment à ses nombreux auditeurs d'accorder à celui-ci, sinon la sympathie, laquelle ne se commande pas, du moins le respect qui lui est dû.

Or, c'est sous le signe de cette pressante recommandation que nous sommes appelé à considérer la manière dont notre maître conçut, dès le début, sa mission de créateur et de constant animateur de notre institution.

Chez un homme de la probité intellectuelle de Bernard Bouvier, le respect pour Jean-Jacques ne pouvait qu'impliquer cette objectivité parfaite qui éloigna de notre Société à son berceau tout courant d'idées partisans. Cette image du berceau en appelle une autre, qui ne saurait être séparée du souvenir que nous conservons de notre président. Car c'est lui qui tint en quelque sorte sur les fonts baptismaux toute l'entreprise, dès ses lointains débuts, dès les premiers essais de sa réalisation. Ce fut en effet à la suite de deux séances tenues en son domicile, qu'une Commission d'initiative, dont il fut le constant et persuasif porte-parole, reçut du Conseil Administratif de notre ville, à la fin de l'année 1903, la concession d'une salle consacrée aux *Archives Jean-Jacques Rousseau*, dans la Bibliothèque publique ; ce qui lui permit de préparer, cette première étape heureusement franchie, l'assemblée constitutive qui, le 6 juin 1904, consacra la fondation de notre Société dans l'Aula de l'Université.

A l'attitude de respect et d'impartialité qui soutinrent l'activité créatrice de Bernard Bouvier, s'était donc joint le souci de ne pas fonder une institution savante sans s'être auparavant assuré des moyens directs d'information. La constitution et la possibilité d'utilisation d'un fonds documentaire devaient donc précéder, et précédèrent en effet, la naissance de la Société elle-même. Comment aurait-il pu d'ailleurs en être autrement, de la part d'un homme qu'une longue et sévère formation académique avait rompu à la méthode scientifique ?

* * *

L'objectivité dont il fit preuve dès le début, nous n'avons qu'à ouvrir le premier tome des *Annales* pour en avoir la preuve. Car le premier article rédactionnel de celles-ci, paru sous le titre de *La Société Jean-Jacques*

Rousseau, et signé par l'excellent rousseauiste que fut Eugène Ritter, renferme de précieux renseignements sur les intentions qui guidèrent nos fondateurs. Il a entre autres le mérite de citer textuellement la circulaire de convocation à l'assemblée constitutive, ainsi que le rapport présenté, au cours de celle-ci, par Bernard Bouvier. Nous ne pouvons résister au désir de reproduire certains courts, mais significatifs passages de ce dernier document :

« ...Notre ambition est d'accomplir une œuvre de science et de conscience, déclare le rapporteur... Tout ce que nous avons dit et fait jusqu'ici, prouve assez que la pensée d'une glorification systématique de Rousseau nous est tout à fait étrangère... L'œuvre suprême de la critique est d'être juste : et pour préparer le jugement équitable qui sera un jour prononcé sur le citoyen de Genève, il nous faut recueillir et établir solidement tous les éléments de la vérité... La *Société Jean-Jacques Rousseau* n'entreprend point une œuvre d'apologie aveugle et maladroite. Elle accueille, elle unit tous ceux qui cherchent loyalement... »

Il nous suffit d'ailleurs, et l'exemple que nous choisissons pourrait sans doute être pris parmi beaucoup d'autres, de lire la réponse que donna Ferdinand Brunetière, en date du 14 mai 1904, à la demande de collaboration que lui avait adressée Bernard Bouvier, l'un de ses anciens élèves à l'École Normale Supérieure, pour être assuré que cette méthode était la bonne, pour constater aussi qu'elle entraîna l'adhésion raisonnée de l'éminent académicien.

* * *

La notion d'impartialité étant inséparable de celle de souci de critique historique, nous trouvons, dans le même appel rédigé par Bernard Bouvier, le témoignage de cette deuxième préoccupation. On y voit que le but lointain mais supérieur des promoteurs, tout en restant complètement étranger à une intention quelconque de propagande purement littéraire, était bien une édition

critique des œuvres de Rousseau, fondée sur de patients travaux d'approche.

* * *

Cette attitude loyale, dont nous venons de mentionner deux éléments essentiels, valut à notre président, admirablement secondé par ses ressources personnelles de persuasion et d'entrain contagieux, la plus belle récompense qu'il eût pu rêver, à savoir la sympathie active dont bénéficia la Société naissante, et, quelques années plus tard, le succès indéniable que rencontra, de la part des différentes classes de la population genevoise, le Jubilé bicentenaire de Rousseau. Si l'on se réfère aux réticences qui marquèrent celui de 1878, il est permis d'affirmer qu'un long chemin fut parcouru dès lors jusqu'en cette année 1912, où l'on assista, — *si licet parva componere magnis*, — à une réconciliation entre la cité traditionaliste et jusqu'alors trop peu « compréhensive », et la personne du plus indiscipliné, mais du plus génial peut-être de ses enfants.

* * *

Un double écueil fut encore évité, et cela nous le devons pour une grande part à Bernard Bouvier. Nous voulons dire que celui-ci désirait, — et qu'il y réussit, — à créer et à faire prospérer une association qui fût plus et mieux qu'un cercle de chercheurs du terroir, une réunion d'amateurs, éclairés ou non, dont les loisirs n'eussent demandé qu'à être distraits par la contemplation tranquille, égoïste et sans résultat réel, de pures reliques. Il savait que l'érudition qui n'est qu'un but à elle-même est synonyme de sécheresse et d'impuissance. Comment pouvait-il oublier, d'ailleurs, qu'il était lui-même un normalien doublé d'un orateur de marque ? A ce double titre, Bernard Bouvier savait que l'enseignement était la fin suprême des études qu'il avait lui-même poursuivies et que l'expression était le corollaire naturel de toute information. Il n'ignorait donc pas que la nouvelle société ne serait intéressante, — et surtout utile, — que si, d'une part, elle débordait le cadre des contin-

gences locales, et si, de l'autre, les investigations rousseauistes aboutissaient à la diffusion de travaux personnels. Le premier point, Bernard Bouvier l'avait déjà abordé dans son rapport susindiqué du 6 juin 1904 :

« ...S'il devait suffire à notre entreprise de quelques hommes de bonne volonté, de quelques savants habiles et de quelques hommes riches et généreux, et d'autre part, pour exciter et soutenir leur zèle, de quelques esprits chagrins, défiants et trop attentifs à la médiocrité des individus, Genève l'accomplirait à elle seule. Mais l'œuvre proposée dépasse nos forces, et d'ailleurs, comme Rousseau lui-même, ses idées ont couru le monde et germé partout. On l'a placé à la tête du cosmopolitisme moderne. La *Société Jean-Jacques Rousseau* doit être cosmopolite... »

Quant à la seconde question, les vingt-sept volumes parus à ce jour des *Annales* sont là, en tout premier lieu, pour y répondre. Outre la part de l'ordre administratif que Bernard Bouvier assumait de cette publication, outre les nombreux articles dont il enrichit sa *Bibliographie* ou sa *Chronique*, outre la haute et bienveillante direction dont il se chargea pendant plus de trente-cinq années, il voulut se mettre lui-même à la tâche, dès l'époque de préparation du premier volume, par la présentation de *Notes de Voltaire sur la Profession de foi du vicaire savoyard*. C'est, d'autre part, à sa plume autorisée qu'elles doivent les articles nécrologiques sur deux rousseauistes étrangers, Fernand de Girardin, collectionneur et auteur de *l'Iconographie de Jean-Jacques Rousseau* et de *l'Iconographie des œuvres de Jean-Jacques Rousseau*, et de Lucien Pinvert, — membre de notre Comité dès la première heure, — qui s'était chargé de la partie française de la *Bibliographie* de notre revue. Bernard Bouvier nous rendit le même service quant à notre regretté vice-président Eugène Ritter et à Louis-J. Courtois. Ce dernier nom nous engage, et notre président n'eût pas voulu qu'il en fût autrement, à rappeler la part immense qu'Alexis François, puis Louis-J. Courtois, successeur de celui-ci au secrétariat et à la rédaction des *Annales*, prirent à

l'élaboration de celles-ci. Ils en furent l'un et l'autre la cheville ouvrière.

A. François fut également l'un des principaux ouvriers de l'Exposition iconographique du 2^e centenaire (1^{er}-30 juin 1912), et, incontestablement, l'organisateur de notre Musée, inauguré le 23 décembre 1916. Il publia dans les *Annales* d'importants fragments de la *Correspondance* et L.-J. Courtois y inséra sa savante *Chronologie critique*. Ce double rappel ne saurait être séparé d'un compte rendu de l'activité de Bernard Bouvier, qui entoura, en toute connaissance de cause, d'une égale affection ces deux précieux collaborateurs.

Notre maître était trop sincèrement président pour ne pas profiter de toutes les occasions de remplir les devoirs, mêmes indirects, de sa charge. Aussi les *Annales* et Genève ne furent-elles pas seules à accueillir ses écrits ou même à entendre sa parole entraînant. Au cours de l'année jubilaire 1912, il publie divers articles : *L'âme de Rousseau* (*Semaine littéraire*), *La vocation de Rousseau musicien* (*Schweizerische Lehrerzeitung*), *Les Confessions de J.-J. Rousseau et l'artiste littéraire au XIX^e siècle* (*Bibliothèque universelle et Revue suisse*), *Rousseau critique littéraire* (*Journal de Genève*) ; de plus, il parut cette interview de B. Bouvier : *Une enquête : Y a-t-il encore du J.-J. Rousseau inédit ?* (*Tribune de Genève*) ; dans l'Aula de l'Université il donne dix magistrales conférences sur « Jean-Jacques Rousseau, sa vie et son œuvre », qui parurent en forme de volume, par les soins de la maison Jullien, éditeur des *Annales* depuis le début. Rappelons à ce propos que, dans la période de son professorat, Bernard Bouvier choisit plus d'une fois Jean-Jacques Rousseau comme thème de son enseignement.

D'autre part, en 1906 déjà, il avait fait assister le public zurichois à un « Voyage de Rousseau autour du lac de Genève », conférence qui fut répétée à Baden en 1908, à Lucerne en 1917, à Lugano puis à Lucerne en 1931. Il parle de Rousseau à Hambourg et à Lubeck en 1906, à Bonn en 1910, des *Confessions* à Zurich en 1911, des *Confessions* et de la *Nouvelle Héloïse* à Varsovie et à Riga en 1923, à Oslo en 1924. Quant aux mani-

festations de plus grande envergure, Bernard Bouvier prononça en Sorbonne, le 28 juin 1912, lors des fêtes françaises du Jubilé, un discours au nom de l'Université de Genève ; il dirigea la séance commémorative tenue en notre Université, le 27 juin de la même année, jour où l'on assista, dans le Parc de l'Ariana, à la première des représentations du *Pygmalion* et du *Devin*, organisées par le Cercle des Arts et des Lettres sous les auspices de notre Société. Et combien n'oublions-nous pas de ces multiples actes présidentiels, où Bernard Bouvier mettait le meilleur de lui-même ? A ce propos nous n'omettrons pas de rappeler les belles pages et les purs morceaux d'éloquence académique que constituent la série de ses rapports administratifs. Ses auditeurs les écoutaient avec délices. Il en reste l'impression de tours d'horizon, d'allure remarquablement littéraire, où la vie rousseauiste internationale était décrite de façon suggestive et élégante.

Si au cours de sa carrière de président pourvu d'une autorité d'autant plus grande qu'aucun homme ne fut moins autoritaire, la sensibilité affinée et vibrante de Bernard Bouvier ne resta pas à l'abri de toute déception, de fréquents et indiscutables succès, confirmant celui qu'il avait rencontré le jour de la fondation, encourageaient cependant ses efforts.

Nous n'avons guère fait que citer, mais sans parler encore de leur réussite, nos Archives, nos *Annales*, l'Exposition iconographique de 1912, qui préluda de façon si heureuse à la création de notre Musée, dont l'attraction est actuellement indéniable. Mais ce que nous n'avons pas même mentionné, ce sont les sentiments de respectueux attachement que vouèrent à Bernard Bouvier ceux qui l'avaient vu à l'œuvre dans n'importe quel domaine de son activité, les personnes en particulier qui, grâce à lui, ne sauraient plus considérer d'un œil indifférent, — et sans que le cœur en prenne sa part, — ce qui a été fait depuis les environs de 1900 en mémoire de Jean-Jacques. Or, des marques plus apparentes de gratitude furent, plus d'une fois, accordées à notre président. En ce qui concerne en particulier le Jubilé de 1912, celui-ci s'y était adonné corps et

âme ; et c'est avec une confiance digne d'un plus important interlocuteur qu'il nous avait abordé nous-même dans une rue de notre ville, pour solliciter notre adhésion au grand comité de cette manifestation ! combien de démarches semblables n'avait-il pas opérées au cours de ces longs mois d'une préparation que le succès devait couronner sans conteste ? Nous avons déjà fait allusion, — mais nous tenons à insister sur ce point, — à la faveur que cette célébration obtint de la part de la population genevoise ; et surtout, les rousseauistes des premières années n'oublièrent pas le banquet tenu par notre Société le 27 juin 1912 dans l'Hôtel des Exercices de l'Arquebuse et de la Navigation, au cours duquel un témoignage modeste, mais combien sincère, de reconnaissance lui fut offert ainsi qu'à Madame Bouvier, sa diligente collaboratrice. Ils se sont également souvenus de l'émotion poignante qui tarit alors la voix de B. Bouvier. D'autre part, en avril 1914, l'Université de Zurich décerna le grade de docteur *honoris causa* à celui-ci, notamment en sa qualité de fondateur de la Société Jean-Jacques Rousseau. En 1928, ce fut le tour de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie à Chambéry : elle devait remplacer Eugène Ritter sur le rôle de ses membres correspondants. En choisissant alors Bernard Bouvier, elle rendit un hommage mérité à notre institution ainsi qu'à son président.

Lorsque l'état de sa santé devint précaire, il consacra à la Société Jean-Jacques Rousseau ses ultimes préoccupations et le reste de ses forces. On s'en est rendu compte lors de notre réunion annuelle de décembre 1940. Gravement malade, il réussit, au prix d'un suprême effort sur lui-même, à diriger, avec sa maîtrise habituelle, cette assemblée générale qui, pour lui, devait être la dernière. En cette occasion, les remerciements les plus affectueux, la meilleure preuve d'attachement qu'il eût pu souhaiter, ce furent l'inquiétude même et les pressentiments qui étreignaient les cœurs et se lisaient sur le visage de ses auditeurs.

* * *

Nous avons rappelé d'une manière bien imparfaite et bien incomplète ce que notre président fit pour notre Société et, par l'intermédiaire de celle-ci, pour la cause des études consacrées à Jean-Jacques Rousseau. Notre tâche a pourtant été facilitée et voici pourquoi :

Nous avons entendu jadis l'éminent historien Charles Borgeaud, — ami d'enfance de Bernard Bouvier, — observer, avec exemple à l'appui et à propos d'un projet de publication entrevu par une autre société genevoise, qu'une entreprise de ce genre tire son entière signification de l'homme qui la dirige ; ce qui revenait à dire que les plus beaux programmes du monde restent lettre morte s'il manque à leur réalisation l'autorité intellectuelle d'un maître. Nous affirmerons donc que Bernard Bouvier a imprimé à tel point à notre institution et à ses *Annales* la marque de son entraînant personnalité, à la fois douce et forte, que quiconque étudie leur histoire y puise le plus sûr des enseignements sur celui qui les a conduites. Cette histoire évoque, à chacune de ses pages, la belle figure de Bernard Bouvier, et l'on ne saurait d'autre part songer à celui-ci sans que se présentent d'emblée à l'esprit la Société Jean-Jacques Rousseau, près de quarante années d'efforts patients, et, au-delà et plus haut, l'image du Citoyen de Genève.

* * *

Nous avons résolu, au début de cet article, de reprendre conscience de nous-mêmes, et de l'activité déployée par notre cher maître. Recueillons donc maintenant avec vaillance, et animés d'un sentiment de piété toute filiale, le lourd mais précieux héritage qu'il nous a laissé. Nous nous rappelons du reste l'avoir entendu, dans une circonstance étrangère à notre propos, évoquer avec chaleur le symbole du flambeau que les aînés doivent passer à leurs cadets. Nous nous souviendrons aussi de ce conseil, donné jadis par lui *ex cathedra*, de ne pas s'attacher à certaines figures mais plutôt aux institutions qu'elles représentent. Tel que nous l'avons connu et aimé, d'ailleurs, le vœu le plus ardent de cet homme généreux entre tous ne fut-il

pas de reporter une bonne part du mérite de cette activité si constante et si féconde, — et qui fut essentiellement la sienne, — sur des successeurs auxquels il avait fait largement confiance dès les temps heureux de la collaboration ? Les menus services rendus alors par ceux-ci à l'entreprise commune, leur président ne les avait que trop libéralement reconnus. Aussi se doivent-ils, maintenant qu'il n'est plus, de lui accorder le seul hommage qui convienne à son désir suprême : son œuvre, ils ne le reconnaîtront pleinement qu'en s'efforçant, au plus près de leur conscience, de la poursuivre ; elle doit survivre, parce que Bernard Bouvier l'a créée viable, parce qu'il a su la rendre vivante et parce que, leur faisant crédit, il a voulu la leur transmettre.

* * *

Le courage nécessaire, les membres du Comité de la Société Jean-Jacques Rousseau le puiseront dans ces sentiments-là, et dans le culte fervent du souvenir, dont ils honoreront le chef et l'ami qui tenait à eux comme ils tenaient à lui. Aux heures difficiles, ils se rappelleront que l'un des buts de Bernard Bouvier fut toujours de réunir, en un faisceau d'efforts communs, les volontés diverses et les attitudes divergentes. Ils n'oublieront pas non plus que, dès le temps des études, ce vrai maître suivit ses disciples au cours de toute leur carrière ; ils comprendront mieux ainsi la beauté que comporte le terme, si simple mais si plein de sens, de fidélité réciproque.

* * *

Aussi bien, si nous accordons à la mémoire celui qui nous a quittés, un peu de la fidélité dont il nous combla, n'accomplirons-nous que notre devoir ! Tous les efforts aussi que nous déploierons selon la tradition qu'il nous a léguée, tous les pas que nous ferons sur la voie qu'il nous a tracée, nous aideront à garder plus intacte, jusqu'à la fin et au plus profond de notre cœur, son image nette et lumineuse. N'aurons-nous pas ainsi le

sentiment d'être en même temps plus équitables envers le grand écrivain de chez nous, à qui Bernard Bouvier a consacré tant d'heures de son existence, et en l'honneur duquel nous nous étions joints à lui ?

Fernand AUBERT.

BIBLIOGRAPHIE

Complément pour la Bibliographie des années 1937 à 1938.

FRANCE

M. JOURDA. *J.-J. Rousseau à Montpellier*. Communication faite à la séance générale du 26 mai 1937. Extrait du *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier* (année 1937).

Voilà une utile et précise étude sur un épisode peu connu de la vie de Rousseau.

Revue de littérature comparée, juillet-septembre 1938.
H. RODDIER. *La querelle Rousseau-Hume*.

Un article admirable et qu'on peut considérer comme définitif sur la question Rousseau-Hume. L'auteur estime que le moment est venu de *juger* le cas, et personne ne peut contester qu'il ne l'ait fait avec une rare pénétration. Il montre Hume très fier de présenter R. à ses amis anglais, et R. essayant de s'y soustraire ; Hume ne comprend pas cette réserve ou cette sauvagerie, et chaque incident nouveau concourt à creuser un abîme entre les deux hommes. Voici quelques mots de la conclusion (p. 473) : « Bien que « nous revenions ainsi à une appréciation sévère de la « conduite de Hume qui a profité indument, pour fortifier « sa cause, de l'opinion qui régnait chez les « philosophes », « et proclamer R. « *the blackest and most atrocious villain* « *that ever disgraced human nature* », nous avons dû aban- « donner ou corriger, chemin faisant presque toutes les

« accusations reprises dans la correspondance générale, en particulier celles de Musset-Pathay. Si l'on excepte les divergences de tempérament ou de goûts, qu'on ne peut de bonne foi imputer à Hume, on s'aperçoit que la faute essentielle remonte aux premiers temps de la rencontre, alors qu'il ne connaissait pas R. personnellement. Le premier reproche donc qu'on est amené à lui faire est celui qu'il (Hume) s'adresse à lui-même dans une lettre à Turgot en sept. 1766 : Pourquoi s'est-il chargé d'une aussi lourde tâche sans en connaître la difficulté ni l'étendue. » (C. à d. que Hume n'a pas vu le R. pourchassé et persécuté et qui demande une tendresse que Hume ne pouvait pas donner, dont il ne comprenait pas la nécessité.) M. Roddier ajoute que les deux femmes qui insistèrent pour confier R. à Hume ont commis la même faute ; elles ne connaissaient ni l'une ni l'autre R. personnellement.

R. de son côté méritait ce reproche : « A cet être imaginaire (c. à d. ce Hume qu'il imaginait un être de tendresse) il accorde aveuglément confiance, par une sympathie naturelle qu'il pensait alors réciproque. » M. Roddier conçoit que dans les circonstances existantes, R. ait pu en concevoir l'existence ; il revient comme d'autres sur ce fait que le regard fixe de Hume était troublant et que R. ne fut pas le seul à en être impressionné ; quant à l'affaire de la lettre du « Roi de Prusse », Hume n'a pas agi candidement.

M. Roddier renvoie à un article à paraître dans la *Rev. d'hist. litt.* sur l'épisode de la chaise à porteur.

[A. S.]

BIBLIOGRAPHIE DES ANNÉES 1939 ET 1940

ALLEMAGNE

Rudolf BUCK. *Rousseau und die deutsche Romantik*. Berlin Junker und Dünnhaupt 1939, 146 p.

Cet ouvrage, publié dans la collection des « Neue Deutsche Forschungen, Abteilung Vergleichende Literaturwissen-

schaft », étudie l'attitude des écrivains romantiques allemands à l'égard de J.-J. Rousseau. L'auteur ne s'occupe pas seulement de l'art littéraire préromantique de Rousseau et de son influence sur les écrivains allemands de 1770. Il montre la clarté avec laquelle ceux-ci prirent position à l'égard des problèmes posés par le citoyen de Genève, et comment ils se séparèrent de l'idéologie de la Révolution française. [P.-E. Sch.]

ANGLETERRE

ROUSSEAU. *Selections*. Edited by Romain Rolland. Living Thoughts Library, 1939.

Nous avons donné une analyse de la préface de Romain Rolland et de son choix de morceaux de J.-J. Rousseau, dans notre tome XXVII, p. 318.

C. E. VAUGHAN. *Studies in the history of political philosophy before and after Rousseau*. Edited with a Memoir by A.G. Little.

With a list of the writings of the author by H. B. Charlton. Manchester University Press, Manchester 1939, tomes I et II. Ces 2 volumes, qui étaient épuisés et ont été complétés par Vaughan lui-même puis par son éditeur, sont en réalité les tomes I et III d'une vaste histoire de la philosophie politique, dont ses « Ecrits politiques de J.-J. Rousseau » devaient constituer la deuxième partie. De plus, un chapitre devait être consacré à Bentham et à la théorie de l'utilité benthamique. Comme on sait cette théorie fut étudiée, et perfectionnée par cet autre « citoyen de Genève » que fut Etienne Dumont. [A. S.]

E. J. MORLEY, *Boswell & Rousseau*, dans *Quarterly Review*, janvier 1939, p. 82, ss.

ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Volta Review, (Washington). Janvier, 1939, pp. 29-30 ; 60, G. Vogt, J. J. Rousseau passionate pilgrim, traduit de l'allemand par H. B. Bachrash.

La *Volta Review* est l'organe de « l'Association américaine pour l'enseignement de la parole aux sourds. » L'article est indiqué à la table des matières : « J.-J. Rousseau... Un Allemand, maintenant vivant en Suisse, nous a envoyé une ébauche biographique d'un grand écrivain dont la surdité affecta sa vie et sa personnalité de mainte façon. » Cette vie de R. en cinq colonnes, est à peu près exacte ; le point de départ est donc cette page des *Confessions* dans laquelle R. décrit ce bourdonnement d'oreille qui le surprit inopinément un jour, ne cessa jamais, et qui fut accompagné d'une dureté d'oreille : « R. a écrit dans un style tout à fait dramatique de sa surdité, qui, quoique pas complète, était accompagnée de bruits continuels dans sa tête ». Cette surdité augmenta beaucoup sa timidité naturelle ; et nous apprenons que « finalement il construisit (*sic*) à l'île de Saint-Pierre, où il avait trouvé une retraite, une étrange demeure. A l'étage inférieur il y avait une trappe par laquelle il s'enfuyait à la cave lorsque des visiteurs approchaient ». L'article se termine ainsi : « Nous qui sommes durs d'oreille, ne saurions mieux honorer la mémoire de ce grand homme qu'en lisant et en cherchant à comprendre ses œuvres qui sont remplies de conseils ayant pour but le bonheur de l'humanité ». [A.S.]

Publications Modern Language Association of America.
March 1939, pp. 212-222.

A.C. Keller, « Plutarch and R.'s *First Discourse*. » n'ajoute guère à ce que nous savions. L'auteur paraît ignorer l'article d'André Oltramare dans les *Mélanges Bernard Bouvier*, 1920, « Plutarque dans Rousseau. »

Philological Quarterly (Université d'Iowa) July, 1939, pp. 225-242.

Richard B. Sewall, *R.'s Second Discourse in England and Scotland, 1762 to 1782*. Suite de l'article cité *Annales R.* 1938, p. 306. Plusieurs auteurs continuent à attaquer R. pour avoir fait l'éloge de l'homme sauvage (*man's brutish condition*) ce qui est contraire à l'enseignement de la Genèse. Cependant, nous trouvons le philosophe James Beattie, qui, dans une lettre à un Rev. Williamson (22 oct. 1767)

proteste contre cette interprétation que R. ait exalté le bestial primitif dans le *Second Discours*.

Romanic Review (New-York) Octobre 1939, pp. 260-272.

Albert Schinz. « L'état présent des Etudes rousseauistes. Résumé et Conclusion ». C'est le chapitre final du volume aujourd'hui terminé, mais dont la publication est retardée par la guerre.

Romanic Review, Décembre, 1939, pp. 369-381.

George R. Havens, « Diderot and the Composition of Rousseau's *First Discourse*. » L'éternelle question de la part que Diderot peut avoir eue dans l'inspiration du *Premier Discours*. L'auteur pense que Diderot, goûtant de la prison à Vincennes, c'est-à-dire pour l'heure victime d'une organisation sociale tyrannique, aurait été naturellement disposé à approuver le projet d'un écrit qui flagellait cette société.

La maison d'éditions scolaires F. S. Crofts a commencé à introduire en Amérique les éditions « Classiques Larousse ». Un des petits volumes annoncé en 1939 était celui contenant *Discours et Lettres sur les Spectacles*.

ALBERT SCHINZ. — *L'état présent des Etudes Rousseauistes*.

Reprinted from *The Romanic Review*, October 1939.

Notre savant collaborateur a publié dans la *Romanic Review* un chapitre de l'Etat présent des Etudes Rousseauistes dont il avait bien voulu donner naguère une première lecture aux membres de la Société J.-J. Rousseau, dans la grande salle de l'Athénée à Genève. [P.E. Sch.]

Modern Language Notes. March 1940, pp. 161-169.

Emmanuel Van des Muhl, *R. et les réformateurs du théâtre* : « Un rapprochement qu'on a peut-être trop longtemps négligé de faire entre la *Lettre à D'Alembert* et les représentants du théâtre larmoyant et du drame bourgeois au XVIII^e siècle ». Les *Entretiens sur le Fils naturel* sont de 1757. [Le sentimentalisme, cependant, R. ne l'a pas tant fait valoir dans la *Lettre à D'Alembert* qui est de 1758.]

Publications of the Modern Language Association of America,
 April 1940, pp. 270-280.

James A. Warner (maintenant à Hope College, Holland Michigan), *The Basis of J.-J. R.'s contemporary reputation in England*. Un essai de faire le bilan des travaux de Sewall et de Warner lui-même relatés fidèlement dans les *Annales* de ces dernières années. « Clear that the heart of R.'s contemporary appeal in England was the sentimentality ».

Modern Language Notes. June 1940, pp. 449-451.

E. C. Mossner, *Rousseau Hero-Worship. An unpublished intimate Record of 1766*. Sir Robert Liston (1748-1836), diplomate anglais, qui était à Paris en 1766 pour son éducation, connu et protégé par Hume, raconte — à la manière d'un Boswell, dans une lettre (conservée à la National Library d'Ecosse) datée 13 janvier, 1766, comment il vit Rousseau au moment où celui-ci partait en chaise pour l'Angleterre. Hume présenta le jeune homme qui avait une admiration passionnée pour Rousseau et qui le trouva « simple et affable » pendant une heure d'entretien ; il eut « the great honour to help him into the chaise ». (Qu'a-t-il dû penser, commente M. Mossner, quand il apprit « la vipère que Hume avait nourrie dans son sein »). [A.S.]

Modern Language Notes. November 1940, pp. 499-503.

George R. Havens, R., *Melon and Sir William Petty*, relève ce passage du *Premier Discours* (Hachette, vol. I, p. 12) : « Les anciens politiques parlaient sans cesse de mœurs et de vertu ; les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendrait à Alger ; un autre, en suivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien, et d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail... » R. se réfère ici sans doute à l'*Essai politique sur le commerce* de Melon (1734, 1736), lequel lui-même, se sert du *Political Arithmetick* de Sir William Petty (1691). Petty seul mentionne spécifiquement « l'esclave d'Alger ». R. n'a donc pas son renseigne-

ment de Melon. Il le tint peut-être de Diderot, qui était beaucoup plus familier avec l'anglais que Rousseau. [A.S.]

Modern Language Notes. December 1940, pp. 581-583.

Benj. M. Woodbridge, *Rousseau and Faust*. Rapprochement d'un passage de la *V^e Réverie* où on trouve ces mots : « A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement se dire : *Je voudrais que cet instant durât toujours* ». (souligné par M. Woodbridge) . . . et le fameux pari de Faust que Méphistophelès ne pourra pas lui procurer un instant de parfait bonheur :

F. Die Wette biet'ich.

M. Topp.

F. Und Schlag auf Schlag :

Werd' ich zum Augenblick sagen :

Verweile doch, du bist so schön !

Dann magst du mich in Fesseln schlagen.

Philological Quarterly. January, 1941, pp. 58-68.

Richard B. Sewall. *Wm. Kendrick, as translator and critic of R.* Toujours consciencieux cet auteur nous présente « R.'s most prolific and successful translator ». Encouragé par son succès avec la *Nouv. Héloïse*, il s'attaque au 2^d *Discours*. En sept ans, il publie dans le *Monthly Review* de nombreux comptes rendus de R. on peut le considérer comme « the most complete and most judicious contemporary judge of R's writings ». D'abord plutôt sévère pour l'auteur du 2^d *Discours*, il défend plus tard R. à propos des attaques dirigées sur le continent contre *Emile* et le *Vicaire savoyard*. [A.S.]

FRANCE

J.-J. ROUSSEAU. *Les Confessions*. Paris, Le Vasseur, 1939.

Les éditions Le Vasseur ont annoncé une édition de grand luxe, en 3 volumes in-4^o couronne, comportant 37 compositions en couleur du maître illustrateur A. Calbet. Ces illus-

trations comportent 3 bandeaux placés au départ de chaque volume, 3 culs-de-lampe, 30 hors-texte, dont un frontispice, plus un bandeau pour l'épître liminaire. Les compositions de A. Calbet ont été fidèlement gravées sur cuivre par le maître technicien Louis Maccard. Le texte comporte plus de 800 pages en caractère neufs Garamond corps 14 et tiré sur 2 couleurs chez Coulouma à Argentueil. [P.E. Sch.]

HONGRIE

Robert ELLA. — *Rousseau és a Zene*. Rousseau et la musique. Bibliothèque de l'Institut Français de l'Université de Budapest. Budapest 1939.

Grâce à cet effort consciencieux dans la recherche, l'étude de M^{lle} Robert enrichit la littérature déjà si vaste consacrée à la personne et à l'œuvre du grand Genevois. Avec une rare pénétration, l'auteur a groupé non seulement les idées exprimées par Rousseau lui-même sur la musique française et italienne, ainsi que sa conception musicale en général, mais aussi les théories émises à ce propos par ses autres commentateurs.

Cette étude se divise en cinq parties. La première décrit l'éducation musicale de Jean-Jacques, la grande influence exercée sur l'homme déjà adulte par ses impressions d'enfance ainsi que par le chant religieux protestant et les chansons profanes. Viennent ensuite ses premiers contacts avec la musique française et italienne, puis les études peu systématiques qu'il a menées pendant sa vie nomade, de même que les influences personnelles qui ont contribué à former sa théorie de la musique. La deuxième partie commente les conceptions de Rousseau sur la mélodie et l'harmonie. Partant de l'idée que la mélodie seule peut rendre une image juste des sentiments de l'homme primitif non corrompu par la civilisation, il méconnaît l'importance de l'harmonie qui, pour lui, n'a qu'une « beauté de convention ». Les langues du Midi, souples et musicales, engendrent, selon lui, la mélodie, alors que les langues nordiques, manquant de musicalité, doivent se contenter de faire naître l'harmonie, élément « gothique » de la musique. Dans la troisième partie,

L'auteur tâche de nous faire comprendre le rôle joué par Jean-Jacques dans la « guerre musicale » franco-italienne. M^{lle} Robert évoque ici le rôle joué par l'éducation musicale de Rousseau, par ses amis et ennemis, et traite de l'évolution des théories du temps sur la musique. La quatrième partie est consacrée à la tentative de Rousseau de « sauver », dans son *Pygmalion*, la musique française, qu'il avait si durement attaquée par ailleurs. Ce dialogue entre le texte lyrique et la musique tâche d'exprimer musicalement le développement sentimental et psychologique du héros. La cinquième partie est une récapitulation des idées de son auteur sur la place qu'a occupée la musique dans l'idéologie de Rousseau. Ici, comme dans les autres domaines de sa pensée c'est son intuition qui guide Jean-Jacques, plutôt que ses études et ses connaissances. Dans la musique, comme dans toute autre manifestation de l'âme humaine, il attache plus d'importance à l'expression fidèle des sentiments qu'à la valeur artistique. Grand défenseur de la perfectibilité, Rousseau cherche à coordonner les principes de l'art et de l'expression sentimentale.

Si l'auteur n'a pas mis à jour de faits ou de documents inédits, elle a, du moins, le grand mérite d'avoir entrepris une recherche approfondie et consciencieuse pour projeter davantage de lumière sur les relations qui existent entre les théories de l'auteur de *Pygmalion* sur la musique et son idéologie générale.

[F. L.]

SUISSE

Paul ANDRÉ, *Survivants*. Neuchâtel Attinger 1939, pp. 179 à 186 : « Le soulier ferré, la pervenche et Jean-Jacques. »

Le chapitre consacré par M. Paul André à Rousseau, à son influence sur le goût de la montagne, à la nouveauté de son langage philosophique, à la magie musicale de son style, à l'universalité et à la perennité de sa présence est écrit avec beaucoup de talent et mérite d'être retenu.

Nous ne pouvons par contre pas suivre entièrement M. André lorsqu'il tente de réfuter la véracité de Jean-

Jacques. C'est bien au bord du Pô, lors de son séjour à Turin, que Rousseau a eu, tout au moins partiellement, la révélation du Vicaire Savoyard. Dans la mesure où il l'avait déjà pressentie en Annecy, auprès de l'Abbé Guainier, il ne s'en est pas caché dans les Confessions. Et pourquoi l'épisode de la pervenche, qui inspira un si joli poème à la comtesse de Noailles, serait-il inventé ? Rousseau n'a-t-il pas souvent révélé qu'il aimait les fleurs et ceux ou celles qui les appréciaient ? [P.-E. Sch.].

Jean-Jacques Rousseau et la Suisse. Extraits de ses Oeuvres.
Troger, Selbstverlag des Herausgebers, Br. Hunziger.
Extrait des *Französische Lesehefte mit Präparation*
Heft 37.

La brève préface et la demi page de chronologie sont bien composées, mais rédigées, hélas ! en français fédéral. Le choix des morceaux caractérise l'amour de Rousseau pour Genève et pour les cantons combourgeois.

SPEERLI, Leonore. — *Rousseau und Zürich vom Erscheinen des ersten Discours bis zum Ausbruch der Revolution in Frankreich.* Zurich, Rentsch, 1941.

Bien que publié, au début de 1941, cet ouvrage, par son importance pour le rôle et l'influence de Rousseau en Suisse, mérite d'être déjà signalé ici. Un compte rendu plus étendu paraîtra dans le tome XXIX.

J.-J. Rousseau et l'Isle de St-Pierre. Tiré des *Rêveries du promeneur solitaire*. (5^e promenade). Société suisse des Bibliophiles, Berne Hallwylstrasse, 15, 1940. Bibliothèque du Bibliophile suisse, Série I, tome 33.

Cette jolie plaquette, tirée à 200 exemplaires numérotés, est dédiée aux participants à la 18^e réunion annuelle de la société suisse des bibliophiles, présidée par le Dr. J.-W. Meyer, à Bienne en mai 1940. Pendant cette séance, en effet, les bibliophiles entendent quelques mots de P. E. Schazmann sur le séjour de Jean-Jacques à l'Île de St-Pierre et sur les circonstances tragiques dans lesquelles le promeneur solitaire

se trouvait lorsqu'il rédigea ces pages sereines et harmonieuses. Puis une centaine d'exemplaires fut remise aux membres présents.

Le même jour, tandis qu'un bateau à moteur fend rapidement les eaux limpides du lac, les bibliophiles se sentent transportés dans le cadre d'une belle page de Rousseau. Comme jadis Jean-Jacques, il goûtent une douce rêverie, « laissant errer leurs regards au loin sur les romanesques rivages qui bordaient une vaste étendue d'eau claire et cristalline... » La nature et l'amour des beaux livres sont demeurés les mêmes, malgré les événements extérieurs troublés, aux temps qui précédèrent la Révolution française comme à notre époque. [P.-E. Sch.]

ROUSSEAU, *Bekenntnisse*. In der durch R. J. Humm geprüften und überarbeiteten Uebersetzung von H. Denhardt. Büchergilde Gutenberg. Zürich. Gildenbibliothek der Weltliteratur.

Cette belle édition de la traduction Denhardt publiée l'an dernier par la Guilde du livre est un précieux apport pour tous les rousseauistes de langue allemande ainsi que pour tous les lecteurs capables d'apprécier le chef-d'œuvre de l'autobiographie. Les notes eussent gagné à être revues à la lumière de la Chronologie de L. J. Courtois publiées dans le tome XV des Annales de la Société J. J. Rousseau. [P.-E. Sch.].

POCHON, Alfred. J.-J. Rousseau musicien et la critique. Essai de mise au point. [Montreux]. Les éditions du mois suisse, 1940, 53 p., in-8°.

On sait généralement que Jean-Jacques s'intéressait à la musique, qu'il l'aimait, qu'il en a fait son gagne-pain (comme copiste), qu'il a composé l'intermède « Le Devin du village » qui même à notre époque se joue de temps en temps et qu'enfin il est l'auteur du premier Dictionnaire de musique en langue française.

En toute chose Rousseau, cette âme inquiète et compliquée, recherchait le « simple », le « naturel » et l'opposait à l'esprit et à la culture raffinée de son époque. Rien d'éton-

nant donc qu'il ait également tenté de renouveler l'art musical d'après ses idées. Selon lui, le seul élément important de la composition musicale est la *mélodie*. Rousseau négligeait et méprisait même l'harmonie, le contrepoint, la fugue, donc tout ce qui compose la science musicale. Il préfère, cela va de soi, la musique des anciens grecs — dont on ne savait pas grand'chose — et la musique italienne — dont les mélodies l'avaient enchanté dans sa jeunesse — à la musique française qu'il juge insupportable et pour ainsi dire inexistante.

Mais Rousseau n'eut pas, en musique, le même succès ni la même influence qu'en littérature, en politique, en pédagogie. Son système de notation musicale chiffrée resta projet, la musique du « Devin » quoique fort appréciée par Gluck¹ et d'autres critiques contemporains et postérieurs, ne fit pas école ; ses autres compositions restèrent lettre morte ou à peu près, tandis que la musique de ses rivaux, Rameau surtout, à gardé tout son charme. Le Dictionnaire ne fut pas réimprimé. Suivant son penchant, Rousseau attribuait ses insuccès au parti pris et à la jalousie de ses contemporains. Rameau par exemple aurait jugé la musique du « Devin » d'une façon peu équitable. Rousseau, à son tour attaqua vivement le système harmonique de ce maître.

M. Pochon cite l'opinion de critiques plus ou moins bienveillants — Berlioz, Adam et plus tard Fétis, Riemann — qui déclarent que Rousseau manquait de connaissances en matière musicale. N'a-t-il pas dû accepter l'aide de collaborateurs pour écrire l'accompagnement (le « remplissage » comme il dit) des mélodies du « Devin » ! Un certain manque de savoir est évident mais certainement voulu. Si le génie de Rousseau, malgré ces lacunes, nous a légué le petit chef d'œuvre qu'est le « Devin », soyons lui en reconnaissants et n'avilissons pas ses mérites, même comme musicien ! Musicien de profession ou simple amateur ? se demande M. Pochon à la fin de son ouvrage. La question ne me semble pas d'une importance primordiale.

[G. W.]

¹ Pourquoi M. Pochon écrit-il « Glück » ?

WERNER, Denise. — *Jean-Jacques Rousseau*, dans *Die Schweiz in Lebensbildern*, Band VI, Waadt, Genf, herausgegeben von Hans Wälti, pp. 225 à 229.

Malgré tout ce qu'une biographie et un aperçu des œuvres de Rousseau en 4 pages et demie a de nécessairement incomplet et dans une certaine mesure de conventionnel, la brève étude de M^{lle} Denise Werner mérite d'être signalée. Le choix des épisodes biographiques est judicieux. La valeur littéraire des *Confessions* est bien mise en valeur. Le sens moral de ses œuvres philosophiques, son amour de la patrie et le caractère humain de son œuvre sont rappelés aux lecteurs avec beaucoup d'intelligence et de cœur. [P.-E. Sch.]

ÉTAT DES ARCHIVES

Etat des Archives J.-J. Rousseau au 30 juin 1941 : 2748 numéros ; augmentation depuis le 1^{er} juillet 1939 : 38 numéros.

Cette augmentation est due principalement aux dons faits par MM. Louis Blanc, Auguste Bouvier, Albert Choisy, Ed. Colin, Ed. Corr a, André Delattre, Giorgio Del Vecchio, Victor Friedmann, Bernard Gagnebin, Fr dric Gardy, Ed. Hachette, Charles Heinen, Paul-L. Léon, W. M ller, Fr dric Naville, Ed. Nizet et Bastard   Paris, Pierre-Paul Plan, Alfred Pochon, André Ravier, M^{me} Louisa Volz, M. James H. Warner ; les administrations : Bibliothèque publique et universitaire de Genève, dont un vol. provenant du legs fait par M. Bertrand Wiki. et un vol. venant d'un don fait par la Société de Géographie. Exposition Nationale Suisse (Zurich 1939).

A noter, parmi les dons : Un mouvement de montre fabriqué par Jean Romilly (1714-1796), horloger genevois établi à Paris grand ami de Rousseau dont il grava le cachet *Vitam impendere Vero* ; père de M^{me} Corancez, qui habitait avec son mari, rue Pl triere, la même maison que Rousseau. Donné par M. Pierre-Paul Plan. Une théière et une cafetière, de teinte brun chin , en faïence, — qui faisaient partie des ustensiles de ménage de Rousseau à l' le Saint-Pierre. Données par M^{lle} Louisa Volz.

Les Archives ont été consultées de la façon suivante du 1^{er} juillet 1939 au 30 juin 1941 : ...présences... volumes et documents communiqués.

(Renseignements fournis par M. Fernand Aubert, bibliothécaire à la Bibliothèque publique et universitaire et archiviste de la Société J.-J. Rousseau.)

CHRONIQUE

Les événements tragiques des deux dernières années n'ont en rien diminué l'intérêt porté à Jean-Jacques Rousseau. Notre bibliographie révèle l'activité des savants et des hommes de lettres dans ce domaine. Les grands journaux suisses et étrangers lui ont également accordé une large place. Des colonnes entières lui sont réservées dans la *Gazette de Lausanne* la *Neue Zürcher Zeitung*, la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, la *National Zeitung* de Bâle et dans plusieurs revues. Sa vie, ses opinions politiques, ses romans, sa philosophie sont cités et discutés. Les lieux qui lui furent chers ont été visités, décrits, photographiés et reproduits à grand tirage. L'Ile Rousseau, à Genève, côtoie son portrait dans un important quotidien norvégien.

Biographie.

Le *Juventus* de Budapest, dans son n° 8 de 1940, a consacré quelques lignes biographiques en latin à J.-J. Rousseau, dans son article intitulé *De praeclaris viris Helvetiae, qui fuerunt*. Deux articles biographiques beaucoup plus importants lui ont été consacrés par Noëlle Roger. L'un, dans le *Journal du Jura*, de Bienne, du 2 septembre 1930, retrace *Le triste voyage en Angleterre de Jean-Jacques Rousseau*. Autour de la petite maison de Wootton, entourée d'enfants blonds et roses, de moutons, de lapins et de modestes plantes au bord d'un ruisseau, se noue le drame qui lui prépare de sombres jours. C'est aussi de Jean-Jacques *l'homme le plus persécuté* que Noëlle Roger a entretenu les lecteurs de la *Gazette de Lausanne* du 26 février 1939.

Dans *Le Confédéré* de Martigny, du 31 octobre 1939, M. Louis-Joachim a retracé *l'agonie de J.-J. Rousseau* et posé à nouveau la question de son prétendu suicide.

Le *Journal de Montreux* (2 juin 1939) d'une part, le *Daily Telegraph* (26 août 1939) d'autre part ont fait revivre *J.-J. Rousseau musicien* et les opéras de Rousseau (*Rousseau's Opera*) et leur genèse d'après *Les confessions*. Ce sont aussi les Confessions qui ont fourni la matière de l'article de M. Carlo Cosmi, *Rousseau a Venezia*, dans la *Gazetta di Venezia* du 24 avril 1940.

L'article le plus approfondi et le plus scientifique de ces deux années sur la biographie de Rousseau parmi ceux dont nous avons à rendre compte cette année est celui de M. Ernest Seillière, dans le *Journal des Débats* du 21 janvier 1939. L'illustre Membre de l'Institut de France y parle notamment des travaux de M. Henri Roddier sur la *Querelle de Hume et de Rousseau*, publiés dans la *Revue de Littérature comparée*.

Littérature, politique, éducation, morale.

Une basse attaque d'Alain contre Rousseau nous a valu une belle défense de Bruno Blais dans *Le Jour* de Montréal (29 juin 1940), Pour M. Blais, le rationalisme, le romantisme, le naturalisme, procèdent de Rousseau. Son influence sur les plus grands écrivains qui l'ont suivi est indéniable : André Chénier, Mirabeau, Goethe, Joseph de Maistre, Bonald, Bernardin de Saint Pierre, Chateaubriand, M^{me} de Staël, Guizot, Fourier, Lamennais, Hugo, Stendhal, Zola.

Le livre de M. le Professeur Mario Ferraris, *Il romanzo contemporaneo delle Svizzere Francese*, situe très bien Rousseau tout entier Genevois, de cette Genève qui a « une grande importance dans la vie de l'Europe contemporaine, de par sa position géographique, de par son évolution politique, enfin de par son activité intellectuelle et religieuse... » Ces lignes nous sont rapportées dans le bel article de M. J.-B. Bouvier, *De la culture romande à la culture italienne* dans *La Suisse* du 8 mars 1939.

A côté de tels éloges, qui nous viennent de notre pays et de l'étranger, il est pour le moins affligeant de voir un journal Confédéré, *Le Bund*, se livrer sous la plume de

M. R. Feller, à d'inqualifiables attaques contre Genève : « ... Schazmann se trompe, quand il pense que Genève a été reçue avec enthousiasme dans la Confédération. . . »¹ ; contre ses meilleurs citoyens, les Ami Lullin et Pictet de Rochemont, dont il me reproche d'avoir écrit qu'ils avaient fait la Restauration genevoise le 31 décembre 1813,² et contre le Secrétaire de la Société J.-J. Rousseau, qui aurait du se taire sur l'auteur du *Contrat Social* !

L'influence de Rousseau, que nous avons étudiées à propos d'Isaac Iselin (Cf. *Journal de Genève* du 1^{er} juillet 1932), a fait l'objet de quelques belles réflexions dans la *Feuille d'Avis* (10 déc. 1940) et dans la *Gazette de Lausanne* (8 décembre 1940). Dans celle-ci, M. Hy C. nous montre combien *La Nouvelle-Héloïse* fut appréciée en Russie. Les sujets du tsar ne furent pas insensibles à son charme, leur littérature en est pleine, leurs cœurs aussi : « ... Le livre y était lu, commenté ; la cour s'y intéressa, l'Académie aussi, si bien qu'on peut affirmer que Frédéric-César de la Harpe ne serait jamais devenu le précepteur des petits-fils de la Grande Catherine, si celle-ci n'avait pas connu et apprécié Rousseau. » Dans la *Gazette de Lausanne*, notre collaboratrice M^{lle} Claire-Eliane Engel nous montre l'aristocratie vaudoise et ses hôtes anglais, au XVIII^e siècle, s'initier, à Clarens, aux beautés de l'immortel roman. Tandis qu'une barque les porte sur les eaux calmes du Léman, M^{lle} Pochon pleure d'attendrissement sur Julie et Saint-Preux. Comme le remarque très bien M^{lle} C.-E. Engel, la littérature joue un grand rôle. Le *journal* de Cleone nous le révélera.

La Revue du *Club Alpin Suisse* de 1940, parlant du sentiment de la montagne à propos de la *Commémoratiou du 75^e anniversaire de la Section genevoise*, qui eut lieu le 15 mars 1940, reproduit le discours de son Président, M. Gilliland. Celui-ci consacre quelques lignes très justes à Rousseau et la montagne. Ce n'est pas la découverte des

¹ « Schazmann . . . irrt, wenn er meint, Genf sei in der Eidgenossenschaft mit Begeisterung empfangen worden . . . »

² « Die Strafe ist, dass Schazmann gelegentlich den Tatsachen ausweichen muss. So meint er, Genf habe 1813 seine Unabhängigkeit dank dem Mut einiger Bürger zurückerlangt . . . »

hautes Alpes qu'il faut retenir chez Jean-Jacques. Elle lui est postérieure sous sa meilleure forme littéraire. Mais, en face des cabinets et des salons des philosophes, il a placé les vallons de la Savoie et du Dauphiné. Il a couru au pied du Salève, pendant son séjour à Bossey, s'est délecté de la marche et de l'air des hauteurs entre Turin et le Mont-Cenis et préféré le Val de Travers aux séjours qui lui étaient offerts dans la plaine.

Si nous avons dû signaler le regrettable article de M. R. Feller dans le *Bund*, nous avons par contre lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir les lignes consacrées dans le même journal (29 octobre 1939) et dans la *Neue Zürcher Zeitung* (9 septembre 1939) par M. Fritz Flueler à Rousseau et la Pologne. Il y tire des parallèles avec d'autres petits Etats et notamment avec la Suisse, son exigüité, (Rousseau n'était pas opposé à ce que le territoire de la Pologne eut sa constitution fédérative) son système de milices qui gardent tout leur intérêt aujourd'hui. La *National Zeitung* de Bâle du 11 septembre 1939 et le *Figaro* (Paris) du 23 septembre 1939 consacraient déjà quelques lignes aux mêmes problèmes. Peu avant la guerre, la *Neue Zürcher Zeitung* publiait de son côté un article sur l'idéal de la paix mondiale. J.-J. Rousseau y est fort bien situé comme continuateur de l'Abbé de Saint-Pierre.

Dans le *Journal des Débats* (Paris) du 3 janvier 1939, M. Albert Mousset a rappelé l'admiration de Rousseau pour la Corse et pour l'esprit réformateur de Paoli, culte qu'il partageait avec Boswell. M. Charly Guyot a naguère décrit la rencontre de ces deux génies à Motiers-Travers. Boswell avait offert à Paoli une édition d'Homère dont l'exemplaire dédicacé de sa main se trouve à la Bibliothèque de la Ville à Berne, où je l'ai retrouvé et décrit (P.-E. Schazmann : *L'Iliade d'Homère dédicacé par Boswell*, dans *Schweizerisches Gutenbergmuseum Zeitschrift*, XXVI^e année, 1940, N^o 4.

Les idées politiques de Rousseau ont de nouveau fait couler beaucoup d'encre, soit de la part de ses admirateurs soit venant de ses ennemis. Le *Micromégas* de Paris du 10 juillet 1939 a refait un petit historique de l'éloge et des attaques contre Jean-Jacques à l'Académie française, le 25 août 1790. La *Neue Zürcher Zeitung* du 19 novembre 1939 a fort bien montré son rôle dans l'éducation politique de

l'Athènes de la Limmat. L'*Action Française* a un parti pris trop marqué contre « le Genevois Rousseau » pour que nous puissions songer sérieusement à discuter les termes dont sa pensée est marquée et qui varient de la candeur à l'aberration, à quatre lignes de distance, pour la même idée. (*Action Française* du 16 août et du 5 septembre 1940).

M. Maurice Muret, dans le *Mois Suisse* de juillet 1939, s'en prend retrospectivement au citoyen de Genève à propos de la querelle où Philippe Godet prit généreusement sa défense contre les virulentes attaques de Jules Lemaître.

Dans son beau livre sur la Croix Rouge, Noëlle Roger a montré l'influence inconsciente de certaines idées de Rousseau, dans le *Contrat Social* sur les fondateurs de l'œuvre de Genève. M^{me} Dorette Berthoud nous invite à méditer ces passages, dans *La Suisse Libérale* du 9 août 1940.

Rappelons, avec *Le Neuchâtelois* de Cernier du 1^{er} juillet 1940, pour terminer la partie de cette chronique relative aux idées politiques de Rousseau ces lignes des Lettres écrites de la Montagne :

« ... Mais surtout réunissez vous tous. Vous êtes perdus sans ressources si vous restés divisés... »

La philosophie de Rousseau n'a pas été moins discutée que ses idées politiques. M. Maurice Muret, Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, dans le compte rendu qu'il donne au *Journal des Débats* du 10 décembre 1939 du mémoire de M. Alex. Choulguine publié dans notre avant dernier volume, réfute les thèses de notre savant collaborateur sur les œuvres de Rousseau. M. Muret s'appuie pour cela sur le sentiment trop personnel de Rousseau. Par ailleurs il fait un grand éloge de ce livre très consciencieux et original. Rappelons que l'Institut lui a d'autre part accordé un prix de l'Académie française.

André Maurois, après avoir lu les *Pages immortelles de J.-J. Rousseau*, choisies et commentées par Romain Rolland, et la *Vie de J.-J. Rousseau*, par René Trintzius, passe en revue son œuvre dans les *Nouvelles Littéraires* du 14 janvier 1939. Rousseau, dont il reconnaît la sincérité et dont il aime le charme rustique, est un législateur incohérent et un rêveur dogmatique.

L'Osservatore Romano, du 26 mai 1940, se montre fort bien informé des théories les plus récentes sur la philosophie

de Rousseau et notamment sur la part faite par cet auteur à l'hypothèse dans les *Discours* et dans le *Contrat Social*.

La *Deutsche Allgemeine Zeitung* de Berlin (7 mai 1939) et la *National Zeitung* de Bâle ont étudié la pensée de Rousseau, l'une dans son sens historique, comparée à celle de Calvin, l'autre dans son acception philosophique. M. Richard Hönigswald situe ainsi ses rapports avec les philosophes des lumières et avec Kant.

Rousseau pédagogue a inspiré des journalistes du Nord au Sud de l'Europe (*Reformatorn* Stockholm 15 janvier 1939 et *Arriba*, Madrid 9 juin 1940). Les anecdotes sur les théories pédagogiques de Rousseau mises en pratique, publiées par plusieurs journaux, et leurs résultats sur de nouveaux Emile et Sophie nous entraîneraient au-delà des limites de cette chronique.

Littérature des pèlerinages et du souvenir.

Tandis qu'un grand journal suédois, le *Norrköpings Tidningar*, du 8 juillet 1939, consacre une page entière à la ville natale de Jean-Jacques et publie une photographie de l'île Rousseau et un portrait de son parrain, plusieurs de nos revues et quotidiens ont évoqué son passage à l'île de Saint-Pierre. Le 175^e anniversaire de son séjour dans ce gracieux coin de terre bernoise et romande à la fois a incité M. A. Fredsgaard à nous rappeler quelques aspects de l'influence du solitaire sur les grands écrivains allemands, Goethe, Schiller, Kant, dans *la Nation* du 17 octobre 1940. Des pages joliment illustrées de *la Semaine de la femme* évoquent également cet anniversaire.

M. Pierre Grillet, en un article du *Mois suisse* de juillet 1939 (*Le Seeland et l'île de Saint-Pierre dans la littérature française*), étend sa documentation au concurrent de Rousseau à Dijon, le professeur Sigismond de Lerber et à d'autres chantres des régions évoquées dans la cinquième promenade : Sinner de Ballaigues, Sénancour et l'abbé Delille. Avec son art de faire revivre la Suisse des diligences et sa grande érudition, M. Grillet a magistralement situé ce paysage littéraire. Dans la *Gazette de Lausanne* du 6 septembre 1940, le même écrivain nous ramène à Clarens et à ses

bosquets dont les frondaisons rappellent la grandeur classique des géorgiques aussi bien que les premiers souffles du romantisme. Parlant des mêmes lieux dans le *Journal de Montreux* du 10 octobre 1940, M. J. R. donne à Rousseau le titre d'agent de tourisme ! De son côté M. Léon Savary, dans la *Tribune de Genève* du 3 décembre 1940, dénonce le « fétichisme » des touristes qui se rendent aux Charmettes dans le seul but d'en rapporter un souvenir, fut-ce une carte à jouer d'une auberge voisine ! M. Hy. C., chroniqueur de la *Feuille d'Avis de Lausanne*, s'est promené à Clarens sur les lieux du Bosquet de Julie sans se laisser troubler par des détails inutiles. Avec beaucoup de poésie il nous montre les villas, les jardins construits sur l'illustre vallon où plus tard Gambetta séjournera dans la présomptueuse demeure construite par Vincent Dubochet après avoir fait à Paris une fortune de 50 millions.

Môtiers est évoqué dans le *Guide du Livre* de Lausanne, de mai 1939, la chambre de Rousseau à l'île de St-Pierre dans le *Bund* du 15 octobre.

Les demeures françaises de Rousseau ont, elles aussi, pour des motifs divers, fait couler l'encre des journalistes. Dans une Lettre de France, publiée par *La Semaine*, de Genève, du 5 mai 1939, M. Marc Gilliard nous conte sa déception de ne pas avoir trouvé la dépouille de Rousseau à l'emplacement de son premier tombeau, à l'île des peupliers, et s'en console en apprenant qu'elle est au Panthéon. M. Raymond Lécuyer s'inquiète, dans le *Figaro* du 8 avril 1939, en apprenant que le parc d'Ermenonville est à vendre. Ce témoignage des jardins qu'aimait le prince de Ligne et que créa le marquis de Girardin, ce refuge où Rousseau goûta un trop court bonheur. Les héritiers du prince Radziwill n'ayant pu le conserver, une société immobilière se proposait d'en faire un lotissement lorsque le Touring Club de France eut la généreuse idée de racheter le parc sans le château et les terrasses. Les bois furent acquis par le Ministère de l'Agriculture. Souhaitons qu'il y placent un conservateur des eaux et forêts digne de La Fontaine. Et l'on comptait sur l'Institut de France pour racheter les bâtiments du centre. Celui-ci hélas, demeura récalcitrant.

Montmorency, qui assura pendant quelques années une si stimulante retraite à Rousseau, puisqu'il y rédigea

presque toutes ses grandes œuvres, est injustement délaissé par les chroniqueurs. Seul le journal de l'*Hôtellerie* du 10 juillet 1939 y a consacré quelques lignes émues.

Enfin, pour terminer la revue des pèlerinages sur une note gaie en dépit des circonstances, rappelons que, pour *Paris-Soir* du 30 décembre, le Théâtre des Ambassadeurs à Paris a été construit sur l'ancien Café des Ambassadeurs, dont les plans auraient été dessinés par Rousseau.

Cours et Conférences.

Il eut été piquant de commencer cette rubrique en parlant des conférences de Rousseau lui-même. C'est ce que nous eût permis la *Gazetta di Venezia* du 4 mai 1940, s'il ne s'agissait pas d'une curieuse coquille. « Quand Jean Jacques Rousseau commençait ses discours » nous dit le journal italien, « ses premières phrases étaient sourdes et comme embarrassées, puis, à l'improviste, la voix s'élevait, prenait une sonorité musicale qui portait, sans effort, jusqu'au fond de l'énorme salle... » ! La suite de l'article révèle qu'il s'agit de Mirabeau, bien qu'il ne soit question de lui que beaucoup plus loin.

Parmi les cours universitaires consacrés à Rousseau, il faut avant tout citer ceux des deux éminents professeurs de littérature française de Genève et de Berne, M. Marcel Raymond et M. Pierre Kohler. Le premier nous a promis et le second fait espérer d'importants fragments de leurs savants et passionnants travaux pour les prochains volumes des *Annales*. Au mois de mai 1939, à l'Athénée de Genève, M. Marcel Raymond avait déjà exposé devant un public enthousiasmé, l'extase de Rousseau, fort éloignée de la religion, mais dont il se délivre par son langage et ses musiques, ouvrant ainsi la voie au romantisme. Le 31 mars 1939, M. Louis Réau, professeur d'histoire de l'art à la Sorbonne, parlait à la Société auxiliaire du Musée de Genève d'un très beau buste de Jean-Jacques attribué à Lemoyne. Nous'avions publié l'étude du Professeur Réau sur le même sujet dans les *Annales* t. XXVI, pp. 303 à 311. Toujours en parlant des universités, un journal d'avril 1939 nous apprend que, la même année, un professeur d'Heidelberg avait proposé

comme thème à ses étudiants un passage du *Contrat Social*. L'ouvrage de M. Otto Vossler, *Der Nationalgedanke von Rousseau bis Ranke*, München et Berlin 1937, nous a d'ailleurs montré que le citoyen de Genève admettait une théorie de l'état qui n'excluait nullement, de l'avis de M. Vossler, l'esprit national moderne du Troisième Reich.

Il ne nous est pas possible de citer toutes les conférences qui ont été faites sur Jean-Jacques pendant les années 1939 et 1940, soit parce que la liste risquerait d'en être trop longue, soit, avouons-le, parce qu'il ne nous a pas été possible d'en avoir toujours connaissance. Il nous a encore moins été possible de suivre leurs auteurs sur les différents points du globe pour les entendre, et avec la guerre, notre tâche est devenue encore plus difficile. Parmi celles qui ont été un réel apport pour la connaissance de Rousseau, il convient avant tout de citer les exposés de M^{me} Noëlle Roger. C'est un véritable cours, sous la forme de sept conférences, qu'elle a fait à l'Ecole d'Etudes Sociales à Genève. Six de ces conférences étaient consacrées à sa vie, à ses œuvres autobiographiques, à ses amis et surtout à ses ennemis et aux persécutions dont il fut l'objet. La septième nous montre le faux Jean-Jacques créé par la Révolution française, celui qu'utilisaient pour leurs fins les révolutionnaires et qu'attaquent aujourd'hui leurs ennemis en croyant qu'il s'agit du vrai Rousseau qu'ils n'ont jamais lu. D'autre part, M^{me} Noëlle Roger, qui fut avec son mari, M. le Professeur Eugène Pittard l'hôte d'Ankara en avril 1939, a fait à la Maison du Peuple de cette ville une série de 4 conférences sur « le véritable J.-J. Rousseau ».

Si nous revenons à Genève, nous trouvons à l'Hôtel Plantamour le Commandant Gaillard faisant le 23 février 1939 aux membres de la Société d'Histoire et d'Archéologie une Conférence sur « La Comtesse de Vercellis et le comte de la Roque des Confessions de J.-J. Rousseau ». La Société d'Histoire nous y avait convoqué et M. Fernand Aubert a bien voulu nous faire connaître que M. Gaillard destinait son texte aux *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie*. Celui-ci, Archiviste de notre Société, a fait le 18 mars 1939 sous les auspices de la Bibliothèque publique et universitaire une démonstration de ce Musée. La conférence de M. Aubert entrait dans le cadre des confé-

rences et cours pratiques organisés par les Musées et Collections de la ville de Genève. D'autres visites, plus intimes, de notre musée auquel M. Fernand Aubert voue tous ses soins, ont eu lieu, soit celles dénombrées par lui dans son *Etat des Archives* ci-dessus, soit celle-ci parmi beaucoup d'autres dont M. A. Barthélemy a rendu compte dans un de nos grands quotidiens : « ... Sous la conduite d'un de ses meilleurs écrivains (Bernard Bouvier), auquel une fée bienfaisante a accordé, avec le charme, le don du style et celui de la parole, j'ai visité le musée Jean-Jacques Rousseau, où l'on peut suivre, pour ainsi dire pas à pas, une vie qui n'a pas besoin d'être romancée... ».

La Suisse orientale n'a pas été moins féconde que la terre natale de Rousseau en causeries sur notre auteur. Les échos des pas du Promeneur solitaire ont résonné à Samaden comme à Zurich. Ici c'est M. Henrioud qui résume sa vie et ses œuvres, là M. Maurice Zermatten, l'un de nos meilleurs écrivains contemporains, a parlé, au Cercle Suisse Français, du « Valais dans la littérature et l'art », sans oublier la célèbre lettre de la *Nouvelle Héloïse* relative à cette terre où même des âmes comme celle de Saint-Preux peuvent encore trouver du réconfort.

Une seule représentation théâtrale de Rousseau nous a été rapportée cette année, mais on en devine la haute qualité en apprenant qu'il s'agit du *Devin de Village* dirigé par M. Samuel Baud-Bovy.

Manuscrits, Editions, Iconographie.

La Bibliothèque Nationale Suisse a acquis, en 1940, d'une collection privée, les *Oeuvres complètes de J.-J. Rousseau, Citoyen de Genève*, publiées à Paris en 1793, en 37 volumes. Il s'agit du texte illustré par Marillier. Cet exemplaire parfaitement conservé dans sa reliure originale de plein veau marbré et orné de filets, sur les plats comme sur le dos, présente les œuvres de Rousseau sous une forme inégalée. Les dessins de Marillier sont de petits chefs d'œuvre de documentation humaine et historique. Les sentiments comme le décor nous transportent et nous font vivre dans les intérieurs du XVIII^e siècle. Les descriptions de Rousseau,

il est vrai, sont si imagées et évocatrices que seul un artiste de grande classe pouvait les reproduire graphiquement sans en rien enlever. Qu'on se rapporte par exemple à l'irruption de Sophie dans l'atelier de menuiserie d'Emile, qui fait face dans cette édition au cuivre gravé par Ponce, d'après le dessin de Marillier :

« ... En entrant dans l'atelier, Sophie aperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les cheveux négligemment attachés, et si occupé de ce qu'il fait, qu'il ne la voit point ; elle s'arrête et fait signe à sa mère. Emile un ciseau d'une main et le maillet de l'autre achève une mortaise... Sophie parcourt l'atelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramasse des copeaux par terre, regarde à nos mains et puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il est propre. La folâtre essaie même d'imiter Emile. De sa blanche et débile main elle pousse un rabot sur la planche ; le rabot glisse et ne mord point... »

C'est à cet instant précis que l'artiste a saisi la scène, tandis que l'auteur ajoutait :

« Je crois voir l'amour dans les airs rire et battre des ailes ; je crois l'entendre pousser des cris d'allégresse et dire : Hercule est vengé... »

Dans un journal de Beyrouth, *la Chronique*, du 26 avril 1939, un auteur anonyme a refait l'historique de la découverte des placards d'*Emile*, dans une ville normande. Ces épreuves, corrigées par Rousseau, seraient celles de l'édition de 1777 de Marc-Michel Rey. Elles avaient été achetées par un attaché de la bibliothèque du Hâvre.

En 1939, plusieurs manuscrits et des éditions de Rousseau ont été exposés à l'exposition nationale suisse, grâce aux collections du Musée et des Archives de la Société J.-J. Rousseau de Genève et au zèle infatigable de M. Fernand Aubert.

Les portraits de Jean Jacques ont animé quelques ventes, notamment celui de Rottenburg, à la plume. D'autre part, les portraits de M^{me} de Warens ont fait l'objet d'un article de M. Georges van Muyden dans la *Gazette de Lausanne* du 11 mars 1939.

M. Fernand Aubert nous a signalé quelques éditions et manuscrits anciens et modernes de Jean-Jacques : La *Nouvelle Héloïse* de 1794 offerte par un antiquaire pour 2000

fr. français ; un morceau de musique autographe se composant de 10 lignes de musique sur 26 mesures ; un recueil d'ariettes avec accompagnement de guitares. Parmi les éditions récentes, les éditions Béziat ont publié en 1938 *Emile* en 3 volumes, dans la collection des écrivains illustres, d'après l'édition originale de 1762. Egalement en 1938, M. Pierre Bovet a visité l'Université de Heiderabad où le Département de l'Instruction publique a mis au programme la traduction de l'*Emile* dans la langue des musulmans de l'Inde.

Paul-Emile SCHAZMANN.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Assemblée générale du 30 décembre 1940.

Cette 35^e Assemblée générale est présidée par M. Bernard Bouvier, Président. Le procès-verbal de la précédente assemblée est lu par M. Paul-Emile Schazmann, Secrétaire. Puis le Président lit son rapport présidentiel.

M. Bernard Bouvier rappelle la mémoire des disparus : Charles Borgeaud, Ed. Claparède. Il parle aussi des jeunes savants que la guerre a momentanément éloignés de leurs études préférées : Robert Osmont, de l'École normale supérieure, auteur de critiques remarquables sur *Les rêveries du promeneur solitaire*, l'abbé Ravier, spécialiste d'*Emile*, dont il lit une émouvante lettre écrite sur le front, Alexandre Choulguine, d'autres encore.

Puis le président évoqua la perpétuelle actualité de Jean-Jacques, son idéal national, son culte de la vérité, de la liberté et de la justice, contre toute fausse science. Rousseau, dans une de ses *Lettres de la montagne*, écrivait : « Réunissez-vous tous ! » Cet appel à la concorde, rappelé en une glaciale fin de décembre 1940 par M. Bernard Bouvier qui a présidé la Société J.-J. Rousseau pendant 35 ans, est d'une singulière grandeur.

Après une brève partie administrative, consacrée notamment au rapport de M. André Wagnière, trésorier, le comité de la Société fut réélu à l'unanimité.

Les membres du comité sont : MM. Bernard Bouvier, Paul Chaponnière, P. E. Schazmann, André Wagnière, Auguste Bouvier, André Bovet, Charles Gos, K. R. Gallas, Marcel Raymond, Daniel Mornet.

M. Charles Fournet lut ensuite son étude sur Rousseau et Lamartine publiée dans le présent volume.

[P.-E. Sch.]

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Lamartine et Rousseau</i> , par Charles FOURNET . . .	7
<i>L'Abbé Prévost et Jean-Jacques Rousseau</i> , par Claire- Eliane ENGEL	19
<i>Lettres inédites de M^{me} d'Houdetot au Baron Voght</i> , par Otto KLUTH	41
<i>Giacomo Leopardi et Jean-Jacques Rousseau</i> , par Eugène ANAGNINE	53
<i>Les Guetteurs</i> , par Henri GUILLEMIN	81
<i>Hommage à Bernard Bouvier</i> , par Marcel RAYMOND	99
<i>Bernard Bouvier. Son œuvre de président de la Société Jean-Jacques Rousseau</i> , par Fernand AUBERT	125
<i>Bibliographie</i>	137
Complément pour la bibliographie des années 1937 à 1938	137
Bibliographie des années 1939 et 1940	138
par F[rançoise] L[EDERMANN], P[aul]-E[mile] SCH[AZMANN], A[lbert] S[CHINZ], G[ustave] W[ISSLER].	
Il est parlé des ouvrages de P. André, p. 145 ; R. Buck, p. 138 ; R. Ella, p. 144 ; G.R. Havens, p. 141, 142 ; M. Jourda, p. 137 ; A.C. Keller, p. 140 ; W. Kendrick, p. p. 143 ; E.J. Morley, p. 139 ; A. Oltramare, p. 140 ; A. Pochon, p. 147 ; H. Roddier, p. 137 ; R. Rolland, p. 139 ; A. Schinz, p. 141 ; R.B. Sewall, p. 140, 143 ; L. Speerli, p. 146 ; E. Van des Muhl, p. 141 ; C.E. Vaughan, p. 139 ; G. Vogt, p. 139 ; J.A. Warner, p. 142 ; D. Werner, p. 149 ; B. Woodbridge, p. 143.	

<i>Etat des Archives J.-J. Rousseau</i> , par Fernand AUBERT	150
<i>Chronique</i> , par Paul-Emile SCHAZMANN	151
Auteurs et orateurs cités : Allain, p. 152 ; F. Aubert, p. 151, 160, 161 ; A. Barthélemy, p. 160 ; S. Baud-Bovy, p. 160 ; B. Blais, p. 152 ; D. Berthoud, p. 155 ; J.B. Bouvier, p. 152 ; P. Bovet, p. 162 ; A. Choulguine, p. 155 ; C. Cosmi, p. 152 ; C.-E. Engel, p. 153 ; R. Feller, p. 153 ; M. Ferraris, p. 152 ; F. Flueler, p. 154 ; A. Fredsgaard, p. 156 ; Gaillard, p. 159 ; Gilliard, p. 153 ; M. Gilliard, p. 157 ; Ph. Godet, p. 155 ; P. Grellet, p. 156 ; Guyot, p. 154 ; Henrioud, p. 160 ; R. Hönigswald, p. 156 ; P. Kohler, p. 158 ; R. Lécuyer, p. 157 ; Louis-Joachim, p. 152 ; Marillier, p. 160 ; A. Maurois, p. 155 ; A. Mousset, p. 154 ; M. Muret, p. 155 ; G. van Muyden, p. 161 ; Pochon, p. 153 ; M. Raymond, p. 158 ; Réau, p. 158 ; H. Roddier, p. 152 ; Noëlle Roger, p. 151, 155, 159 ; L. Savary, p. 157 ; P. E. Schazmann, p. 154 ; E. Seillière, p. 152 ; R. Trintzius, p. 155 ; O. Vossler, p. 159 ; M. Zermatten, p. 160.	
<i>Extraits des Procès-verbaux des Séances</i>	163

† Bernard BOUVIER, *président*.
 Paul CHAPONNIÈRE, *vice-président*.
 Paul-Emile SCHAZMANN, *secrétaire*.

III
IMPRIMERIE
DU JOURNAL DE GENÈVE
III

